

**La parole aux travailleurs du sexe : comprendre leurs perceptions des risques entourant le métier et les stratégies mises en place pour les gérer.**

Maxim Gaudette

Thèse soumise dans le cadre des exigences du programme de  
Maîtrise ès arts, Criminologie

Département de criminologie  
Faculté des études supérieures  
Université d'Ottawa

## REMERCIEMENTS

Je voudrais d'abord et avant tout remercier mes superviseurs, Patrice Corriveau, et Jean-François Cauchie, qui m'ont guidé, conseillé et encouragé à travers cette épreuve qui m'a semblée par moment interminable. Vous avez su m'outiller pour maximiser mon potentiel et me rassurer dans mes insécurités intellectuelles. Ce projet n'aurait pas la forme d'un produit fini sans vos précieux conseils, votre grande patience et votre disponibilité cordiale. Je vous remercie avec une profonde gratitude de m'avoir accompagné et aidé tout au long de cette thèse ainsi que de m'avoir encouragé dans d'autres projets académiques et personnels.

J'aimerais aussi remercier chaleureusement Line Beauchesne et Sandra Lehalle qui ont accepté d'évaluer mon projet de thèse.

Un merci affectueux à ma famille et à mes amis qui remplissent ma vie de bonheur et de tendresse. À ma mère et mon père à qui je dois tant. Votre support émotionnel, votre amour inconditionnel et votre simple présence m'ont été, et me sont toujours, essentiels. À Mathilde, Khaled et ma sœur, Fannie, qui ont bien accepté de me lire et relire, et de me conseiller avec bienveillance. À mon cousin et meilleur ami, Sébastien ainsi que ma grand-mère Carole, qui n'ont jamais douté de mes capacités et qui ont su me rappeler mes forces quand j'en étais dans le besoin. Et à mon grand-père, Yvan. Ton parcours de vie incroyable, ton savoir incomparable et ton énorme sagesse m'inspirent quotidiennement.

Je souhaite aussi exprimer une reconnaissance toute particulière aux intervenant.e.s et professionnel.le.s de REZO, de POWER et du CSC Côte-de-sable qui œuvrent auprès de travailleurs du sexe. Votre travail est au combien important et un des plus honorables à mes yeux. Notre monde a besoin de plus d'organismes communautaires comme les vôtres et de personnes dédiées et passionnées comme vous l'êtes.

Enfin, aux 11 hommes que j'ai rencontrés, qui m'ont fait confiance et qui ont accepté de partager leurs histoires. Votre contribution à ce projet est non négligeable. En espérant que cette thèse vous donne une voix qui vous est trop souvent éteinte.

## **RÉSUMÉ**

Cette thèse porte un regard sociologique pour comprendre globalement le phénomène du risque chez les hommes qui exercent le travail du sexe. Plus précisément, elle s'intéresse, d'un point de vue constructiviste, à leurs perceptions des risques du métier et aux stratégies mises en place pour les gérer. Notre analyse phénoménologique se base sur les histoires et les expériences vécues de 11 hommes interviewés dans les villes d'Ottawa et de Montréal. Elle montre que les risques rencontrés par ces hommes ne se limitent pas à ceux d'ITS et de violence telle qu'identifiée par la littérature spécialisée. Pour les travailleurs du sexe, le risque de stigmatisation est tout aussi important, si ce n'est plus, que les risques d'ITS et de violence qui semblent plutôt être liés à l'interaction sexuelle en tant que telle. Notre recherche conclut qu'au quotidien le risque est vécu comme un concept labile et que sa gestion n'est pas un processus univoque et unidimensionnel, mais pluriel et toujours dépendant du contexte.

**MOTS CLÉS :** TRAVAIL DU SEXE, TRAVAILLEUR DU SEXE, HOMME, RISQUE, ITS, VIOLENCE, STIGMATE.

## **ABSTRACT**

This research examines ways in which male sex workers experience risks related to their practices. Using a constructivist approach, it focusses on the men's perceive of risk, and on the strategies put in place to manage them. Our phenomenological analysis draws from the stories and narratives of 11 male sex workers interviewed in Ottawa or Montreal. In contrast to other research, this thesis develops a theoretical framework that perceives risk as a broader concept - one that steps away from conventional or more mainstream understandings of risk. Our findings suggest that risks are not limited to, and should not be reduced to, potential hazards to physical health and integrity, such as the risks related to STI and violence (risks well documented by the existing literature). In regard the previously stated risks, we argue that they are in fact related to the sexual intercourse itself rather than to sex work, as presented in previous research. However, such cannot be said about the risk of being stigmatized. For many of the men interviewed, the stigma around sex work is as serious and significant as the risks of STI or violence, if not more. Male sex workers experience risks as a labile concept meaning that these risks cannot be understood individually, but rather as a whole. The strategies to mitigate and manage these risks also need to be contextualized as these strategies are often combined, depending on the circumstances and how they can easily change from different situations.

**KEY WORDS:** SEX WORK, MALE SEX WORKER, RISKS, STI, VIOLENCE, STIGMA.

# TABLE DES MATIÈRES

## CHAPITRE 1

INTRODUCTION .....	1
--------------------	---

## CHAPITRE 2

<b>L'IMPORTANCE DE THÉORISER LE RISQUE.....</b>	<b>10</b>
<b>2.1 Différentes conceptions du risque —une revue de la littérature.....</b>	<b>11</b>
2.1.1 Le risque (objectif) comme menace à la sécurité personnelle .....	13
2.1.2 Le risque (objectif) <i>subjectivé</i> par les travailleurs du sexe .....	15
2.1.3 Le comportement à risque : une coercition du client .....	17
2.1.4 Le risque (objectif) négocié .....	18
2.1.5 Les catégories-types de risques qui ressortent de la littérature scientifique .....	20
<b>2.2 Théoriser le risque dans le cadre de notre recherche .....</b>	<b>24</b>
2.2.1 Une perspective constructiviste du risque .....	25
2.2.2 Le risque : une construction objectivée.....	26
2.2.3 Une conception large : la polysémie du risque .....	27

## CHAPITRE 3

<b>L'ASSISE EMPIRIQUE : DU THÉORIQUE AU MÉTHODOLOGIQUE .....</b>	<b>30</b>
<b>3.1 La phénoménologie comme outil théorique .....</b>	<b>31</b>
3.1.1 L'acteur .....	32
3.1.2 L'attitude phénoménologique .....	33
<b>3.2 La phénoménologie comme outil méthodologique .....</b>	<b>34</b>
3.2.1 Identification du matériel empirique et méthode de collecte de données .....	34
3.2.2 Localisation des participants .....	38
3.2.3 <i>Queeriser</i> le travail du sexe des hommes.....	41
<b>3.3 L'échantillon .....</b>	<b>43</b>
<b>3.4 Considérations éthiques et enjeux méthodologiques.....</b>	<b>46</b>
<b>3.5 Méthode d'analyse des données empiriques .....</b>	<b>48</b>
3.5.1 La première lecture phénoménologisante .....	50
3.5.2 La deuxième lecture : la thématisation.....	51
3.5.3 Le type de démarche de thématisation .....	51
3.5.4 L'arbre thématique .....	51
3.5.5 La troisième lecture : retour à la phénoménologie.....	52

## CHAPITRE 4

<b>L'ANALYSE DU RISQUE : DES CATÉGORIES-TYPES, JUSTES MAIS INCOMPLÈTES, À LA STIGMATISATION.....</b>	<b>54</b>
<b>4.1 De la catégorie-type aux histoires des TSH .....</b>	<b>55</b>
<b>4.1(a) Les risques d'its.....</b>	<b>55</b>
4.1a.1 (Re)contextualiser l'usage du préservatif.....	56
4.1a.2 Les stratégies liées à la communication .....	57
<b>4.1(b) Les risques de violence .....</b>	<b>59</b>
4.1b.1 L'usage de la force, entre choix et nécessité.....	64
4.1b.2 D'une ambiguïté problématique à l'importance de la communication.....	66
4.1b.3 Sélectionner les clients, une étape continue .....	70
4.1b.4 Entraide et solidarité entre travailleurs du sexe .....	71
4.1b.5 Un apprentissage pragmatique essentiel .....	72
<b>4.2 Outrepasser les catégories-types pour mieux comprendre le phénomène du risque .....</b>	<b>73</b>

4.2.1 La confiance et les tests de dépistage comme stratégies de gestion .....	74
4.2.2 Négocier les risques par la PrEP et la spécialisation des services .....	77
4.2.3 Les ITS, une absence de risques ?.....	78
4.2.4 Consommation de drogue(s) : entre risque et stratégie de gestion.....	79
4.2.5 Une gestion adaptée au contexte .....	80
4.2.6 Le lieu de rencontre comme point central.....	83
4.2.7 Connaître ses clients : des risques (pré)négociés .....	84
4.2.8 La sécurité financière et ses conséquences .....	86
4.2.9 Les clients réguliers comme risque .....	87
4.2.10 L'intuition, au cœur du travail du sexe .....	89
4.2.11 De l'apprentissage à l'évolution des stratégies .....	91
4.2.12 Analyse croisée : revoir les fondements du risque .....	93
<b>4.3 Quand le risque dépasse le cadre du travail : la stigmatisation .....</b>	<b>97</b>
4.3.1 Entre travail du sexe et homosexualité : double stigmatisation .....	98
4.3.2 Le risque d'être découvert, le fardeau du secret .....	101
4.3.3 Contrôler l'information pour se préserver.....	103
4.3.4 Risque omniprésent d'être jugé et discriminé.....	107
4.3.5 Stratégies mises en place : confrontation, évitement et valorisation .....	110
<b>CHAPITRE 5</b>	
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>115</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>122</b>
<b>ANNEXE A.....</b>	<b>126</b>

## LISTE DES ABRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES

<b>APA</b>	American Psychological Association
<b>BDSM</b>	Diverses pratiques sexuelles de Bondage-discipline, Domination-Soumission, et Sado-Masochisme.
<b>HARSAH</b>	Hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes
<b>INTERV.</b>	Interviewer
<b>ITS</b>	Infections transmises sexuellement
<b>MSW</b>	<i>Male sex worker</i>
<b>SIDA</b>	Syndrome immunodéficientaire acquis ( <i>AIDS en anglais</i> )
<b>TSH</b>	Travailleurs du sexe qui s'identifient comme homme
<b>VIH</b>	Virus de l'immunodéficiency humaine ( <i>HIV en anglais</i> )
<b>VPH</b>	Virus du papillome humain

## CHAPITRE 1

---

### INTRODUCTION

*«People have a very limited understanding of what a sex worker is. The thing that people see is like, the same way that people think about women sex worker: this woman on the streets in her short dress and high heels leaning into car windows. I think [it's] similar [for male sex work. People see it] like the movies like Midnight Cowboy, My own private Idaho... It's these drug-using people who have been rejected by their family, who are living a very precocious life, like someone on the streets, right, that's what a male sex worker is. And people can't understand that you can be a part-time university professor and a hooker at the same time [... Laughter]. I think it's hard for people to compute because of the media image both in like Hollywood films but also in CBC News reporting... Like every fucking article, when the recent Supreme Court decision [criminalizing clients] was coming down, was a lady leaning over a car like this [Imitating] with her short skirt and high heels. And it's like if [people] only knew. That's not all sex workers experience and I would argue that probably a minority of sex workers' experience in Canada. It seems that there is an inability to understand that people from what is considered educated middle class, whatever, can also be a sex worker and often times are. [...]*  
*Incommensurable! That's the word.*  
*It's incommensurable, [people] can't put those two things together. »*

- Extrait de l'entretien avec Tristan

(Dé)pénaliser, (dé)criminaliser, légaliser ou réglementer, de nos jours, quoi penser du travail du sexe au Canada ? Comme illustré en épigraphe, l'image qui vient facilement en tête lorsqu'on dit « travail du sexe » est celle de la femme prostituée qui attend son client sur la rue en talons hauts. Toutefois, les pratiques prostitutionnelles ne se limitent pas aux femmes et encore moins à la prostitution de rue. En fait, sa grande complexité et son énorme diversité rendent le travail du sexe impossible à homogénéiser, d'où la difficulté à répondre à cette première question. Cette thèse s'intéresse à une des multiples facettes de ce métier, celle du travail du sexe des

hommes. Nous entendons par « travailleur du sexe » toute personne qui s'identifie comme « homme » (d'où l'acronyme TSH) et qui offre des services —souvent sexuels, mais pas toujours— en échange de biens physiques ou monétaires. Ainsi, pour cette thèse, lorsque nous parlons de travail du sexe nous faisons référence par défaut à celui des hommes, sauf à quelques exceptions près où nous spécifions le contraire.

La prostitution est communément décrite comme le plus vieux métier du monde, ce qui n'exclut pas les pratiques prostitutionnelles masculines. En fait, le travail du sexe des hommes remonte au moins jusqu'à l'Antiquité où ces hommes étaient marginalisés parce qu'ils étaient perçus comme efféminés et soumis aux désirs sexuels d'autrui (Dorais, 2003). Plus précisément, des formes diverses de travail du sexe masculin existaient déjà à l'époque de la Grèce antique et de la Rome antique, de la Renaissance en Europe et du Japon féodal (le temps des samouraïs) (Minichiello, Scott, et Callander, 2015, p. 2). Parallèlement, il y a des raisons de croire qu'il existait aussi au Canada avant l'arrivée des Européens et qu'il était surtout pratiqué par les « berdaches » (nom qu'ont donné les colonisateurs aux hommes ayant une apparence féminine). Après la colonisation, les bordels voient le jour. La prostitution masculine pourrait être alors plus importante que la prostitution féminine puisque le ratio d'hommes par femmes était encore bien élevé (Dorais, 2003).

Selon Dorais (2003), l'esclavage des hommes est une preuve que la prostitution masculine<sup>1</sup> existe depuis plusieurs siècles. Toutefois, nous préférons différencier la traite des humains du travail du sexe en reconnaissant que le consentement des travailleurs du sexe est tout aussi

---

<sup>1</sup> Clarifions d'entrée de jeu que les divers auteurs ne partagent pas nécessairement la même conception du « travail du sexe » que nous. En effet, la majorité des auteurs n'explicite pas leur choix terminologique quand il est question de nommer leur sujet d'étude. Certains parlent de « prostitution », d'autres d'« escortes » et d'autres encore de « travailleur du sexe », sans toujours préciser ce qu'ils entendent par ces termes précis. Pour ces raisons, nous userons respectivement des mêmes termes rapportés dans les recherches en question.

important. À cet effet, il est facile de confondre le travail du sexe en soi avec la violence et les conditions stigmatisantes qui circulent autour de celui-ci. La clandestinité des pratiques prostitutionnelles masculines a pour conséquence le peu de connaissances sur le sujet. Ceci s'explique entre autres parce que les recherches sur le travail du sexe ont traité presque exclusivement des femmes qui se prostituent dans un contexte hétéronormatif<sup>2</sup>. Les hommes et d'autres personnes de la communauté LGBTQIA+<sup>3</sup> qui pratiquent le travail du sexe sont largement sous représentés dans la littérature spécialisée sur l'industrie du sexe (Smith et Laing, 2012; Bungay, Oliffe, et Atchison, 2016).

Minichiello, Scott et Callander (2013) font l'analyse de l'évolution des paradigmes dans lesquels s'inscrivent les recherches sur le travail du sexe des hommes depuis les premières publications. Ils notent cinq grandes périodes distinctes. Les premières conceptions caractérisent le travail du sexe comme un acte qui va à l'encontre de la norme (de la morale) parce que, comme pour les « prostitués » de l'Antiquité et les « berdaches », les hommes s'offrant à ce travail étaient perçus comme efféminés et homosexuels. Pour cette première période, la transgression de la norme est moins reliée à la vente de sexe en soi, mais plutôt aux comportements qui « manquent de virilité ».

Dans la deuxième période, entre 1940 et 1970, on considère les pratiques prostitutionnelles

---

<sup>2</sup> L'hétéronormativité renvoie à un système de croyances qui conçoit le genre de façon purement biologique (soit homme ou soit femme) et qui attribue à ces genres des rôles fixes, voire « naturels », dans la vie. Comme l'expliquent Chamberland et Thérout-Séguin (2009), l'hétéronormativité est

un modèle productif qui incite, par les mécanismes de la structure sociale, à concevoir qu'un seul type de relation de couple est possible, soit l'hétérosexualité, et ainsi, force les identités de genre dans l'unique binôme homme/femme. En d'autres termes, [...] l'hétéronormativité [fait référence] au modèle se concrétisant par la matérialisation d'une norme productive qui reproduit la primauté de l'hétérosexualité et la supériorité des hommes virils sur les femmes féminines et sur tous les autres genres. Le modèle est tellement productif que la déviation de ce schéma ne le perturbe pas. Les autres genres ou pratiques sexuelles sont immédiatement rattachés au schéma « original » ou simplement déshumanisés. (p. 2)

<sup>3</sup> Communauté composée de personnes lesbiennes, gays, bisexuelles, trans, *queer*, intersexes, asexuelles ou ayant une autre orientation sexuelle ou identité de genre minoritaire.

comme étant un problème social. Le travailleur du sexe est alors considéré comme déviant ou pathologique ; les moins virils comme homosexuels-déviantes et les plus virils comme hétérosexuels-victimes de la « prostitution ».

Par la suite, vers 1970 émerge le débat *victim-versus-agent*. Selon certain.e.s intellectuel.le.s les travailleurs du sexe sont victimes de certaines conditions sociales, tandis que selon d'autres, les hommes dans le milieu ont fait un choix raisonné, conscient et rationnel. C'est aussi à cette époque que les chercheurs commencent à reconnaître que la violence associée au travail du sexe n'est pas intrinsèque à sa nature et qu'il y a plusieurs types de travail du sexe et plusieurs façons de l'exercer. En outre, il y a une remise en question des discours hétéronormatifs sur le travail du sexe en général. En même temps, l'épidémie du VIH<sup>4</sup>/SIDA devient une préoccupation des services de santé et on pointe du doigt les travailleurs du sexe au masculin. En fait, entre 1985-1995 (la quatrième période) le travailleur du sexe au masculin est étiqueté comme problème de santé publique : un vecteur du VIH/SIDA. C'est la période de l'obsession du VIH/SIDA et de sa dangerosité. « Increasingly during the late 1980s and early 1990s, sex workers were viewed in epidemiological literature as reservoirs of disease and transmitters of infection to “innocent” populations in the “heterosexual world” » (Minichiello, Scott et Callander, 2013, p. 266).

Avec les avancées technologiques et l'accessibilité d'Internet, émerge un nouveau mouvement vers 1995. De plus en plus d'intellectuel.le.s se questionnent sur l'influence qu'a Internet sur le travail du sexe en analysant davantage les conditions de travail des hommes qui ont des pratiques prostitutionnelles. Les escortes qui utilisent Internet sont alors décrits comme ayant de meilleures conditions de vie et un meilleur statut socioéconomique que les hommes qui

---

<sup>4</sup> Abréviations de Virus de l'immunodéficience humaine (VIH) et de Syndrome immunodéficitaire acquis (SIDA)

pratiquent la prostitution de rue. Minichiello, Scott et Callander (2013) expliquent que:

new telecommunication technologies have done much to increase awareness of the diverse and dynamic nature of male sex work. Moreover, these same technologies have challenged the barriers put in place by stigma and extended the reach of researchers, just as these technologies have also extended the reach of sex workers. (p. 271)

Rappelons que les hommes demeurent une population sous-représentée dans la littérature sur le travail du sexe, d'où l'intérêt de cette recherche. Plus spécifiquement, nous nous intéressons à l'organisation des pratiques des travailleurs du sexe pour gérer ce qu'ils perçoivent comme risque ainsi qu'aux effets de ces différents risques sur leur vie quotidienne. Notre question de recherche est donc la suivante : comment les travailleurs du sexe gèrent-ils ce qu'ils perçoivent être les risques entourant leur métier ?

Quoique cette thèse s'inscrive dans un programme de criminologie, nous ne sommes pas intéressés à la « criminalité » en soi des actions des travailleurs du sexe en ce sens que nous ne visons pas à comprendre ce qui mène ces hommes à commettre des actes qui sont criminalisés au Canada. Par ailleurs, cette thèse s'inspire du paradigme de la criminologie critique qui ne s'intéresse pas à l'« acte criminel », mais plutôt aux répercussions de la criminalisation de certains actes. Ainsi, la « criminalité » est pertinente pour notre recherche dans l'unique mesure où elle est perçue comme un risque par les TSH. Notre approche n'est donc ni juridique ni psychologique. Notre approche est sociologique et s'intéresse aux perceptions des TSH sur le risque et aux stratégies mises en place pour y faire face.

L'objectif recherché est la compréhension des préoccupations et des défis vécus par les travailleurs du sexe à travers leurs interactions avec, principalement, leurs clients<sup>5</sup>, les services de

---

<sup>5</sup> Il est vrai que la clientèle des travailleurs du sexe n'est pas uniquement composée d'hommes. Certains TSH offrent leurs services exclusivement aux femmes, comme nous l'expliquons au chapitre 3. Ceci étant dit, nous ne neutralisons

santé, les services communautaires, la police, d'autres travailleurs du sexe et leurs proches. De surcroît, nous sommes intéressés à ce qui motive les travailleurs du sexe à opter pour une certaine approche plutôt qu'une autre face aux situations à risque. L'objectif général est donc de collecter des informations directement auprès de travailleurs du sexe qui s'identifient comme homme<sup>6</sup> pour mieux comprendre les stratégies mises en place pour gérer leurs pratiques dites ou perçues à risque.

Ce phénomène nous semble pertinent car aucun.e chercheur.e n'a analysé de manière approfondie cet aspect du travail du sexe chez les hommes. Certes, certains ont traité des pratiques à risque dans leurs études, mais ils n'en ont fait état que très brièvement. Pour notre part, nous en faisons le cœur de cette thèse.

Walby (2012), par exemple, analyse l'importance du corps (l'âge et l'apparence physique) et du toucher (physique et émotionnel) auprès de 30 travailleurs du sexe qui offrent des services sexuels à d'autres hommes (*male-for-male Internet escorts*) dans les villes de Montréal, Ottawa, Toronto, Houston, New York City et Londres. Walby (2013) déconstruit le stéréotype populaire qu'on associe aux travailleurs du sexe, soit celui du prostitué de rue dépendant aux drogues, en apportant de nouvelles perspectives sur le travail du sexe. Il aborde brièvement les pratiques à risque au chapitre 9 de son livre, en expliquant que les travailleurs du sexe sont particulièrement informés sur la santé sexuelle et qu'ils jouent un rôle important dans l'éducation de leurs clients sur les pratiques sexuelles sécuritaires. Dorais (2003), pour sa part, affirme qu'il est vrai que les travailleurs du sexe ont de bonnes connaissances sur les risques de transmission du VIH, mais que leurs pratiques ne sont pas toujours sécuritaires. Dans son étude sur 40 jeunes hommes qui

---

pas le genre ici (c.-à-d. « client.e.s ») pour deux raisons. D'abord, nous désirons mettre l'accent sur le fait que la majorité des clients sont effectivement des hommes. Ensuite, notre empirie relève que les femmes clientes ne sont pas perçues par les TSH comme une source de risques. Nous ne tentons pas de généraliser à l'entièreté des interactions avec des clientes, mais, pour cette thèse, nous centrons notre attention sur les clients hommes.

<sup>6</sup> Nous traitons d'enjeux concernant l'identité de genre au chapitre 3.

travaillent dans l'industrie du sexe à Montréal, Dorais (2003) dresse quatre différents portraits types de travailleurs du sexe dans lesquels les participants peuvent être classés. Ceci lui permet d'illustrer qu'il n'y a pas « une prostitution masculine, mais des prostitutions masculines » (p.76), avec des situations problématiques et des besoins différents. Selon l'auteur, les risques du métier (transmission du VIH, violence et incrimination) sont indéniables. Il explique que ce ne sont pas tous les travailleurs du sexe qui utilisent les précautions nécessaires pour éviter la contraction du VIH. Il nous informe aussi que lorsque les travailleurs sont victimes de violence quelconque, ils ont rarement recours à la police puisqu'elle est, elle-même, une source de marginalisation. À cet égard, l'étude de Corriveau et Greco (2014) semble conclure dans le même sens. Leur article décrit comment les travailleurs du sexe adaptent constamment leurs pratiques pour éviter les interactions avec la police et ainsi limiter les répercussions légales. Plus généralement, Corriveau et Greco (2014) prennent une approche juridique en s'intéressant aux (mauvaises) représentations du système légal des travailleurs du sexe pour montrer qu'une approche répressive sur la prostitution ne dissuade pas les travailleurs en question.

Force est de reconnaître également qu'il existe d'autres recherches qui traitent plus explicitement des pratiques à risque. Cependant, ces dernières ont adopté une approche différente (ayant d'autres objectifs) de celle de cette thèse. Par exemple, Boles et Elifson (1994) ont mené une recherche sur 224 hommes qui se prostituent dans les rues d'Atlanta (Géorgie) pour essayer de déterminer si l'orientation sexuelle avait un impact sur les comportements à risque de contracter le VIH. Nicolai, et al. (2013), pour leur part, ont analysé les comportements à risque des travailleurs du sexe en Russie en menant des entretiens avec 12 travailleurs du sexe masculins et huit intervenants sociaux. Ils notent que les travailleurs du sexe sont davantage stigmatisés pour leur orientation sexuelle et qu'il existe très peu d'aide sociale et communautaire pour eux (d'autant

plus qu'ils sont résistants à fréquenter les services de santé publics).

Il est vrai que les recherches citées ci-dessus ne sont pas les seules à étudier le travail du sexe. Ceci étant dit, la littérature scientifique — et médiatique d'ailleurs — traite presque exclusivement des pratiques prostitutionnelles des femmes, limitée par une conception hétéronormative du travail du sexe (Dennis, 2008). En outre, même si les recherches spécialisées contribuent aux savoirs sur les pratiques dites à risque des travailleurs du sexe, nous constatons qu'aucune n'en a fait son but heuristique. Ainsi, nous porterons, en quatre étapes, un regard sociologique sur le travail du sexe pour comprendre globalement les risques perçus par les hommes qui travaillent dans l'industrie du sexe.

Ayant déjà présenté un aperçu des recherches sur le travail du sexe des hommes, nous poursuivrons la revue de la littérature au prochain chapitre en identifiant diverses perspectives théoriques du risque. À cet égard, nous empruntons à Lupton (1999) trois conceptions du risque (approche positiviste/des sciences cognitives, approche socioculturelle et approche constructiviste) pour mieux comprendre la façon dont les chercheur.e.s ont préalablement traité des risques liés au travail du sexe. Ceci permettra notamment d'identifier deux catégories-types de risques : les risques d'ITS<sup>7</sup> et de violence. Notre objet d'étude ainsi situé, nous serons ensuite en mesure de présenter notre cadre théorique. Ce dernier conçoit le risque comme une construction sociale qui devient objectivée à travers les perceptions des personnes directement concernées. Par ailleurs, nous montrerons la pertinence de voir le risque comme un concept large et d'y inclure d'autres préoccupations importantes pour les TSH.

La méthodologie est expliquée au troisième chapitre. Nous décrivons ainsi le choix du paradigme, la méthode de collectes de données, la façon dont nous avons localisé les participants,

---

<sup>7</sup> Infections transmises sexuellement.

l'échantillon même, les limites et les enjeux éthiques de la recherche, ainsi que la méthode d'analyse des données empiriques. Ainsi, toujours avec une approche constructiviste, nous montrerons comment la phénoménologie fournit des outils théorique et méthodologique qui permettent de répondre adéquatement à notre question de recherche.

À l'aide des outils théoriques et méthodologiques développés aux chapitres précédents, nous présentons les résultats de l'analyse au quatrième chapitre. À travers les mots des travailleurs du sexe, nous expliquons quels sont les risques perçus et à l'aide de quelles stratégies ils sont gérés. Nous débutons ainsi l'analyse par une comparaison des catégories-types propres à la recension des écrits à nos résultats de recherche. Celle-ci va permettre par la suite d'identifier quelques lacunes propres aux catégories-types. Notre objectif est alors d'illustrer que le processus, au travers duquel les risques sont d'abord construits et ensuite gérés, est toujours dépendant du contexte précis de l'interaction. Puis, nous serons en mesure de présenter d'autres risques que doivent affronter les TSH, entre autres celui d'être stigmatisé.

Finalement, le dernier chapitre permet de clore le sujet en résumant la contribution de cette recherche aux savoirs sur le travail du sexe. Nous présentons aussi en fin de thèse des idées qui nécessitent davantage réflexion et des sujets de recherche qui méritent plus d'attention.

## CHAPITRE 2

---

# L'IMPORTANCE DE THÉORISER LE RISQUE

En introduction, nous avons présenté un aperçu des recherches sur le travail du sexe des hommes qui permet de constater que ces recherches sont plutôt rares et que, parmi celles-ci, il existe différentes approches pour traiter des risques. Il est vrai que nous avons laissé de côté une littérature importante qui a trait aux risques et au travail du sexe des femmes. Sans vouloir négliger l'importance des expériences des femmes dans l'industrie du sexe, cette recherche se penche sur le vécu des travailleurs du sexe qui s'identifient comme hommes. Nous ne tentons donc ni de comparer le travail du sexe des hommes à celui des femmes ni d'explorer les risques vécus par les travailleuses du sexe (ce qui a amplement été fait par Barry, 1979; Benson et Matthews, 1995; Church, Henderson, Barnard, et Hart, 2001; Parent et Bruckert, 2005; Pyett et Warr, 1999; Sanders, 2004; Scambler, Peswani, Renton, et Scambler, 1990; Shannon et Csete, 2010; Ward, Day, et Weber, 1999; Whittaker et Hart, 1996 pour ne nommer que quelques auteur.e.s). Certes, certains hommes et certaines femmes dans l'industrie du sexe vivent parfois des expériences similaires, mais les comparer nécessiterait la prise en considération des iniquités/inégalités entre les genres (*gender inequalities*) et des relations de pouvoir qui circulent dans leurs interactions (*power dynamics*) (Sanders, 2004), ce qui n'est pas le but de notre recherche. Pour cette thèse, notre regard porte exclusivement sur les expériences des TSH.

Ainsi, dans le cadre de ce chapitre, nous présentons d'abord différentes conceptions du risque et leurs représentations dans les recherches existantes sur le travail du sexe. Puis, à travers

une recension des écrits plus larges, il sera possible d'identifier deux grandes catégories-types de risques liés au travail du sexe des hommes. Passer en revue la littérature scientifique permet aussi de situer notre objet de recherche par rapport aux autres études. De ce fait, nous présentons ensuite notre cadre théorique qui s'éloigne des conceptions traditionnelles du risque, le présentant comme une construction sociale qui est objectivée par les personnes directement concernées.

## **2.1 DIFFÉRENTES CONCEPTIONS DU RISQUE —UNE REVUE DE LA LITTÉRATURE**

Il est possible de positionner sur le continuum paradigmatique du constructivisme et, à l'opposé, du positivisme<sup>8</sup>, différentes conceptions théoriques du risque enracinées dans des fondements ontologiques distincts. La perspective positiviste est la plus populaire dans la littérature sur le risque en général (Lupton, 1999, p. 17) ainsi que, nous le verrons, dans celle sur le travail du sexe des hommes.

Lupton (1999), dans son ouvrage théorique sur le risque, propose différentes perspectives de ce concept, lesquelles seront comparées à la littérature sur les TSH. Une première perspective positiviste s'inspire des sciences cognitives et présente le risque comme un fait réel, qui existe en soi dans le monde et qui peut être découvert objectivement par des procédés scientifiques. Elle vise surtout le calcul du risque et le décrit comme étant le produit des probabilités et des conséquences d'un certain danger (Lupton, 1999, p. 18). Ceci étant dit,

[o]ne question that tends not to be asked in this [type of ] research is 'How are risks constructed as social facts?', for the nature of risk is taken for granted. While most practitioners working in probabilistic risk assessment would acknowledge that 'subjectiveness' is an inevitable element of human judgement, and that therefore technical risk assessment is not value-free, the calculations they produce tend to be treated as if they were 'objective facts', or 'absolute truths' (Bradbury 1989:382).

---

<sup>8</sup> Le constructivisme, fidèle à son nom, est un paradigme qui voit le monde socialement construit. Les réalités, multiples, intangibles et flexibles sont ici construites, coconstruites et reconstruites par divers acteurs sociaux. Le positivisme, pour sa part, adhère à l'idée qu'il existe une seule et unique vérité aux phénomènes sociaux et qu'un bon chercheur peut observer et même décrire la réalité de manière objective (Guba et Lincoln, 1994).

Risks, according to this model, are pre-existing in nature and in principle are able to be identified through scientific measurement and calculation and controlled using this knowledge. (Lupton, 1999, p. 19)

Dans la littérature sur le travail du sexe, les recherches de Niccolai et al. (2013), Mathieu (2002) et Dorais (2003)<sup>9</sup> s'inscrivent dans cette approche, lesquelles sont présentées aux deux sections suivantes.

Un deuxième modèle puise ses fondements dans une perspective socioculturelle. Cette dernière tente de répondre à la critique selon laquelle l'approche des sciences cognitives néglige le contexte culturel et social dans lesquels les risques sont compris et négociés (Lupton, 1999, p. 25). Autrement dit, l'approche des sciences cognitives

tend[s] to reduce the meanings and behaviours associated with risk perception and assessment to the individualistic level. Cognitive science does not generally take into account the symbolic meanings, created through the social world, that humans give to things and events. Perception is limited to how humans see and understand the world through their senses and brain-functioning, without acknowledging the ways in which cultural conceptual categories mediate judgment. (Lupton, 1999, p. 23)

L'approche socioculturelle perçoit le risque comme un danger objectif géré par un processus qui est pour sa part nécessairement subjectif. En fait, la façon de faire face aux risques est fortement influencée par le contexte social et culturel de la situation en question (Lupton, 1999). Les comportements à risque doivent donc être considérés dans une optique qui va au-delà de la volonté et la responsabilité individuelle des acteurs concernés. Les recherches de Bloor, McKeganey, Finlay et Barnard (1992), de Walby (2012) ainsi que de Minichiello, Scott, et Callander (2015) ont une conception du risque apparentée à l'approche socioculturelle. Nous traitons respectivement de celles-ci dans les deux sections suivant celles sur l'approche des sciences cognitives.

---

<sup>9</sup> Notons tout de même que l'approche de Dorais (2003) se rapproche parfois du deuxième modèle, la perspective socioculturelle, comme nous le montrons plus tard.

Enfin, la troisième approche croit strictement en la construction sociale du risque. Selon cette perspective, rien n'est un risque en soi ; le risque et la façon de le gérer sont toujours le produit historique, social et culturel d'une perception quelconque.

Those who have adopted social constructionism, regardless of the strength of their position, tend to argue that a risk is never fully objective or knowable outside of belief systems and moral positions: what we measure, identify and manage as risks are always constituted via pre-existing knowledges and discourses. (Lupton, 1999, p. 30)

Notre recherche est directement influencée par cette approche, ce qui deviendra plus clair une fois nos fondements théoriques expliqués.

Dans la lecture des résultats des études qui suivent, il est important de prendre en considération que certaines d'entre elles ont été menées avant l'arrivée des technologies —prenant de l'importance dans le milieu/la fin des années 1990 (Minichiello, Scott, & Callander, 2013) — qui ont permis d'autres types de travail du sexe (sur internet, par application mobile, etc.). Cette considération est importante parce que les risques et stratégies de gestion doivent être contextualisés par rapport aux différents types de travail du sexe. Ceci étant dit, les études sur les TSH sont généralement variées dans leur sujet d'étude et comprennent normalement plusieurs types de travail du sexe. Par ailleurs, la distinction entre les types de travail du sexe est parfois difficile à faire (voire peu pertinente) parce que plusieurs hommes ne se restreignent pas à un seul type de travail du sexe au cours de leur carrière, passant de l'un à l'autre.

### **2.1.1 Le risque (objectif) comme menace à la sécurité personnelle**

Dans une recherche qui porte sur 12 travailleurs du sexe masculins et 8 professionnels (intervenants, chercheurs ou gérants de bars gais) en Russie, Niccolai et al. (2013) tentent de comprendre les vulnérabilités des TSH. Sans explicitement théoriser le risque, les auteur.e.s décrivent les travailleurs du sexe comme étant objectivement à risque du VIH, de vol et de violence physique ou sexuelle. Le risque semble donc être compris comme un fait brut qui ne peut être

dissocié du travail du sexe. D'après Niccolai et al. (2013, p. 488), les TSH sont conscients du risque que pose le VIH, mais de façon plutôt abstraite, le percevant comme une menace éloignée. Par conséquent, bien que ces hommes fassent généralement usage de préservatifs, plusieurs d'entre eux affirment aussi avoir eu des relations non protégées pour des raisons qui varient : lorsque le client offre une plus grande somme d'argent ; dans des moments d'impulsion ; pour du sexe oral, avec des clients réguliers ou avec des femmes (Niccolai et al., 2013, p. 488). Pour Niccolai et al. (2013), un risque est ce qui porte nécessairement et objectivement atteinte à l'intégrité physique des travailleurs du sexe. À partir de cette conception, les auteur.e.s sont amené.e.s à analyser des stratégies développées par les TSH en vue de réduire les risques notés ci-dessus :

Men used a variety of strategies to minimise risk, including refusing clients based on character judgments or previous communications on the Internet, meeting clients in apartments or hotels instead of cars, collecting payment prior to sex, working in the daytime, minimising alcohol use and bringing friends. (Niccolai, et al., 2013, p. 487)

Mathieu (2002) partage une perception du risque analogue à celle de Niccolai et al. (2013) dans son étude sur la place de la violence dans la commercialisation du sexe. Selon lui, les agressions contre les prostitué.e.s<sup>10</sup> sont si fréquentes que la « prostitution apparaît comme une pratique à haut risque, mettant directement et à tout instant en jeu la vie (dans nombre de cas, il serait plus adéquat de dire la survie) de celles et ceux qui l'exercent. » (p.49-50) L'auteur insiste donc sur le fait que ces personnes doivent apprendre et maîtriser des techniques de protection et de défense qu'il résume à trois types de stratégies. Il s'agit des stratégies d'évitement (consistant à filtrer les clients et les endroits de travail potentiellement dangereux), des stratégies de dissuasion (visant à décourager l'agresseur de passer à l'acte) et des stratégies de protection, souvent utilisées en dernier recours (qui se résume à fuir les lieux ou à se défendre physiquement – parfois avec une

---

<sup>10</sup> Cette recherche traite aussi de travailleuses du sexe. Nous centrons donc notre analyse sur les expériences qui sont plutôt propres aux hommes lorsque la distinction est faite par l'auteur.

arme). Mathieu (2002) accorde donc manifestement des propriétés objectives au risque : « l'insécurité ambiante, la perspective continue d'être attaquée par un client ou un déséquilibré, le risque permanent de l'agression, sont si pesants et omniprésents qu'ils sont totalement intégrés à l'exercice même de l'activité prostitutionnelle. » (p. 54).

En somme, les auteur.e.s ci-dessus ne sont pas intéressés par les perceptions des TSH face aux risques puisqu'ils sont compris comme existant en soi dans le travail du sexe indépendamment des circonstances externes. Cette conception positiviste se rapproche beaucoup de la perspective que nous présentons dans le prochain paragraphe, en ce sens qu'elle aussi donne des propriétés objectives au risque.

### **2.1.2 Le risque (objectif) *subjectivé* par les travailleurs du sexe**

Toujours dans l'optique du risque comme quelque chose qui menace la sécurité personnelle des travailleurs du sexe, on retrouve la perspective de Dorais (2003), qui est aussi enracinée dans la perspective des sciences cognitives. Dans son chapitre intitulé *Les risques du métier*, l'auteur explicite les risques auxquels doivent faire face les TSH, tels que les altercations avec des clients, la violence causée par des individus non clients et les règlements de compte entre travailleurs du sexe. Les risques comprennent aussi les menaces faites par les propriétaires d'agence ainsi que celles faites par des entrepreneurs de morale —munis de leurs bras armés : la police et la loi. À travers sa recherche menée sur 40 travailleurs du sexe à Montréal, Dorais (2003) semble concevoir le risque comme étant intrinsèque au milieu prostitutionnel. Il spécifie cependant que le contexte social fait de la prostitution un milieu parfois criminel, et toujours déviant, laissant donc sous-entendre une perspective plutôt structuraliste. Quoi qu'il en soit, la prostitution demeure, selon l'auteur, « une activité imprévisible et à risque » (p. 77). Dorais (2003) s'inspire de Tubiana (1999) pour montrer qu'il importe de différencier les risques des dangers. Le danger fait référence à la

menace objective tandis que la prise de risque est une stratégie qui vise à réduire le danger tout en anticipant un certain bénéfice (Dorais, 2003, p.79). Cette distinction n'empêche pas de concevoir les risques et les dangers comme une partie intégrante du travail du sexe. De surcroit, Dorais (2003) emprunte aussi à Tubiana (1999) ses trois « types de risques » pour les appliquer au contexte du travail du sexe. Le premier type, le « risque objectif » (p. 80), est calculable, d'un point de vue statistique, selon les dangers relatifs aux divers comportements. Certaines pratiques sexuelles sont alors objectivement plus dangereuses que d'autres, comme le fait d'avoir des rapports sexuels avec une personne ayant une ITS. Le deuxième, le « risque perçu » (p. 80), concerne le processus par lequel les risques sont minimisés (en importance) et par lequel les dangers sont subjectivés par l'habitude, l'indifférence ou de faux sentiments de sécurité (nous y revenons au paragraphe suivant). Le troisième type, le « risque accepté » (p. 80), est perçu comme quelque chose de naturel et d'inévitable, à savoir comme un fait réel sur lequel on n'a aucun pouvoir (c.-à-d. les TSH qui acceptent simplement que leurs pratiques comportent des risques parce que ces derniers ne peuvent pas être réduits de toute manière).

Pour Dorais (2003) même si les TSH sont informés des risques liés à leur métier, ils n'adoptent pas toujours des pratiques sécuritaires. Les risques qui existent objectivement sont souvent subjectivés par les travailleurs du sexe, ce qui ne réduit pas « réellement » les dangers. Cette subjectivation leur donne l'impression qu'ils ne prennent aucun risque (sinon peu) — ce que Dorais (2003) nomme aussi les « protections imaginaires ou symboliques »<sup>11</sup> (p.84). En d'autres mots, la façon dont ces hommes réagissent aux risques sont davantage de faux sentiments de sécurité que des stratégies efficaces pour les réduire. À titre d'exemple, Dorais (2003) souligne notamment la confiance, la complicité ou l'intimité entre le TSH et son client qui entraîne un

---

<sup>11</sup> Expression qu'il emprunte à Mendès-Leite (1996).

échange sexuel sans condom. D'autres exemples de faux sentiments de sécurité sont les tests de dépistage et le fait d'observer attentivement le corps de son client pour détecter des ITS. On peut donc en déduire que cette subjectivation des risques ne veut pas dire que les TSH ne tentent pas de les gérer, mais qu'ils sont « en vérité » inefficaces. Comme le fait remarquer Lupton (1999), cette conception vise principalement à opposer les « faux » risques subjectifs aux « vrais » risques objectifs dans une optique purement positiviste :

The 'objective facts' of risk as they are calculated by 'experts' are contrasted with the subjective understandings of lay people, which are seen as being more or less accurate compared with these 'facts'. Such risk calculations tend not to acknowledge the role played by the 'ways of seeing' on the part of the experts themselves that produce such calculations. Their understandings of risk are represented as neutral and unbiased. (p.19)

Ceci étant dit, il semble que la perception du risque tenue par Dorais (2003) est aussi inspirée, à un certain degré, par l'approche socioculturelle. En fait, ce dernier note que pour mieux comprendre leurs interactions sexuelles on doit aussi considérer « les motifs affectifs, amoureux, érotiques, fantasmatiques, matériels, conjoncturels ou autres » (p. 81). Ainsi, plusieurs liens peuvent être faits avec les deux conceptions suivantes, entre autres la considération des facteurs externes lors de l'étude du risque.

### **2.1.3 Le comportement à risque : une coercition du client**

À travers des entretiens informels avec 32 prostitués masculins de Glasgow (Écosse), Bloor, McKeganey, Finlay et Barnard (1992) analysent leurs comportements à risque (surtout reliés au VIH). Quoique les auteurs ne décrivent pas explicitement ce qu'ils entendent par « risque », ils semblent lui donner des propriétés objectives. En effet, au lieu de théoriser le risque, les auteurs théorisent le « comportement à risque » puisque cela est plus pertinent pour leur objet de recherche. Ils perçoivent le comportement à risque comme le produit des circonstances immédiates de l'interaction. C'est une action qui ne résulte pas nécessairement de choix

individuels ni de la volonté du prostitué, mais plutôt de diverses contraintes, entre autres celles du client. Ainsi, selon cette perspective et fidèle à l'approche socioculturelle, le risque existe de manière objective, mais le choix d'entreprendre une pratique à risque n'est pas toujours celui du prostitué.

Bloor, McKeganey, Finlay et Barnard (1992) notent d'abord que les prostitués sont souvent escroqués, exploités et violés, et consacrent ensuite leurs explications aux pratiques sexuelles à risque. Pour les auteurs, les pratiques sexuelles anales sans préservatif sont en soi risquées, mais les prostitués n'entreprennent ces pratiques que sous coercition du client. « [R]esearch subjects were concerned about their perceived susceptibility to HIV infection but reported themselves unable to resist client demands for unsafe sex, where the client appeared to exercise control of the encounter. Unsafe sex was the result of client control. » (Bloor, McKeganey, Finlay et Barnard, 1992, p. 134) Pour éviter ces risques, les prostitués tentent de réduire l'ambiguïté de l'interaction en demandant le paiement avant l'échange sexuel et en spécifiant de manière explicite ce qu'ils consentent à faire et à ne pas faire (p. 135).

Pour ainsi dire, les auteurs ne semblent pas préoccupés par la nature ontologique du risque puisqu'ils désirent montrer que le comportement à risque du prostitué doit être compris dans un contexte qui va au-delà du choix et des responsabilités individuelles. Si les prostitués prennent des risques, c'est parce qu'ils n'ont pas réussi à contrer la coercition du client. Ceci nous permet, à certains degrés, de tisser des liens avec la conception de Walby (2012). En effet, toujours en lien avec la perspective socioculturelle, ce dernier affirme que les risques doivent être compris dans un contexte plus large, c'est à dire qui prend en considération le processus de négociation des risques.

#### **2.1.4 Le risque (objectif) négocié**

Walby (2012) tente de comprendre, à travers des entretiens avec 30 *male-for-male Internet escorts*, comment ces derniers font sens de leur travail du sexe. L'auteur puise ses fondements théoriques dans l'interactionnisme symbolique et dans la sociologie de la sexualité pour montrer que le sens émerge des diverses interactions. Il ne théorise pas explicitement la notion de risque —sans doute parce que son objet de recherche n'y est pas directement lié. À la suite de la lecture de son ouvrage, il est néanmoins possible de comprendre que lui aussi donne des propriétés objectives à la notion de risque. En fait, il traite brièvement de risques dans la section intitulée « *Body Trouble* », qui porte majoritairement sur la santé sexuelle et les ITS. Pour Walby (2012), les risques existent objectivement, mais cela ne veut pas dire que les escortes n'en sont pas conscients et soucieux ou qu'ils n'entreprennent pas des pratiques sécuritaires. L'auteur tente effectivement de déconstruire le stéréotype du prostitué dangereux, en manque d'argent qui propage les ITS en montrant que les participants de son étude sont majoritairement informés sur la santé sexuelle et même que « *sex workers sometimes act as sex educators in teaching clients about safe sex practices.* » (p. 162) Walby (2012) soulève un autre point intéressant en notant que la façon de réduire ou d'éviter les risques pour les escortes est influencée par leurs compréhensions de ceux-ci et que, malgré tout, il n'est pas toujours possible de les éviter. En somme, selon cette perspective les risques existent objectivement, mais la façon de les gérer varie selon les interactions et la compréhension des escortes face aux risques. C'est à travers un processus de négociation qu'ils déterminent quels risques ils sont prêts à assumer et quels risques ils veulent éviter. « *In attempting to mitigate body trouble, male escorts negotiate health risks through touching, even with men who have HIV/AIDS or sexually transmitted infections.* » (Walby, 2012, p. 143) Les risques qui existent objectivement sont compris, réduits et négociés de différentes façons, ce qui concorde fidèlement à l'approche socioculturelle de Lupton (1999).

De façon similaire, Minichiello, Scott, et Callander (2015) s'appuient sur des fondements poststructuralistes et postmodernistes et mettent l'accent sur le contexte à travers lequel les risques sont négociés (p.8). Dans leur recherche visant à mettre en lumière les principaux enjeux relatifs au travail du sexe des hommes qui sont d'intérêt pour la santé publique, ils reconnaissent que la déviance associée aux TSH est le produit d'une construction sociale et que le travail du sexe peut être une activité consentante et satisfaisante pour les personnes directement impliquées. Malgré cette approche postmoderne, on note que les auteurs ne remettent pas en question l'objectivité même du risque. Minichiello, Scott, et Callander (2015) notent effectivement que « [male sex workers (MSWs)] still represent a population at-risk for HIV and other sexually transmissible infections (STIs). » (p. 2) Ainsi, pour Minichiello, Scott, et Callander (2015), tout comme pour Walby (2012), les risques sexuels existent objectivement dans le travail du sexe, mais la façon de les gérer, pour sa part, dépend du contexte socioculturel qui peut être très différent d'un travailleur du sexe à un autre. Ces chercheurs peuvent ainsi conclure que les pratiques sexuelles sécuritaires doivent être négociées à travers les dynamiques de pouvoirs de l'interaction et à travers les désirs, les intentions, les limites, les besoins des TSH et de leurs clients.

### **2.1.5 Les catégories-types de risques qui ressortent de la littérature scientifique**

Les pages précédentes ont présenté différentes conceptions du risque retrouvées dans la littérature sur le travail du sexe. Celles-ci permettent aussi d'identifier les risques auxquels sont confrontés les travailleurs du sexe. Rappelons que souvent, ces constats émergent d'analyses non approfondies du concept du risque ; analyse manifestement nécessaire dans le cadre de ce projet de recherche. À cet égard, si plusieurs chercheur.e.s ne théorisent pas explicitement le risque, c'est probablement parce que leur objet de recherche n'y est pas directement lié. Leurs univers conceptuels ont cependant différentes positions sur le continuum du positivisme-constructivisme

que nous avons décrit plus haut. Et force est de constater que même si certaines conceptions s'apparentent au constructivisme, aucune ne remet en question l'ontologie du risque. Malgré tout, ces différentes perspectives sont intéressantes dans la mesure où elles permettent de mieux comprendre les réalités des TSH et, ainsi, de mieux construire notre objet de recherche. Il est notamment possible d'extraire de la littérature scientifique deux catégories-types de risques liés au métier, soit des grandes tendances quant aux risques que doivent affronter les TSH.

La première catégorie-type de risques concerne les risques d'ITS, plus particulièrement les risques liés au fait de contracter une ITS. Les recherches qui se penchent sur ce risque traitent majoritairement de VIH<sup>12</sup> (Dennis, 2008) même s'il existe plusieurs autres ITS tels le virus papillome humain (VPH), l'hépatite B, l'herpès, la syphilis, la chlamydia, la gonorrhée ainsi que d'autres bactéries ou parasites transmis lors de rapports sexuels. Ces recherches montrent universellement que les hommes pratiquant le travail du sexe sont informés des risques d'ITS. Certain.e.s chercheur.e.s, comme Dorais (2003), notent toutefois que malgré leur grande connaissance sur les ITS, les TSH n'utilisent pas toujours le condom. À cet égard, Minichiello et al. (2000, p. 155-156) veulent déterminer le taux d'usage du condom chez les TSH à l'aide de journaux intimes (*diaries*) récoltés auprès de 186 TSH en Australie. En comptabilisant leurs pratiques sécuritaires et non sécuritaires, les auteur.e.s concluent que sur les 2 088 échanges commerciaux<sup>13</sup>, le condom est utilisé dans 67.4% des rapports. D'autres chercheur.e.s s'appuient sur des méthodes qualitatives pour comprendre plus en détail ce qui influence le port du préservatif. Rappelons que Niccolai et al. (2013) constatent que même si la majorité des travailleurs du sexe

---

<sup>12</sup> Voir Dennis (2008) pour une analyse approfondie sur cette « *obsessions* » (p.18) des intellectuel.le.s pour le VIH.

<sup>13</sup> Les chercheurs incluent une variété de comportements dans cette catégorie allant de « n'avoir aucun rapport sexuel » (représentant 2.1% des échanges) à « une pénétration anale » (représentant 40.7% des échanges). Ceci doit être considéré pour mieux comprendre la statistique suivante.

utilise le condom avec leur client, il arrive qu'ils aient des relations anales non protégées (*bareback sex*) lorsque le client offre une plus grande somme d'argent. Dorais (2003) confirme cette situation et, parlant de travailleurs du sexe de rue, affirme que « leurs préceptes de protection face aux [I]TS et au sida p[euvent] tomber rapidement lorsqu'il y [a] un urgent besoin d'argent, d'alcool ou de drogue. » (p. 72). À cet égard, selon Bimbi et Koken (2014) les nitrites inhalés (*poppers*) et autres drogues peuvent influencer la décision de porter le condom. De plus, les travailleurs du sexe ont plus tendance à pratiquer le *bareback sex* avec des clients qu'ils connaissent depuis longtemps et en qui ils ont confiance (Bimbi et Koken, 2014; Dorais, 2003). Joffe et Dockrell (1995), pour leur part, affirment que les 20 masseurs et TSH de leur étude ont moins tendance à entretenir des pratiques sexuelles sécuritaires lorsqu'ils trouvent leur client attirant ou lorsqu'ils ne se sentent pas en contrôle de l'interaction. Parallèlement, comme nous l'avons mentionné, Bloor, McKeganey, Finlay et Barnard (1992) notent que les prostitués n'arrivent pas toujours à imposer le port du préservatif face à la coercition de leur client. Ces auteurs soulèvent un autre point intéressant : il est difficile pour les prostitués de gérer les risques d'ITS parce que les interactions avec les clients sont souvent ambiguës. Cette ambiguïté prend la forme d'interactions brèves et circonscrites où la communication est rarement adéquate. Elle est surtout une conséquence de la clandestinité entourant cette pratique, comme l'explique Bloor, McKeganey, Finlay et Barnard (1992) : « [w]hether the reasons for this limited communication lie in the threat of exposure, embarrassment, or merely in a preference for minimal anonymous involvement, one outcome of such limited communication is that the encounter is characterised by a high degree of ambiguity. » (p. 134) Il semble que plus l'interaction est ambiguë, moins les désirs du client sont clairs et plus il est difficile pour le travailleur du sexe de négocier un échange sexuel sécuritaire.

La deuxième catégorie-type évoque la violence<sup>14</sup> physique, sexuelle et psychologique que doivent affronter les hommes dans l'industrie du sexe. Ces violences —presque toujours ramenées à l'intégrité physique des travailleurs du sexe et perpétuées par les clients<sup>15</sup>— sont les risques les plus documentés après les ITS. Or, le fait de concevoir la violence comme un risque contredit peut-être la conception populaire du travailleur du sexe qui ne peut être victimisé ou vulnérable du simple fait qu'il est un homme (Koken et Bimbi, 2014). Ce stéréotype fait référence à l'image d'un homme fort, menaçant et viril, qui de par son hyper-masculinité ne peut, en aucun cas, être victime de violence. Dennis (2008) fait remarquer que c'est justement pour cette raison que le risque de violence est moins documenté que celui d'ITS. Pourtant, comme le note Crofts (2014) « it is wrong to flatten out all male sex work experience and assume that male workers are never vulnerable, do not fall victim to abuse, and do not need support » (p. 187). Les TSH doivent effectivement faire face aux risques d'être escroqués, battus et violés, ainsi qu'à d'autres formes de violences physiques ou d'exploitation (Bloor, McKeganey, Finlay et Barnard, 1992; Dorais, 2003; Latapie, 2009; Minichiello et Scott, 2014).

Ces risques de violence ont été mis en relation avec l'indépendance des TSH, autrement dit, selon qu'ils travaillent seuls, pour un proxénète ou avec une agence d'escorte par exemple. Allman (1999) note que les travailleurs du sexe (contrairement aux travailleuses du sexe) ne sont pas pris en charge par des proxénètes et ne peuvent donc pas être violentés par celui-ci. Cependant,

---

<sup>14</sup> Notons que ce concept assez large peut inclure plusieurs types de violence qui surpassent les exemples que nous donnons dans ce chapitre. En fait, transmettre une ITS à quelqu'un peut être perçu comme une forme de violence. Dans le même ordre d'idées, les TSH sont toujours à risque de violence symbolique. Nous traitons toutefois ici de cas plus « concrets », soit de violence physique et parfois aussi de violence psychologique et sexuelle.

<sup>15</sup> Il importe de spécifier que les clients sont souvent perçus comme une population cachée, composée d'hommes dégoutants, malpropres et déviants (Latapie, 2009; Scott, Callander et Minichiello, 2014). Cette conception a été déconstruite par quelques intellectuels qui affirment que les clients peuvent être de tous genres, tous âges, toutes ethnies, toutes orientations sexuelles, etc., qu'ils ne sont pas tous physiquement repoussants ou déplaisants et que leurs interactions avec les TSH sont pour la majorité paisibles et respectueuses (Scott, Callander et Minichiello, 2014; Walby, 2012).

ils ne bénéficient pas non plus de la protection qu'un proxénète peut offrir. Niccolai et al. (2013) affirment, dans le même sens, que les TSH qui travaillent en agence bénéficient d'une certaine protection, mais font face à des restrictions (voire des obstacles) administratives et économiques. En outre, quoique le risque de violence concerne majoritairement l'interaction avec les clients, il ne se limite pas à celle-ci. Comme nous l'avons indiqué plus haut, certains chercheurs ont présenté les risques rattachés aux altercations entre les travailleurs du sexe eux-mêmes (Dorais, 2003 ; Mathieu, 2002). À cet égard, Mathieu (2002) relate que

[n]e pas respecter les emplacements, tenter de s'appropriier la clientèle d'autrui, se livrer à une concurrence déloyale en baissant ses tarifs ou en acceptant des pratiques non protégées... sont parmi les motifs de controverse les plus ordinaires et peuvent parfois déboucher sur des affrontements physiques aux conséquences plus ou moins graves. (p. 52)

Il est aussi parfois question d'actes de violence commis seuls ou en groupe par des individus non-clients qui sont souvent guidés par une attitude homophobe (Dorais, 2003 ; Mathieu, 2002). C'est pour ces raisons que Mathieu (2002), en parlant de prostitution de rue, en vient à la conclusion que « la violence tend à être perçue comme allant de soi, comme un élément incontournable de la condition prostitutionnelle. » (p. 61). Dorais (2003) confirme cette idée lorsqu'il affirme que, malgré certains avantages, le travail du sexe comporte nécessairement de multiples dangers.

Pour tout dire, passer en revue la littérature sur le travail du sexe permet, d'une part, d'identifier des catégories-types nécessaires à la compréhension du phénomène de risques et, d'autre part, de constater que le risque est un concept dont les fondements mêmes ne sont pas remis en question, soit le postulat auquel précisément nous renonçons.

## **2.2 THÉORISER LE RISQUE DANS LE CADRE DE NOTRE RECHERCHE**

Les pages précédentes ont mis en évidence que le risque n'est pas amplement conceptualisé par les auteur.e.s qui l'emploient. Notre hypothèse est qu'en s'engageant dans une telle

théorisation, on pourrait avoir un regard bien différent sur le travail du sexe. Ainsi, nous estimons pouvoir collecter et analyser les données de façon à contribuer au savoir sur le risque ; c'est à dire à l'aide d'une approche nouvelle dans le domaine du travail du sexe.

### **2.2.1 Une perspective constructiviste du risque**

Notre recherche s'inscrit dans le paradigme constructiviste. Plus précisément, nous empruntons le constructivisme de Berger et Luckmann (1989) selon lequel il existe une certaine réalité physique et matérielle du monde qui nous entoure, mais que les « vérités » de ce monde sont toujours interprétées et réinterprétées par les acteurs impliqués. Les « réalités » ne font donc pas partie inhérente des actes du quotidien, mais bien socialement construites en ce sens que la matérialité physique ne détermine pas l'interprétation qu'on peut en faire. Aucune réalité matérielle n'est vide d'interprétation et l'interprétation d'une personne n'est pas nécessairement la même pour l'autre, d'où l'idée de la construction du monde social.

Ce constructivisme s'applique très bien à la notion de risque. Sous cette optique, les réalités matérielles existent vraiment, mais l'interprétation de celles-ci (comme étant un risque ou non) est complètement subjective. « Although the material and social worlds are experienced by most individuals as objective, pre-existing realities, these realities involve the reproduction of meaning and knowledges through social interaction and socialization and rely upon shared definitions. » (Lupton, 1999, p. 30). Comme le montre Lupton (1999, p.14), nous construisons et réinterprétons continuellement les risques, processus influencé par nos perceptions (aussi subjectives) du monde social. Ceci veut dire que la façon dont nous interprétons le risque n'est pas fixe d'un moment à un autre et peut varier en fonction des différents contextes (Lupton, 1999, p. 115). Notre conception est donc influencée par la perspective socioculturelle, mais davantage enracinée dans une approche constructiviste. Contrairement aux auteur.e.s cité.e.s plus haut, nous ne percevons

pas les risques comme existant en soi et de manière indépendante puisqu'ils sont toujours le produit d'une interprétation. Il est vrai que certain.e.s chercheur.e.s ont affirmé que le risque est négocié selon le contexte, mais ne remettent pas en question les fondements mêmes du concept. Dans notre recherche, le risque n'a pas de propriétés objectives, mais ce sont des propriétés plutôt objectivées.

### **2.2.2 Le risque : une construction objectivée**

Nous entendons par « objectivé » ce qui a de réelles conséquences sur le comportement des hommes concernés. Le fait que le risque est objectivé ne veut pas pour autant dire qu'il se trouve en soi dans le travail du sexe. En fait, nous nous inspirons aussi de la perspective postmoderne présentée par Fox (1999) selon laquelle les risques sont construits par les acteurs à travers leur interprétation d'une situation particulière. Selon cette idée, l'aspect dit « à risque » ou « dangereux » des choses n'est pas constitutif des objets mêmes, mais plutôt construits si le contexte le permet. Comme Berger et Luckmann (1989), Fox (1999) ne prétend pas négliger la réalité des objets matériels. En revanche, il ne croit pas que l'aspect dangereux est constitutif des objets, mais seulement qu'il est construit si le contexte le permet. Ces objets peuvent, dans une situation particulière et dans un contexte précis, être construits comme étant dangereux. Par ailleurs, cette construction se fait à travers l'analyse des risques de la situation en question. Pour ainsi dire, le danger est construit dans l'interprétation des risques. Illustrons ceci à l'aide d'une situation « dangereuse » comme la contraction d'une ITS lors de *bareback sex* (risque établi par la littérature spécialisée). La pénétration comme telle existe vraiment et les deux partenaires peuvent aisément en donner la preuve. Cependant, l'acte de pénétrer n'a aucune caractéristique en elle-même dangereuse. Le « danger » peut, selon les circonstances, être construit par un des partenaires s'il interprète les risques de la situation. Pour ce faire, il faut d'abord qu'une personne doute que l'autre soit infectée. C'est seulement à ce moment que l'individu pourra considérer l'acte sexuel

comme dangereux et non parce que le danger s'y trouve en soi, mais bien parce que la personne détient un certain savoir sur les infections transmises sexuellement et perçoit le risque comme étant présent dans la situation vécue.

The transformation of an 'inert' object into one possessing hazardous characteristics (Wells, 1996) thus occurs only as a result of our evaluations of the risk, that is, the likelihood of an adverse result from an incident. Such evaluation may be based on anecdote or personal experience of danger or security. More formally, it may be based on a particular 'discourse' (an authoritative body of knowledge): that of risk assessment. Thus it is only in the analysis of risks that the hazard comes into existence: if the risk is assessed as zero or close to zero, the inert object would remain just that (regardless of whether it 'really' does possess hazardous characteristics). (Fox, 1999, p.19-20)

De toute manière, la possibilité que la situation soit 'réellement' risquée (questionnement des approches positivistes) n'est pas importante pour notre recherche parce qu'elle ne s'intéresse pas à la « réalité objective » des risques. Elle s'intéresse plutôt aux perceptions des travailleurs du sexe, et à comment celles-ci affectent leur comportement.

If a 'risk' is understood as a product of perception and cultural understanding, then to draw a distinction between 'real' risks (as measured and identified by 'experts') and 'false' risks (as perceived by members of the public) is irrelevant. Both perspectives are describing forms of risk, and both lead to certain actions. It is the ways in which these understandings are constructed and acted upon that is considered important, not the extent to which one perspective may be considered to be more 'accurate' or less 'biased' than the other, for this distinction is also considered to be irrelevant. (Lupton, 1999, p. 34)

En d'autres mots, qu'un risque soit fondé dans une 'vérité objective' ou non importe peu dans la mesure où tous deux sont forcément objectivés par les personnes concernées. Tous les risques sont un produit de constructions subjectives qui, du fait d'être objectivées, provoquent nécessairement de vraies conséquences sur la vie des TSH. De plus, cette approche constructiviste permet une conception large du risque, décrite dans la section qui suit.

### **2.2.3 Une conception large : la polysémie du risque**

Nous constatons à l'aide de la recension des écrits que les auteurs sont peut-être limités par leur définition positiviste des risques. À vrai dire, Lupton (1999) rend compte du fait que ce qui

est défini comme « risqué » par les experts ne concorde pas nécessairement avec la définition des personnes vivant concrètement la situation. « These 'risks' (as they were identified by others) may not be the only risk in these people's lives, or indeed, the most important risk from their perspective or even conceptualized as risk by them. » (Lupton, 1999, p.124) Partant de ce fait, notre hypothèse soulève l'idée que les travailleurs du sexe pourraient faire face à une variété d'expériences préoccupantes qui ne sont pas reconnues comme des risques au motif qu'elles ne cadreraient pas avec la définition imposée par les intellectuel.le.s. Lupton (1999) souligne que

alternative rationalities [of lay people], often portrayed by experts as inaccurate or irrational, often make sense in the context of an individual's life situation, including the cultural frameworks and meanings that shape subjectivity and social relations and the institutions and social structures within which individuals are placed. The reflexivity of lay people in relation to risk may develop from their observations of the ways in which everyday life operates and from conversations and interactions with other lay actors. (p. 113)

Notre conception large du risque vise à nous éloigner de cette limite en nous appuyant sur les perceptions des hommes directement concernés. En tant que constructivistes, nous ne limitons effectivement pas notre définition aux risques (et aux dangers<sup>16</sup>) liés aux ITS ou à ceux qui portent atteinte à l'intégrité physique comme semblent l'avoir fait les auteur.e.s cité.e.s précédemment. Par conséquent, n'étant pas restreints par les catégories-types de risque ou par une conception nominaliste du risque, nous permettons aux travailleurs du sexe de témoigner d'histoires et d'expériences qui sont centrales à la compréhension du phénomène à l'étude. Notre conception est, pour ainsi dire, l'hyperonyme du mot risque —ou, plutôt, de sa compréhension populaire et de ses usages communs. En d'autres mots, nous nous référons au risque comme un *terme parapluie* qui englobe les préoccupations, les angoisses et les inquiétudes, etc. les plus importantes pour les

---

16 À cet égard, nous préférons abandonner ici la notion de danger, et ce, parce qu'elle limite le concept de risque. À notre avis, l'idée de danger forge la conception du risque dans ses dimensions physiologiques (le risque de danger physique, de blessure, de mourir...).

travailleurs du sexe. Il serait donc à tout le moins aberrant de donner une définition précise de ce que sont les « risques » pour ces hommes puisque celle-ci apparaîtra nécessairement lors de la collecte de données. Voyons l'approche méthodologique avec lesquelles elles furent recueillies.

## CHAPITRE 3

---

# L'ASSISE EMPIRIQUE : DU THÉORIQUE AU MÉTHODOLOGIQUE

Notre approche constructiviste —décrite dans le chapitre précédent et présentée davantage dans celui-ci — permet de comprendre le risque comme un phénomène complexe et socialement construit. C'est pourquoi nous concevons le risque comme un *terme parapluie* qui prend en compte une série de préoccupations, défis et difficultés affrontés par les travailleurs du sexe. L'accent est moins sur le terme « risque » en tant que tel que sur la signification de l'expérience pour le participant. D'un point de vue théorique, le « risque » est un concept qui permet de mieux positionner et justifier notre objet de recherche, comme nous l'avons vu plus haut. Ainsi peut-on dire qu'un risque (en tant que construction sociale) n'est qu'un risque pour le TSH qui le perçoit comme tel (ou comme toutes autres expériences couvertes sous ce *terme parapluie*). En traitant de risque, nous faisons donc davantage référence à une certaine logique phénoménologique (le *terme parapluie*) qu'à une terminologie strictement nominaliste (le mot risque). Rappelons que cette recherche porte sur les préoccupations et difficultés des TSH, et non pas sur leurs expériences de vie de façon plus globale, ce qui pourrait donner l'impression que les risques encourus constituent la majeure partie de leur travail. Au quotidien, la réalité des TSH est tout autre.

Ce chapitre traite respectivement des procédés théoriques et méthodologiques de notre thèse qui est directement inspirée de la phénoménologie. En fait, la phénoménologie est non seulement une approche dans la théorisation, mais une attitude face au monde et au matériel

empirique. Elle guide le rôle du chercheur et décrit la place accordée à l'acteur. D'un point de vue méthodologique, la phénoménologie fournit des outils tout aussi intéressants. À cet égard, Schütz (1998) note que

la méthodologie n'est pas le précepteur ou le tuteur du scientifique. Elle est toujours son élève, et il n'y a pas de maître en son champ scientifique qui ne puisse enseigner aux méthodologies comment procéder. [...] Dans ce rôle, la méthodologie doit poser des questions intelligentes sur la technique de son enseignant. Et si ces questions aident les autres à bien réfléchir à ce qu'ils font réellement, et peut-être à éliminer certaines difficultés intrinsèques cachées dans la fondation de l'édifice scientifique où les scientifiques ne mettent jamais les pieds, la méthodologie a accompli sa tâche. (p. 52)

La méthodologie vise donc, entre autres, à déterminer et à expliciter la meilleure façon de répondre à la question de recherche. Ainsi, pour être capable de cerner comment les travailleurs du sexe gèrent ce qu'ils perçoivent être les risques entourant leur métier, il faut avant tout répondre à plusieurs autres questions d'ordre méthodologique. Quel matériel empirique est le plus juste pour cette étude et quelle est la meilleure méthode pour collecter les données ? Quels outils d'analyse vont permettre une analyse profonde du corpus empirique ? Qu'en est-il des enjeux méthodologiques, épistémologiques et éthiques ?

### **3.1 LA PHÉNOMÉNOLOGIE COMME OUTIL THÉORIQUE**

La phénoménologie est une approche qui vise à extraire l'essence d'un certain phénomène en étudiant les significations et les sens que plusieurs individus donnent à une expérience vécue.

Creswell (2013) précise :

a phenomenological study describes the common meaning for several individuals of their lived experiences of a concept or a phenomenon. [...]. The basic purpose of phenomenology is to reduce individual experiences with a phenomenon to a description of the universal essence. [...] Its philosophical assumptions rest on [3 things...]: the study of the lived experiences of persons, the view that these experiences are conscious one (van Manen, 1990), and the development of descriptions of the essences of these experiences. (p. 76-77)

Bien qu'il existe différentes variantes à l'approche, la phénoménologie est avant tout une vision du monde — une façon de faire et de comprendre les choses. C'est un « retour aux choses pour ce qu'elles sont, telles qu'elles se présentent, comme elles se présentent, dans la conscience des sujets se prêtant aux entretiens. » (Paillé et Mucchielli, 2012b, p.140-141) C'est une approche qui vise à donner un plus grand espace de paroles aux personnes directement concernées par l'objet d'étude (Paillé et Mucchielli, 2012b). La phénoménologie se penche donc sur les expériences et les histoires des acteurs en étudiant le sens et les significations qu'ils leur donnent. L'approche met au premier plan la perspective des acteurs. Avec un regard phénoménologique, nous étudions donc comment les travailleurs du sexe vivent, ressentent, comprennent, interprètent, perçoivent, construisent et gèrent le phénomène du risque.

### **3.1.1 L'acteur**

La place de l'acteur pour la phénoménologie est centrale. Nous l'avons dit, cette approche s'intéresse à la façon dont l'acteur perçoit un certain phénomène et à la manière dont il vit concrètement une situation donnée. Le sens du phénomène —qui est construit par l'acteur et pour l'acteur — est au cœur de l'analyse phénoménologique. À cet égard, nous nous inspirons des travaux phénoménologiques de Schütz (1987, 1998) selon lesquels les interactions sociales produisent et sont produites par l'intersubjectivité des différents acteurs en question. Cette intersubjectivité se réfère au fait que les constructions individuelles de sens des individus ne se font pas de manière indépendante (Schütz, 1987). Nous sommes tous engagés dans des actions sociales dans lesquelles nous co-interprétons et coproduisons du sens pour nous-mêmes et pour les autres. Van Campenhoudt et Marquis (2014) résument bien la pensée de Schütz lorsqu'ils notent que « [l']objet d'étude de Schütz consiste dès lors en procédures d'interprétation que les individus mettent collectivement en œuvre dans leur vie de tous les jours. Schütz cherche à comprendre ce

que le monde social signifie pour l'acteur et ce que ce dernier a voulu signifier par son agir » (p.247).

L'acteur est donc le seul à détenir la clé de son monde et est le seul en mesure de décrire véritablement comment il vit et perçoit ce monde qu'il construit. Dans le même ordre d'idées, Schütz (1998, p.25) illustre le caractère subjectif du monde social en affirmant qu'une même chose peut être perçue de différentes façons pour différentes personnes. Les expériences doivent donc être situées dans leur contexte pour pouvoir y dégager le sens que l'acteur y donne (Schütz, 1998, p. 28). Il est pourtant vrai que de façon quotidienne, les acteurs sont rarement amenés à raisonner sur leurs comportements et ce qu'ils signifient pour eux (Le Breton, 2004, p.96). Ainsi, lorsque le chercheur s'y apprête, il doit adopter une attitude précise : l'attitude phénoménologique.

### **3.1.2 L'attitude phénoménologique**

Le chercheur doit être empathique et prêter une écoute attentive aux acteurs. Il doit donc non seulement collecter des données, mais aussi accorder du crédit et de la valeur aux histoires racontées (Paillé et Mucchielli, 2012b, p.141).

La réalité humaine dans laquelle va plonger le chercheur n'est fondamentalement pas la sienne. C'est une construction sociale qui appartient aux acteurs de la situation en question. C'est pour cette raison aussi que le chercheur doit donner la parole aux autres et être humble, car ce sont ces autres qui détiennent les clés de leur monde (Paillé et Mucchielli, 2012b, p.141).

Dans le même ordre d'idées, le chercheur qui interprète les histoires des acteurs s'adonne à une construction de second degré. Selon ce concept schützien, il y a d'abord (co)construction des données par le participant lors de la collecte de données (le premier degré) et ensuite construction de sens de la part du chercheur lors de l'analyse de données (le second degré). C'est donc par des constructions de second degré que le chercheur dégage l'essence du phénomène social étudié (Laoureux, 2008; Le Breton, 2004, p.97; Poupart, 1997, p.181). Ceci illustre donc la nécessité

d'une attitude empathique de la part du chercheur. C'est la qualité emphatique qui permet au chercheur de s'immerger complètement dans le monde subjectif des acteurs. Comme le justifient Paillé et Mucchielli (2012b), « [l]a compréhension véritable ne peut pas advenir autrement : comprendre, c'est perdre un peu de soi pour gagner un peu de l'autre, accueillir l'inconnu pour se dégager du connu. » (p.143)

## **3.2 LA PHÉNOMÉNOLOGIE COMME OUTIL MÉTHODOLOGIQUE**

L'approche phénoménologique est particulièrement appropriée pour notre recherche d'un point de vue théorique. D'un point de vue méthodologique aussi, cette approche a plusieurs outils à offrir au chercheur qui s'y prête, lesquels sont présentés dans les pages suivantes.

### **3.2.1 Identification du matériel empirique et méthode de collecte de données**

Plusieurs questions surviennent lorsqu'on veut déterminer les meilleurs outils méthodologiques pour accéder au corpus empirique adéquat. Par exemple, dans quel endroit et auprès de quelle population doit-on collecter les données ? La réponse peut paraître assez évidente dans notre cas, d'où l'importance de ne pas tomber dans le piège de ce qui semble a priori aller de soi.

Schütz (1998) nous apprend que seul l'acteur est le mieux placé pour donner l'explication exacte de ces actions puisqu'il est le seul à connaître la portée de ses plans et projets. Ainsi, parce que nous nous intéressons au phénomène du risque, récolter les données auprès des personnes directement concernées semble particulièrement approprié. De plus, les outils théoriques de la phénoménologie présentés ci-dessus mettent d'autant plus en évidence que la meilleure façon de comprendre les perceptions des travailleurs du sexe face au risque est de les interroger sur leurs expériences quotidiennes (Creswell, 2013). À cet égard, l'entretien paraît être la méthode idéale

pour récolter les données empiriques parce qu'elle nous permet d'accéder aux significations accordées par les acteurs. Poupart (1997) décrit adéquatement cette méthode :

[l'entretien est] un moyen de rendre compte du point de vue des acteurs sociaux et d'en tenir compte pour comprendre et interpréter leurs réalités. Les conduites sociales ne pourraient être comprises ni être expliquées en dehors de la perspective des acteurs sociaux. L'entretien [est] ainsi indispensable, non seulement comme méthode pour appréhender l'expérience des autres, mais également comme outil permettant d'éclairer leurs conduites dans la mesure où ces conduites ne peuvent s'interpréter qu'en considération de la perspective même des acteurs, c'est-à-dire du sens qu'eux-mêmes confèrent à leurs actions. (p. 175)

À travers ce processus, l'effort est mis sur le développement d'une relation de confiance pour faciliter la conversation et pouvoir approfondir les sujets pertinents à la recherche. Comme phénoménologue, notre but est de nous immerger dans le monde du participant et de créer une atmosphère propice à la conversation fluide plutôt que de donner l'impression d'être dans un interrogatoire. Maintenir un environnement respectueux et dans lequel le répondant se sent en confiance est donc de première importance. Par ailleurs, « l'entretien est vu comme un instrument privilégié pour dénoncer, de l'intérieur, les préjugés sociaux, les pratiques discriminatoires ou d'exclusion et les iniquités dont peuvent faire l'objet certains groupes considérés comme "différents", "déviant" ou "marginaux" » (Poupart, 1997 p. 178). Nous considérons donc cette méthode de collecte de données d'autant plus appropriée que le travail du sexe des hommes est marginal et clandestin.

Il existe plusieurs façons de diriger un entretien. Or, nous procédons à des entretiens semi-dirigés, comme l'ont fait Corriveau et Greco (2014), Dorais (2003), Walby (2012) et d'autres auteurs qui s'intéressent au travail du sexe des hommes. Ce type d'entretien

consiste en une interaction verbale animée de façon souple par le chercheur. Celui-ci se laissera guider par le rythme et le contenu unique de l'échange dans le but d'aborder, sur un mode qui ressemble à celui de la conversation, les thèmes généraux qu'il souhaite explorer avec le participant à la recherche. Grâce à cette interaction, une compréhension riche du phénomène à l'étude sera construite conjointement avec l'interviewé. (Savoie-Zajc, 2008, p. 340)

D'un point de vue phénoménologique, cette technique vise à laisser parler les acteurs pour ce qu'ils ont à raconter de façon libre et sans filtre. En même temps, ce style d'entrevue est particulièrement pertinent puisqu'il permet d'éviter que les interviewés dérivent sur des thèmes non pertinents à la recherche (Poupart, 1997). Ainsi, l'entrevue semi-dirigée est le juste équilibre entre l'autonomie accordée aux participants pour librement exprimer leurs idées et l'intervention du chercheur pour guider l'entretien. Le rôle du chercheur est donc de guider la conversation en facilitant l'expression verbale du participant pour qu'il puisse jouir d'un maximum de liberté quant à sa volonté d'explorer divers thèmes pertinents au phénomène à l'étude.

Nous suivons la recommandation de Rubin et Rubin (2012) selon laquelle il est utile de développer un guide d'entretien. Ce guide offre un support matériel au chercheur et permet de structurer l'entretien et d'orienter la discussion vers des sujets significatifs pour la recherche. De plus, ce dernier permet au chercheur de prendre des notes lors de l'entretien sans encombrer le débit de la conversation ou le rythme de l'entretien. Notre guide a été construit de façon hypothétique grâce aux constats de la revue de la littérature. Il est donc composé de plusieurs questions ouvertes qui sont posées pendant l'entretien à des moments appropriés - si de tels moments se présentent<sup>17</sup>. Force est toutefois de rappeler que notre regard est avant tout phénoménologique et qu'aucune définition préalable du risque n'est imposée aux participants. Ainsi, ce guide d'entretien agit plutôt à titre indicatif et comme cahier de notes. C'est un outil de référence qui s'avère pratique, mais qui n'est en aucun cas rigidement suivi. Certaines questions

---

<sup>17</sup> Savoie-Zajc (2008) recommande de poser des questions plus personnelles (par exemple, sur le statut du VIH) dans le milieu de l'entretien, où il y a une meilleure relation de confiance, et de conclure l'entretien avec les questions sociodémographiques. Les questions sociodémographiques sont posées uniquement vers la fin de l'entretien puisqu'elles sont beaucoup moins complexes et ne requièrent pas autant d'effort intellectuel.

sont évitées, ajoutées ou fusionnées au moment même de l'entrevue, d'autres sont modifiées ou reformulées selon le langage utilisé par le participant et selon ses préférences terminologiques.

Notons par ailleurs, comme d'autres l'ont fait (Cellard, 1997), qu'en pleine entrevue l'information ne circule pas à sens unique comme pour d'autres méthodes telle l'analyse documentaire par exemple. Ainsi, un avantage de l'entretien est qu'il permet au chercheur de recueillir de ses participants des précisions supplémentaires et des clarifications, là où c'est nécessaire. Toutefois, cette méthode a ses limites. Poupart (1997) identifie trois types de biais de l'entrevue.

Le premier type renvoie aux biais rattachés aux dispositifs d'enquête et répond à la question : comment la structure de l'entrevue influence-t-elle la réponse des participants ? Ceci fait référence à la formulation des questions, aux techniques d'enregistrement de données, à l'environnement dans lequel l'entretien prend place, etc. Pour minimiser ces biais, Poupart (1997) note qu'il est souhaitable de recueillir les données dans l'environnement « naturel » des participants où ils se sentent le plus à l'aise de discuter de leurs expériences. Ensuite, c'est au chercheur de maintenir un environnement respectueux et de confiance en s'assurant que ses propos ne soient pas offusquants pour l'interviewé. C'est pour cette raison que le lieu et la date de l'entretien ont été choisis par les participants eux-mêmes (nous y revenons à la section *Localisation des participants*).

Le deuxième type de biais fait référence à la relation entre le chercheur et le sujet d'enquête. Ce type de biais renvoie à « la dimension de l'influence, difficilement mesurable, du chercheur sur le sujet » (Cellard, 1997, p.252). En tant que constructiviste, nous percevons la subjectivité du chercheur comme quelque chose d'inévitable, de naturel, voire de nécessaire, au processus scientifique. Ainsi, celle-ci n'est pas perçue comme un biais puisque l'émergence de sens est

(co)construite avec le participant lors de l'entrevue. Le chercheur n'a pas pour autant carte blanche dans ses interactions avec le répondant et doit garder à l'esprit l'influence de sa personne sur le cours de l'entrevue.

Le troisième type de biais renvoie au contexte de l'enquête et à ses répercussions possibles sur la communauté ciblée. Puisque plusieurs comportements des travailleurs du sexe sont criminalisables et répressibles, certains participants peuvent être hésitants à divulguer des expériences de vie ou, du moins, être réticents à dire la vérité sur celles-ci (Shaver, 2005). Ceci illustre aussi l'ampleur du défi de localiser des hommes voulant participer à la recherche et soulève d'importantes questions quant à leur confidentialité et leur anonymat (nous y reviendrons dans quelques pages). Ce qui est important c'est de garantir un contexte où le participant sent qu'il peut s'exprimer sans crainte d'être marginalisé davantage. Ceci se rattache donc directement aux habiletés du chercheur « de compréhension empathique, d'écoute active, de sensibilité, de respect de l'autre, de chaleur, de patience, d'authenticité, de simplicité, de capacité d'accueil [, etc.]. » (Savoie-Zajc, 2008, p.346). De surcroît, en ce qui a trait à la question de la véracité des informations partagées par les répondants, nous avons déjà montré à travers notre cadre théorique le caractère important d'être empathique, d'accorder du crédit à ce qui est dit ainsi que de croire les participants (Paillé et Mucchielli, 2012b). Ceci n'empêche pas l'interviewer de questionner davantage le travailleur du sexe si ses propos semblent contradictoires ou s'il y a confusion.

En définitive, même si les biais sont inévitables, il est nécessaire d'être attentif à ces derniers pour récolter les données de façon légitime et intègre. Les paragraphes qui suivent explicitent donc le processus de recrutement des participants.

### **3.2.2 Localisation des participants**

Il est vrai que l'entretien semi-dirigé est « une porte d'accès aux réalités sociales » (Poupart, 1997 p. 173) des travailleurs du sexe. Toutefois, trouver des travailleurs du sexe qui veulent volontairement participer à cette recherche peut être chose difficile. La cueillette des données empiriques dans le cadre de cette recherche fut particulièrement difficile étant donné les tabous sociaux et les enjeux légaux entourant le travail du sexe masculin. Dorais (2003) l'énonce clairement : « le milieu de la prostitution ne se laisse pas facilement infiltrer » (p.11). Cette section explique donc comment les participants ont été localisés et explicite la légitimité de cette méthode de recrutement.

Le processus de recrutement a débuté suite à l'approbation de ce projet de recherche auprès du comité d'éthique de l'Université d'Ottawa le 13 septembre 2016 (voir l'annexe A). Nous avons, avant tout, renforcé notre réseautage avec divers organismes, intervenants et experts qui travaillaient dans des domaines connexes pour recueillir des conseils quant au recrutement<sup>18</sup>. Ensuite, après identification des endroits stratégiques (bars gais, boutiques érotiques, centres communautaires, quartier/village gai et d'autres endroits publics...), des affiches de recrutement, en français et en anglais, ont été distribuées dans les villes d'Ottawa et de Montréal ainsi que sur les réseaux sociaux. On retrouvait sur ces affiches les informations de base de l'étude, les informations pour nous contacter ainsi que les critères d'inclusion pour participer à l'étude. Les travailleurs du sexe intéressés devaient être majeurs et s'identifier comme homme — aucune restriction quant au type de travail du sexe, à l'orientation sexuelle, à l'âge (pour ceux ayant plus de 18 ans), à l'identité ethnique, à la clientèle, etc. n'était imposée. Il était aussi mentionné qu'une rémunération de 40 \$ serait offerte aux travailleurs du sexe qui désiraient volontairement participer

---

<sup>18</sup> Nous tenons à remercier spécialement l'organisme REZO, POWER et le Centre communautaire Côte-de-Sable pour leur collaboration et leur aide généreuse.

à la recherche en guise de remerciement. Cet outil de recrutement, plutôt efficace, a permis de recruter près de la moitié des participations. Les autres participants ont été trouvés à l'aide d'une autre méthode — inspirée de la méthodologie de l'étude de Walby (2012). En fait, nous avons aussi envoyé l'affiche de recrutement par courriel<sup>19</sup> à des TSH qui offrent leurs services par l'entremise de sites Web<sup>20</sup> dédiés à ce type d'échange.

Les personnes intéressées au projet de recherche nous ont contacté par téléphone (environ une vingtaine) ou ont répondu à notre offre de participation par courriel (environ une quinzaine) dans la langue de leur choix. Nous avons donc transmis l'Avis de participation de recherche, un document détaillant l'objet de la recherche, le processus de participation et les politiques de consentement, d'anonymat et de confidentialité. Près du deux tiers de ces répondants ont décidé de ne pas participer à l'étude pour différentes raisons (nous supposons que certains étaient simplement curieux et ne pratiquaient pas le travail du sexe, que d'autres n'avaient pas le temps ou ne voulaient simplement plus participer, et que d'autres encore craignaient que leur anonymat et confidentialité ne soient pas respectés...). Onze entretiens ont eu lieu entre le mois de septembre 2016 et le mois de décembre 2016 inclusivement et chacun d'entre eux a été enregistré à l'aide de magnétophones. L'endroit, la date et l'heure étaient entièrement déterminés par les participants pour assurer leur plus grand confort. En même temps, nous avons localisé dans chaque ville un bureau qui permettait de tenir les entretiens dans un environnement discret et sécuritaire lequel était offert au participant. À la fin de chaque entrevue, nous procédions au recrutement « boule-de-neige », en demandant aux travailleurs du sexe s'ils connaissaient des personnes qui

---

<sup>19</sup> Au total, près de 146 courriels ont été envoyés à différents profils. Notons toutefois qu'il est possible qu'un même travailleur du sexe ait reçu un courriel deux fois puisque certains d'entre eux affichent leur profil sur différents sites Web simultanément.

<sup>20</sup> Pour assurer la protection de l'anonymat des participants, nous ne dévoilons pas les adresses URL de ces sites Web.

souhaitaient participer à la recherche. Quoique certains participants ont affirmé connaître d'autres TSH qui seraient intéressés par la recherche, aucune interview n'a abouti par cette technique de recrutement.

Ce qui caractérise la force de notre méthode de recrutement, c'est qu'elle s'inspire directement des concepts de consentement et de volonté à participer à l'étude. Les onze travailleurs du sexe<sup>21</sup> qui s'identifient comme homme ont participé volontairement et délibérément au projet de recherche. À cet égard, l'identité de genre de ces personnes est centrale pour notre recherche ce qui mérite d'être conceptualisé.

### **3.2.3 *Queeriser*<sup>22</sup> le travail du sexe des hommes**

Si nous sommes à la recherche de « personnes qui s'identifient comme hommes » (qu'ils soient cis ou trans) et non seulement à la recherche d'hommes cis (personnes qui se sont vues attribuer le sexe masculin à la naissance et qui s'identifient toujours comme hommes), c'est avant tout parce que nous croyons que le genre est un concept fluide et socialement construit. Nous nous inspirons ici des théories *queer* selon lesquelles le genre et l'orientation sexuelle sont des constructions qui n'ont rien de fixe (Dawthorne, 2015 ; Warner, 1999). Chaque personne a une perception d'elle-même (et des autres) qui est définie à travers diverses interactions sociales intersubjectives. L'identité sexuelle et le genre sont propres à tous et sont construits et reconstruits pour tous. De plus, les théories *queer* nous rappellent de ne pas confondre les comportements sexuels avec l'identité sexuelle (Dawthorne, 2015 ; Warner, 1999). Ainsi peut-on dire que les

---

<sup>21</sup> Nous voulons spécifier que nous ne sommes pas préoccupés par la question d'« informateurs clés ». Certains partisans du positivisme affirment qu'il est important d'identifier et d'interviewer des « informateurs clés » auprès de la population ciblée. Ces informateurs sont dits comme ayant une connaissance supérieure du phénomène social étudié. Toutefois, cette recherche, fidèle au constructivisme, ne considère pas que certains participants soient plus importants que d'autres parce qu'elle s'intéresse au sens que *chaque* participant attribue au phénomène social à l'étude.

<sup>22</sup> « *Queeriser* » (rendre quelque chose *queer*) est une traduction de l'anglais : *queering (to queer)*.

travailleurs du sexe ne se définissent pas tous comme homosexuels (même ceux qui ont des rapports sexuels avec d'autres hommes) et qu'ils ont chacun leur définition de ce qu'est un « homme » et de ce qu'est l'homosexualité. À cet égard, le sexe biologique des TSH n'a aucune importance pour cette thèse.

La raison principale qui justifie cette conception des TSH est d'inclure les hommes trans et de ne pas questionner ou contester l'identité de genre des participants. En croyant que la population visée par l'étude est la plus à même de contribuer à la recherche, nous ne voulons pas prétendre que les hommes trans ont nécessairement une perspective différente parce qu'ils se sont vus assigner un sexe différent à la naissance. Ce faisant, nous voulons éviter le stigmatisme selon lequel « les hommes trans ne sont pas des vrais hommes » et écarter l'idée que la façon dont ils vivent le phénomène à l'étude est invalide. Hommes cis ou hommes trans, leurs histoires sont tout aussi pertinentes pour la recherche, et ce, simplement parce que les deux s'identifient comme hommes au moment de la recherche.

Notre intention ici n'est pas de négliger le fait que les hommes trans peuvent faire face à une double stigmatisation de par leur statut trans ou au contraire prétendre qu'ils ont les mêmes défis que les hommes cis. Nous sommes parfaitement conscients que ces hommes peuvent rencontrer des situations plus difficiles et que leur perception du phénomène peut être complètement différente. Toutefois, nous ne croyons pas pour autant que leurs histoires soient hors de notre propos. En fait, nous choisissons, délibérément, de considérer les hommes trans et les hommes cis sur pied d'égalité pour les raisons suivantes. D'abord, nous croyons qu'une partie de la stigmatisation vécue par les hommes trans vient de l'idée même de croire qu'« ils ne sont pas vraiment des hommes » et qu'ils auront nécessairement des défis différents (Vanwesenbeeck, 2009). Plutôt que de nous calquer d'emblée sur ce stéréotype, nous laissons les TSH décrire eux-

mêmes cette double stigmatisation si tel est le cas. Cette thèse n'est donc pas insensible à la question. Bien au contraire, notre approche phénoménologique et notre conception large du risque permettent de surpasser cet enjeu parce que si un TSH est doublement stigmatisé en raison de son identification au genre, il pourra aisément l'affirmer lors du processus de collecte de données. Ce n'est toutefois pas à nous (les chercheurs) de présupposer a priori ce défi, mais à eux comme personne vivant la situation de l'exprimer. Rappelons-le, la phénoménologie se consacre à étudier les expériences de la façon dont elles sont vécues par les acteurs. Si cette double stigmatisation n'est pas relevée par les hommes trans, c'est parce qu'elle n'est d'aucun intérêt pour la recherche, le contraire étant tout aussi vrai.

Ayant identifié le matériel empirique (les récits des TSH), la méthode de collecte de données (l'entretien) ainsi que les techniques de localisation des données adéquates pour ce projet de recherche, nous présentons maintenant le portrait général des participants de l'étude.

### **3.3 L'ÉCHANTILLON**

L'échantillon est composé de onze travailleurs du sexe qui s'identifient comme « hommes » au moment de la recherche (soit, Adam, Tristan, Michael, John, Francis, Eric, Charles, Andrew, Daniel, Yanick et Tyler pour reprendre les pseudonymes qu'ils ont choisis pour cette étude). La taille de notre échantillon concorde bien avec la recommandation de Creswell (2013, p.161) d'interviewer environ 10 participants lorsque la recherche s'inscrit dans une approche phénoménologique. Ces hommes ont été interviewés dans les villes d'Ottawa (cinq participants) et de Montréal (six participants). Notons toutefois que plusieurs d'entre eux voyagent entre plusieurs villes pour le travail. Les entrevues ont été d'une durée moyenne de 1h 26m, la plus courte était d'un peu plus de 52 minutes et la plus longue d'un peu moins de 2 heures.

L'âge des participants varie de 26 ans (pour le plus jeune) à 54 ans (pour le plus vieux) pour une moyenne d'âge de 35.9 ans. La moyenne d'âge à l'entrée dans le travail du sexe est de 24, le plus jeune avait 14 et le plus vieux avait 54. La moyenne d'années en tant que travailleur du sexe, la carrière la plus courte et la carrière la plus longue sont respectivement de dix ans et demi, deux mois et 30 ans. Les participants se sont auto-identifiés à la catégorie « identité ethnique » comme suit : six Blancs, deux Autochtones, un Noir, un Arabe et un Irlandais-Canadien. Six travailleurs du sexe s'identifient comme homosexuels, deux comme bisexuels, deux comme hétérosexuels et un comme *gai/queer*<sup>23</sup>. Concernant leurs statuts au VIH, la majorité mentionne être séronégative ; deux étaient séropositifs avec une charge virale indétectable. Quatre hommes ont dit avoir contracté la gonorrhée, la chlamydia ou une autre ITS et les autres affirment ne jamais avoir eu de telles infections. Sur les onze participants, deux ne consomment jamais de drogue, deux se disent dépendants respectivement à l'alcool et aux opiacés, et les autres consomment de façon récréative de l'alcool, du cannabis ou d'autres drogues. Parmi ces derniers, trois TSH ont spécifié ne jamais consommer de drogue lorsqu'ils travaillent considérant que le contexte n'est pas approprié.

Tout comme pour la majorité des caractéristiques sociodémographiques, on retrouve de grandes fluctuations quant à l'éducation des participants (d'une huitième année complétée à un doctorat obtenu). En ce qui a trait au travail, cinq TSH ont un second emploi (chargé de cours à l'université, agent de bord, photographe, commis et majordome) les autres tirant leurs revenus entièrement du travail du sexe. À cet égard, près de la moitié (5) des participants travaillent majoritairement sur la rue, tandis que les autres à l'intérieur (*indoor sex work*) comme escortes.

---

<sup>23</sup> Clarifions que les caractéristiques sociodémographiques présentées à cette section visent à illustrer la diversité de notre échantillon. Elles ne sont pas nécessairement reprises dans l'analyse.

En même temps, certains affirment faire (ou avoir fait) les deux. Les hommes interviewés travaillent tous de façon indépendante et autonome (et non pour un tiers parti) cependant, un participant a affirmé avoir travaillé pour un proxénète en début de carrière. Les services (sexuels, mais pas toujours<sup>24</sup>) qu'ils offrent sont divers : massage érotique, caresse sensuelle, masturbation active ou passive, fellation active ou passive, pénétration active ou passive, BDSM<sup>25</sup>, etc. Quoique leur clientèle soit composée majoritairement d'hommes, les TSH de notre étude offrent des services aux deux genres à l'exception d'un qui ne rencontre que des hommes et d'un autre qui ne rencontre que des femmes.

Cette description de l'échantillon nous permet de constater la grande variation des caractéristiques sociodémographiques. La seule caractéristique qu'ils semblent tous partager est le fait d'être des hommes. Dans chacune des catégories que nous avons présentées, les attributs fluctuent beaucoup. Certains hommes vivent très bien du travail du sexe et d'autres ont des conditions de vie assez précaires. Les participants ont, pour la plupart, des styles de vie très différents et font face à des expériences personnelles et professionnelles aussi différentes. C'est ce qui nous amène à affirmer que notre échantillon est bien diversifié et, on le verra, digne d'un corpus riche. À cet égard, l'idée de diversifier ses données vient souvent répondre aux critiques disant que les échantillons ne sont pas représentatifs de la population. Comme l'affirme Shaver (2005, p. 296), dans un domaine comme le nôtre, il est impossible de s'assurer que l'échantillon soit représentatif de la population puisque celle-ci est invisible par son statut, parfois criminel et toujours déviant. Le contexte sociopolitique fait du travail du sexe une pratique clandestine et

---

<sup>24</sup> Spécifions que les services offerts par les TSH ne sont pas exclusivement et nécessairement sexuels. La variété de service ne se limite effectivement pas aux pratiques sexuelles et encore moins d'un point de vue hétéronormatif.

<sup>25</sup> L'acronyme fait référence aux pratiques sexuelles très variées de Bondage-Discipline, Domination-Soumission et Sado-Masochisme, comme le *fisting* et d'autres fétiches et fantasmes.

marginalisée ce qui rend pratiquement impossible la connaissance du nombre d'hommes impliqués dans cette industrie. D'autres enjeux éthiques et méthodologiques méritent une attention particulière.

### **3.4 CONSIDÉRATIONS ÉTHIQUES ET ENJEUX MÉTHODOLOGIQUES**

Il est d'une importance capitale d'obtenir le consentement libre et éclairé de chaque participant au début de l'entretien, ainsi que tout au long de l'entrevue. Pour ce faire, les détails de la recherche ainsi que ses politiques quant à l'anonymat et la confidentialité étaient expliqués au participant avant l'entrevue. Par la suite, l'interviewer passait en revue le formulaire de consentement (en français ou en anglais) avec le participant pour répondre à ses questions et pour s'assurer qu'il comprenne entièrement les conditions de l'entrevue. Une fois ce formulaire lu et compris, le participant signait deux copies, une qu'il gardait avec lui et l'autre pour l'interviewer.

La question d'éthique est non négligeable, surtout en considérant le sujet délicat de l'étude. Shaver (2005) explique que « because membership in hidden populations [like male sex workers] often involves stigmatized or illegal behavior, concerns regarding privacy and confidentiality are paramount. » (p. 297) C'est pourquoi des précautions supplémentaires ont été prises pour assurer l'anonymat et la confidentialité des participants. En effet, toutes les données étaient gardées dans un endroit sécurisé et toutes les informations qui pouvaient mettre en péril l'anonymat d'un participant étaient supprimées des verbatim. Ainsi les adresses, les lieux de travail, les noms (qui ont été remplacés par des pseudonymes) ou toute autre information qui permettrait l'identification d'un participant ont été retirés de cette thèse (Crête, 2008).

Il est également important de se questionner, comme d'autres l'ont fait (citons, parmi plusieurs, Dorais, 2003 et Shaver, 2005), sur les enjeux que pose la rémunération de 40\$ offerte

au participant. Il est raisonnable de croire que les travailleurs du sexe les plus en besoin immédiat d'argent seraient ceux les plus enclins à participer à la recherche. Si ceci avait été le cas, les résultats de recherche refléteraient alors davantage la perspective de certains groupes de travailleurs du sexe plutôt que l'ensemble de ceux-ci. Nous avons toutefois illustré plus haut que notre échantillon est diversifié et qu'il comprend des hommes de différents statuts socioéconomiques. Certes, la rémunération a probablement été plus attrayante pour certains que pour d'autres, mais cela n'enlève rien au fait que l'ensemble de nos techniques de recrutement ont mené à un échantillon qui ne représente pas uniquement les uns ou les autres. De plus, il est pertinent de se questionner sur la motivation des hommes désirant prendre part à la recherche dans la mesure où certains d'entre eux, ne satisfaisant pas les critères d'admissibilité, pourraient mentir sur leur identité ou leurs activités seulement pour accéder au 40\$. Nous nous sommes vite rendu compte que certains hommes téléphonaient pour participer à la recherche (et accéder au 40\$) sans savoir de quoi elle traitait. Face à cette situation, il est nécessaire de filtrer les personnes intéressées en leur posant quelques questions simples sur leur implication dans l'industrie du sexe par téléphone avant l'entrevue. Notons aussi que cet enjeu ne s'applique pas aux personnes qui ont été contactées par les sites Web de travail du sexe.

Enfin, si certains hommes ont accepté de participer seulement pour l'argent, il vaut la peine de se questionner si la rémunération ne mine pas le consentement du participant. L'argent peut effectivement être un facteur qui influence fortement le consentement du participant, comme on vient de le voir. En revanche, réviser le formulaire de consentement avec le participant avant l'entrevue permettait de s'assurer que ce dernier comprenait qu'à tout moment, il pouvait prendre une pause, refuser de répondre à une question et interrompre l'entretien sans que cela lui porte préjudice. Nous assurons ainsi de respecter le droit à la vie privée des participants (Crête, 2008).

À cette fin, en donnant au participant le 40\$ avant l'entretien, il pouvait mettre fin à la discussion sans pression et sans justification.

### **3.5 MÉTHODE D'ANALYSE DES DONNÉES EMPIRIQUES**

Avant même l'analyse des données empiriques, il est nécessaire de transcrire mot à mot les onze entretiens. En fait, il est beaucoup plus facile et efficace d'analyser des verbatim que des fichiers audios même si ces derniers sont plus authentiques et riches en contenu. Ainsi, pour essayer d'avoir la meilleure représentation du corpus, les intonations, les émotions, les pauses, les hésitations, etc. des interlocuteurs ont été incorporées, entre crochets, aux textes transcrits. Nous sommes toutefois conscients, comme l'affirme Savoie-Zajc (2008), qu'un nombre important d'informations est perdu lors de la transcription des entrevues parce qu'ultimement les verbatim ne sont pas les entrevues. Pour reprendre les mots de l'auteure, « que faire des messages non verbaux tels que l'intonation, le débit de parole, l'attitude générale, le mouvement des mains, la posture du corps, pour n'en nommer que quelques-uns et qui sont aussi porteurs de message ? » (p.356) Ces questions mettent en évidence la grande importance des notes de terrain prises lors des entrevues. Celles-ci accompagnent les verbatim lors de l'analyse pour enrichir le corpus (Savoie-Zajc, 2008). Notons aussi que les entretiens ont été menés par la même personne responsable de l'analyse ce qui permet une interprétation plus approfondie des verbatim, surtout en ce qui a trait aux significations du non verbal.

Notre méthode d'analyse s'inspire principalement de l'analyse phénoménologique à laquelle nous y combinons l'analyse thématique en continu puisqu'elle fournit des outils pertinents pour cette recherche. Commençons par décrire les deux méthodes pour ensuite les mettre en relief.

Comme le citent Paillé et Mucchielli (2012b) « l'examen phénoménologique des données, c'est l'écoute initiale attentive des témoignages pour ce qu'ils ont à nous apprendre, avant que nous soyons tentés de les 'faire parler'. » (p.141) C'est un examen attentif des données avec l'attitude phénoménologique que nous avons explicité en début de chapitre. Cette méthode cherche donc les réponses aux questions que nous empruntons à Paillé et Mucchielli (2012b, p. 146 et 149) : « Qu'est-ce qui est avancé, exprimé, mis en avant? » ; « Quel est le vécu explicité à travers ces propos? »; « Que raconte le sujet? »; « Quelle est l'essence de l'expérience du sujet et le sens de son témoignage tel que mis en avant par lui? » L'important est de synthétiser phénoménologiquement les données empiriques et de dégager l'essence du phénomène à l'étude en s'appuyant directement sur les énoncés pertinents.

L'analyse thématique, pour sa part, a pour objectif de dégager le contenu essentiel du corpus, soit les thèmes importants et prédominants liés à la question de recherche. D'après Paillé et Mucchielli (2012a), la thématisation en continu :

consiste en une démarche ininterrompue d'attribution de thèmes et simultanément, de construction de l'arbre thématique [nous y reviendrons]. Ainsi les thèmes sont identifiés et notés au fur et à mesure de la lecture du texte, puis regroupés et fusionnés au besoin et finalement hiérarchisés sous la forme de thèmes centraux regroupant des thèmes associés, complémentaires, divergents, etc. [...] Ce qui caractérise la démarche de thématisation continue, c'est que cet arbre est construit progressivement, tout au long de la recherche et n'est véritablement parachevé qu'à la toute fin de l'analyse du corpus. (p. 237)

Ces deux méthodes comprennent des outils très utiles pour mieux analyser notre question de recherche. Cette dernière vise à comprendre comment les travailleurs du sexe gèrent les risques du métier. Delà, il est avant tout nécessaire d'identifier quelles sont les perceptions des TSH quant aux risques de leur travail. Une fois ceux-ci identifiés, il est possible de se pencher sur leurs techniques de gestion des « risques ». Par conséquent, l'analyse thématique permet de mieux cibler les grands thèmes tandis que l'examen phénoménologique incite une analyse plus profonde en

tentant de découvrir les significations, le sens et l'essence de ces thèmes. À travers trois lectures principales<sup>26</sup> du corpus, nous nous adonnons à une analyse phénoménologique en nous inspirant des outils de l'analyse thématique. Ceci permet de mieux appréhender les données et de pousser davantage l'analyse.

### **3.5.1 La première lecture phénoménologisante**

La première lecture a pour but de se familiariser avec l'entièreté du corpus<sup>27</sup>. Elle permet d'avoir une idée générale, une vision d'ensemble du phénomène et de comment il est vécu par les participants de l'étude. Cette première étape est davantage phénoménologique puisqu'elle vise à entrer dans le monde des participants et de s'immerger dans leurs expériences de vie. Ainsi, avec une attitude empathique, nous identifions des mots, groupes de mots, phrases ou paragraphes à travers le corpus qui permettent d'expliquer comment les participants vivent et comprennent le phénomène à l'étude (Creswell, 2013). Ces courts extraits deviendront à l'étape suivante des thèmes et sous-thèmes. Puisque les onze verbatim et les notes du chercheur correspondent à plusieurs pages de données empiriques, nous utilisons le logiciel ATLAS.ti. Ce dernier permet de faciliter l'identification d'énoncés significatifs pour la recherche et facilite l'organisation des thèmes. Nous ferons aussi usage d'un support physique, ce que Paillé et Mucchielli (2012a, p.269-270) nomment le *Journal de thématization*, dans lequel nous inscrivons toutes notes, les cheminements et tentatives d'analyse, etc. Cet outil permet de retracer facilement l'évolution du processus d'analyse et de faire progresser plus aisément la recherche.

---

<sup>26</sup> Il faut garder à l'esprit qu'une « lecture principale » peut facilement demander de la part de l'analyste de lire et de relire plusieurs fois les verbatim.

<sup>27</sup> Puisque l'analyste était aussi responsable des entretiens, il se trouve dans une position avantageuse puisqu'il est, à un certain degré, familier avec l'empirie. Cependant, l'étape de l'examen des données nécessite une nouvelle attitude : celle de l'analyste-phénoménologue. Ce dernier, contrairement à l'interviewer, ne tente pas de collecter des données, mais plutôt de les interpréter et de comprendre ce qu'elles signifient pour les participants.

### **3.5.2 La deuxième lecture : la thématisation**

Maintenant bien au fait de notre corpus et ayant une idée globale des grands thèmes, nous nous consacrons à une analyse beaucoup plus approfondie pour identifier tous les thèmes qui émergent des données. Comme nous l'avons vu plus haut, notre question de recherche demande, avant tout, d'identifier ce qui est perçu et compris comme étant les risques du métier. Cette étape consiste donc en une lecture méthodique d'un entretien à la fois (et des notes de terrain liées à ce dernier) pour identifier les risques perçus et plus tard, comment ceux-ci sont gérés.

### **3.5.3 Le type de démarche de thématisation**

Nous soutenons la suggestion de Paillé et Mucchielli (2012a) quant au faible niveau d'inférence<sup>28</sup>, qui concorde parfaitement avec la phénoménologie. Puisque l'analyse thématique est avant tout descriptive, il convient que les thèmes soient directement puisés du corpus. En d'autres mots, ils suggèrent, dans la mesure du possible, de reprendre les mêmes mots du corpus pour construire les thèmes (un peu comme nous l'avons fait à la première lecture). L'identification des thèmes saillants n'est pas pour autant chose facile. Notre procédé de thématisation en continu permet toutefois d'y parvenir un thème à la fois, ce qui annonce le début de la construction de l'arbre thématique.

### **3.5.4 L'arbre thématique**

Comme l'affirment Paillé et Mucchielli (2012a), l'arbre thématique est « un type de regroupement des thèmes [...] lesquels se subdivisent à leur tour en autant d'axes thématiques que le phénomène à l'étude le suggère [...]. Il présente sous forme schématisée l'essentiel du propos abordé à l'intérieur du corpus » (p. 257). L'arbre thématique (dans notre cas, aussi

---

<sup>28</sup> « [L]’inférence est l’opération logique par laquelle l’analyste passe de l’examen d’une portion de matériau à l’attribution d’un thème pour cet extrait. Elle est basée sur des indices issus de la lecture de l’extrait que l’on désire thématiser. » (Paillé et Mucchielli, 2012a, p. 250)

phénoménologique) est donc un outil qui prévoit faciliter l'analyse de données. Il nous permet effectivement d'illustrer à l'aide d'un schéma les divers risques et stratégies de gestion rapportés par les participants. Selon Paillé et Mucchielli (2012a, p. 242-265), l'arbre thématique permet aussi d'établir les liens significatifs entre les différents thèmes, ce qui nous paraît très pertinent pour rassembler les risques à leur méthode de gestion et pour mieux comprendre comment ces thèmes interagissent les uns avec les autres. Par ailleurs, puisque nous procédons à une analyse thématique en continu, les thèmes sont constamment mis en relief lors de la construction de notre arbre. Ceci permet de les fusionner et de les regrouper, de les subdiviser en sous-thèmes, d'en éliminer, d'en transformer et d'en créer de nouveau, etc. — ce qui est plus intéressant, au plan analytique, que d'avoir une répétition de thèmes similaires (Paillé et Mucchielli, 2012a, p. 242-265). Enfin, puisque les acteurs ne parlent généralement pas en termes conceptuels au quotidien et en considérant le choix du faible niveau d'inférence, cette mise en relief permet de passer de thèmes simples et peu conceptualisés à des thèmes représentatifs d'une analyse riche et complexe (Paillé et Mucchielli, 2012a, p. 249). Pour dire simplement, l'arbre thématique est un apport visuel qui nous permet de mieux interpréter les résultats.

### **3.5.5 La troisième lecture : retour à la phénoménologie**

Nous avons vu que le *Journal thématique* permet de garder sur papier le cheminement de l'analyse, un outil précieux pour la rédaction des résultats. L'arbre thématique, pour sa part, permet de mieux visualiser les différents thèmes maintenant regroupés et d'établir les liens possibles entre eux. Ces outils nous auront permis de tracer un portrait précis et détaillé des perceptions de risques, de techniques de gestion du risque ainsi que des liens qui émanent de cette analyse. Néanmoins, comme le remarquent Paillé et Mucchielli (2012b), « un arbre thématique dépersonnalise les logiques individuelles [mais c']est en quelque sorte inévitable si l'on souhaite tracer un portrait

transversal synthétique d'un certain nombre de témoignages. » (p. 288). Ce constat met par ailleurs en évidence l'importance du retour à l'analyse phénoménologique.

Cette dernière lecture attentive a pour but d'assurer que la parole des participants a bien été respectée et que les thèmes se rapportent bel et bien à la façon dont ces hommes vivent, perçoivent et comprennent le phénomène. En d'autres mots, il s'agit ici d'un retour au fondement phénoménologique pour s'assurer de la cohérence entre les thèmes précédemment amalgamés, et les expériences concrètes des travailleurs du sexe. Ainsi, les thèmes maintenant identifiés et mis en relief, nous approfondissons davantage l'examen phénoménologique en nous penchant sur ce que ces derniers signifient pour les participants. En même temps, cette lecture sert de vérification finale que tous les éléments thématiques se retrouvent dans l'analyse et que ceux-ci sont suffisamment approfondis. C'est la dernière étape qui permet d'extraire l'essence du phénomène. Il est, à ce sujet, peut-être plus juste de parler *des essences* puisqu'elles sont dégagées de divers thèmes — et non d'une seule expérience ou d'une perception unique. Comme le rappelle Paillé et Mucchielli (2012a), « ce n'est pas parce que l'accent est mis sur le général que le singulier doit être sacrifié. » (p. 289)

## CHAPITRE 4

---

# L'ANALYSE DU RISQUE : DES CATÉGORIES-TYPES, JUSTES MAIS INCOMPLÈTES, À LA STIGMATISATION

Ce chapitre est le produit d'une analyse phénoménologique approfondie qui représente fidèlement les histoires et les expériences de vie des travailleurs du sexe interviewés. Dans ce présent chapitre, nous reprenons en premier lieu les catégories-types de risques identifiées dans notre recension des écrits pour les comparer à notre empirie. Les thèmes suivants traitent donc respectivement des risques d'ITS et ceux de violence ainsi que des stratégies pour les gérer. Cette comparaison permettra de constater que nos résultats confirment majoritairement la littérature existante.

Or, nous constatons en second lieu qu'une lecture transversale des données révèle des lacunes importantes relatives à ces catégories-types. Nous argumentons à ce moment qu'elles sont incomplètes et décontextualisées ce qui ne rend pas justice au phénomène de risque vécu par les TSH. Ces catégories-types s'avèrent être plutôt simplificatrices qu'explicatives. Ainsi, à l'aide d'autres thèmes reflétant les histoires des participants, nous montrerons que les risques et leur gestion ne peuvent être compris de façon isolée. D'une part, les risques sont construits de différentes façons selon l'interaction, ce qui entraîne nécessairement une négociation du risque. D'autre part, négocier ou réduire ces risques revient pour plusieurs à faire usage d'une série de stratégies combinées selon le contexte précis. En d'autres mots, nous montrerons que le risque est

non seulement construit lors de l'interaction sociale, mais que les façons de le gérer sont aussi adaptées au contexte. Nous poursuivons l'analyse en identifiant des liens conceptuels entre les différents risques et les diverses manières de les gérer, ainsi qu'en présentant quelques constats généraux. Nous argumentons, entre autres, que l'attention des risques qui est constamment mise sur le travail du sexe doit, en fait, être déplacée vers l'interaction sexuelle en tant que telle. Le lien entre « risque » et « travail du sexe » est tiré trop rapidement ; les risques sont davantage liés aux échanges sexuels. À cela s'ajoute toutefois une exception, à savoir le risque d'être stigmatisé.

En dernier lieu, nous présentons donc les risques liés au stigmate du travailleur du sexe. Nous verrons que cette forme de stigmatisation est très souvent associée au stigmate de l'homosexualité, ce qui les rend parfois impossibles à dissocier. Ceci étant dit, en centrant notre regard sur les expériences quotidiennes des TSH, nous montrons ensuite que le risque d'être stigmatisé s'exprime majoritairement de deux façons. Le premier risque est celui d'être découvert comme travailleur du sexe, ce qui préoccupe beaucoup les hommes désirant garder cet aspect de leur vie inaperçu. Le deuxième risque est celui d'être jugé ou discriminé une fois ce secret dévoilé. L'analyse de ces risques et des stratégies de gestion permettra de conclure que, pour les TSH, le risque d'être stigmatisé est tout aussi important, sinon plus, que les autres types de risques identifiés préalablement.

## **4.1 DE LA CATÉGORIE-TYPE AUX HISTOIRES DES TSH**

### **4.1(A) LES RISQUES D'ITS**

Comme illustré dans notre revue de la littérature, les recherches sur le travail du sexe révèlent que les TSH connaissent les risques sexuels liés à leur pratique (voir par exemple Minichiello, Scott et Callander, 2015; Nicolai et al., 2013, Walby, 2012). Elles révèlent aussi que

même si le préservatif est considéré comme la technique la plus efficace pour minimiser les risques d'ITS, elle n'est pas systématiquement utilisée par ces hommes (Bimbi et Koken, 2014; Dorais, 2003 ; Joffe et Dockrell 1995). Dans cette section, nous comparons donc nos résultats à cette catégorie-type de risque.

#### 4.1a.1 (Re)contextualiser l'usage du préservatif

Notre recherche confirme les résultats d'études précédentes : aucun homme interviewé ne dénie l'existence des ITS et ils sont majoritairement informés de la manière dont elles se contractent et se transmettent. À cet effet, plusieurs participants de notre recherche affirment être préoccupés par les ITS et disent adopter divers comportements pour faire de leur interaction sexuelle des pratiques sécuritaires :

*« Well, the only risk — well, not the only risk, I mean there's a ton. There's always a chance to pick up a disease or pick up something from them, you know what I mean? Because they're having sex with other people too and I'm having sex with other people. The only risk for me, in my head, is I've got to make sure that I don't get anything from these guys. So, I always ensure that it's protection. Besides that, I don't think I've ever had to deal with, like, "Okay, watch out, there's an issue." These guys keep to themselves. There's never any drama. I don't really .... Yeah. Only the sexual risk of catching a disease would be the only thing I can think of, but I'm sure there's others.» (Andrew)*

Pour Andrew et pour plusieurs autres TSH, le risque des infections transmises sexuellement se voit réduit par l'utilisation du préservatif. Selon lui, il n'est donc pas question d'avoir un échange sexuel, peu importe sa nature, sans condom. Tristan, pour sa part, a une attitude un peu moins stricte face au condom en ce sens qu'il ne l'utilise pas pour les relations orales, mais uniquement pour les relations anales. Il explique que :

*« Yeah. I mean oral sex, if you are doing oral sex without a condom you can transmit and that's a risk I'm willing to take when it's things like chlamydia/gonorrhoea and that's just the reality. The nice thing about those STIs is that you take some antibiotics and it's fine. In terms of like HPV, it's skin to skin contact so you pretty much can't do anything except try to avoid people when they are having outbreaks but otherwise it's impossible. I have the vaccine for HPV which only vaccinates you against I think 16 strains of the Human papillomavirus but there are hundreds so... I try to reduce my risks and bacterial infections*

*are a risk I'm willing to take. I guess I also risk contracting parasites if you're doing riming or oral anal stuff but I've never had a problem and it's not all that common of an activity for me in terms of sex work but it has happened. But yeah, those things are temporary and I have a pretty clear line of like: I do not want HIV and do not want hepatitis. So there's pretty clear lines for me in terms of what will and won't do. Now I'm 33 and HIV negative, so I've been doing a pretty good job, is what I'm saying [Laughter]. And I think I can continue to do that. » (Tristan)*

Tristan montre bien son souci —et du coup, ses connaissances —pour les ITS, soit particulièrement pour le VIH et l'hépatite. Il montre aussi comment le risque des ITS, si on le considère comme une catégorie générale, est négocié selon le contexte, la nature de l'échange sexuel et les types d'ITS en jeu.

Sur cette idée, la recherche de Walby (2012) conclue de façon similaire ; négocier le risque se fait lors de l'interaction et selon ses spécificités. Minichiello, Scott, et Callander (2015) mettent aussi en évidence qu'on doit considérer plusieurs facteurs pour comprendre ce processus de négociation :

*Safer sex must be negotiated alongside fantasies, intentions, motivations, power, and desire. In some cases the desire for intimacy and fulfilment may exceed the desire for protection. In others, MSW and clients may seek expressions of masculinity and dominance by penetrating without condoms. In some situations, MSWs may be unable to negotiate condom use due to threats of violence or lost revenue. (p. 8)*

Parallèlement, notre recherche confirme qu'en tentant de comprendre les risques d'ITS chez les TSH, on ne peut pas simplement considérer l'usage (ou non) du condom. Ces risques sont négociés et réduits par des stratégies qui ne se limitent pas simplement au port du préservatif. Des outils de communication (visant à réduire l'ambiguïté) sont entre autres relevés par les répondants.

#### **4.1a.2 Les stratégies liées à la communication**

Les recherches qui abordent des techniques pour réduire les ITS ont établi que pour mieux se protéger certains travailleurs du sexe s'efforcent de réduire l'ambiguïté et de clarifier les choses qu'ils consentent et ne consentent pas à faire (Bloor, McKeganey, Finlay et Barnard, 1992). Pour

ceux ayant une page Internet, l'ambiguïté est aussi réduite en affichant clairement sur leur profil qu'ils pratiquent uniquement du « *safe sex* » (Bimbi et Koken, 2014, p. 207) dans le but de filtrer les clients qui désirent des relations non protégées. D'autres tentent de convaincre leurs clients de se protéger en les éduquant sur les risques potentiels (Joffe et Dockrell 1995; Walby, 2012). Nous regroupons ces diverses façons de gérer le risque sous le thème des stratégies liées à la communication.

Conformément à la littérature spécialisée, notre analyse rend compte du fait que la communication, verbale et non verbale, est souvent utilisée par les TSH pour gérer le risque ITS. John, 26 ans, est travailleur du sexe depuis l'âge de 23 ans. Quand on lui demande comment il gère les risques d'ITS, il explique que le condom n'est pas le seul outil dont il se sert :

*« Condoms and just asking the person, “Do you have this? Do you have that?”, “Are you positive? Are you negative?” Like, even just a conversation before can give me an idea of what I need to do to be more careful. Like a condom is the main one, but, yeah, just having a talk with someone can help. »* (John)

À travers cette discussion, John tente de récolter des informations sur les désirs, les intentions et la santé sexuelle de son client pour mieux se protéger. De plus, bien que le préservatif soit perçu comme efficace pour prévenir les ITS, encore faut-il que son port convienne au client. Une conversation préalable entre les deux personnes semble donc inévitable. John explique que lorsqu'un client demande du sexe sans protection (*bareback*), il refuse d'abord et renseigne son client par la suite :

*« I just refuse. I say, “No, I don't do that because ...” And then, in that case, I do tell them about the Hep[atitis] C. I say, “I can't do that because I have Hep C and it would put you at risk.” If you make it about them, it suddenly becomes a lot easier to convince the person that “No. Condoms are the way to go!” »* (John)

En renseignant son client, ce travailleur du sexe tente ainsi de protéger les deux parties impliquées et de réduire le risque de transmission. Ainsi, on note que lorsque l'intention du client (d'avoir

une relation non protégée, par exemple) ne concorde pas avec les désirs ou les limites (*boundaries*) d'un TSH, réduire l'ambiguïté se fait nécessairement par la communication :

- « [...] *je m'assure toujours que tout est clair par e-mail. Je ne veux pas rencontrer quelqu'un sans que ça soit clair.* » (Daniel)
- « [Pour ne] *pas que ce soit ambigu ?* » (Interviewer)
- « *Oui. Jamais, jamais, jamais. Puis c'est une bonne façon de réduire les risques effectivement.* » (Daniel)

Le manque de communication rend la situation ambiguë et est non seulement prompt aux risques d'ITS, mais aux risques de violence, soit la deuxième catégorie-type. À l'inverse, la communication permet de se défaire de cette ambiguïté et conséquemment de se défaire des risques notés ci-dessous. Ces thèmes sont repris plus tard dans ce chapitre poursuivant l'analyse sur les violences.

En fin de compte, les risques d'ITS identifiés dans la littérature scientifique sont aussi un thème important de notre analyse. Notre recherche constate également que le préservatif et les stratégies de communication permettent aux TSH de gérer ce risque. Par ailleurs, les participants de notre recherche relèvent d'autres stratégies associées aux risques d'ITS, lesquelles seront présentées après que nous ayons passé en revue la deuxième catégorie-type. Nous constaterons à ce moment que le risque est un phénomène qui est vécu différemment par les répondants, ce qui met en évidence la labilité de ce concept.

#### **4.1(B) LES RISQUES DE VIOLENCE**

Les chercheurs qui ont étudié le travail du sexe des hommes (voir par exemple Bloor, McKeganey, Finlay et Barnard, 1992 ; Dorais, 2003 ; Latapie, 2009 ; Minichiello et Scott, 2014) constatent presque unanimement que les TSH doivent affronter une série de risques liés à leur intégrité physique tels le vol, le harcèlement, le viol, l'exploitation ou d'autres violences

physiques, psychologiques ou sexuelles. Ces actes sont majoritairement (mais non exclusivement) perpétrés par leurs clients. Les prochaines pages illustrent nos résultats supportant ceux des recherches précédentes, et explicitent en même temps les stratégies utilisées par les TSH pour gérer ces risques.

Avant tout, il paraît nécessaire de spécifier que même si les interactions avec les clients comportent des risques de violences, elles sont majoritairement respectueuses. Ce serait effectivement induire en erreur le lecteur que de parler des risques liés aux clients sans spécifier que ces derniers sont plutôt une source de revenus, que d'ennuis. Notre but ici n'est pas de faire une sociologie du travail, mais il serait pour le moins fallacieux de ne pas reconnaître que la plupart des interactions entre les TSH et leurs clients se font dans le respect ou dans un contexte approprié :

- « *Overall, would you say your relationship with clients are mainly positive? Negative? Or just neutral?* » (Interviewer)
- « *Mainly positive. Mainly. Mostly.* » (Éric)
- « *Why do you feel that way?* » (Interviewer)
- « *Because it's harmless. For me, it's a fun job. I like to be social. I like to meet people.* » (Éric)

Ceci étant dit, en étudiant les risques rencontrés par les TSH, il n'est pas étonnant que ce chapitre traite davantage des défis et des situations déplaisantes vécues par les répondants.

Les hommes interviewés dans le cadre de notre recherche ont effectivement affirmé faire face au risque d'être volé par un client, soit directement, soit indirectement (par exemple en refusant de payer le service offert). Daniel affirme ainsi avoir rencontré ce type de situation : « *pas souvent, mais c'est arrivé comme, je ne sais pas, 4-5 fois, disons.* ». Plusieurs techniques sont utilisées pour réduire le risque d'être volé. Charles mentionne ne pas transporter d'objets de valeur lors qu'il rencontre des clients :

- « [...] Alors côté sécurité, moi, je n'arrive avec rien, tu sais. On ne peut pas me voler. Tu sais, j'ai pensé à toutes ces choses-là aussi. Moi aussi, j'y pense. Est-ce que je vais arriver dans la chambre et ils vont être 2-3? Tu sais, c'est quand même des questions que je pose aussi, mais... » (Charles)
- « Puis... » (Interviewer)
- « Mais je n'ai pas réellement peur. Je ne peux pas dire que j'ai peur. Non. » (Charles)

Pour Charles, le risque d'être volé existe, mais n'est pas pour autant préoccupant. Loin, en tout cas, d'autres types de risques tel celui d'être stigmatisé (nous y revenons à la dernière section du chapitre).

Une autre méthode pour gérer le risque de vol consiste à collecter le paiement (ou une partie de la somme) avant même d'offrir le service, une technique déjà identifiée par Niccolai et al. (2013). C'est ce que fait Francis, un homme de 44 ans qui travaille dans les rues (*street sex work*) et à l'intérieur (*indoor sex work*) depuis l'âge de 14 ans. Son parcours de travailleur du sexe est riche d'expériences variées et ses discours comportent souvent des comparaisons entre son jeune temps et son quotidien. En discutant des défis liés à son travail, il explique que :

*« In the earlier years when I was smaller, I used to ... [Clients] wouldn't want to pay or they would do things I didn't like or do stuff like, you know what I mean... roughhouse me. And then as I got older I got a little bit more stronger and then it was me who was — what's the word I'm looking for— dictate how the transaction was gonna happen. Sexual Services for money, money up front. No pissing around. If not, well then, you can go on about your business because I'm not... you're not paying me this time. Because sometimes they don't want to use condoms and then when you say, "No, don't do this," they force it down your throat and do it anyway. So it was a learning experience how to be able to dictate how it was gonna happen, you know? »* (Francis)

En plus d'exprimer comment il réduit le risque d'être volé, Francis fait part de plusieurs autres éléments pertinents pour l'analyse. D'abord, son histoire est un exemple du risque de violence qui entoure le travail du sexe. Les participants expliquent effectivement devoir affronter divers types de violence qu'elle soit physique, verbale ou sexuelle. On parle ici du risque d'être frappé, battu ou tué, d'être kidnappé ou agressé sexuellement, d'être insulté, intimidé ou menacé (de chantage, par exemple) et plus encore. Ces exemples de violence sont facilement repérables dans les extraits

des participants que nous présentons tout au long de cette thèse. Ensuite, Francis exprime son désir de garder le contrôle de la situation, à savoir de dicter l'interaction sexuelle. À vrai dire, ce sentiment de ne pas vouloir perdre le contrôle est un risque relevé par plusieurs TSH : « *putting myself in a situation where I might not be able to control the outcome. That's a risk for me.* » (John) Ce type de risque a été identifié similairement par d'autres chercheurs. Par exemple, Joffe et Dockrell (1995) soulèvent que le sentiment de manque de contrôle chez les travailleurs du sexe résulte plus souvent en des relations sexuelles à risque. Sur ce point, Bloor, McKeganey, Finlay et Barnard (1992) partagent le même avis : lorsqu'un prostitué<sup>29</sup> ne se sent pas en contrôle de la situation, il n'arrive pas à résister aux demandes du client d'avoir des relations sexuelles non protégées. Nous trouvons pertinent de comparer ces différents types de risques parce que comme le note Jamel (2011 cité dans Scott, Callander et Minichiello, 2014) et Bimbi et Koken (2014), les interactions violentes résultent souvent d'un désaccord quant à la volonté du client de s'engager dans des pratiques sexuelles non sécuritaires. La distinction entre ces deux catégories de risques n'est donc pas toujours évidente ; le risque d'ITS peut à la fois être un risque de violence et inversement. Notons aussi que même si le risque de violence et celui de perdre le contrôle sont à la base différents, nous les analysons simultanément puisque les stratégies pour les gérer sont, pour leur part, analogues. Par ailleurs, les diverses expériences violentes vécues par les répondants nous amènent à constater qu'il existe différents types de travail du sexe, lesquels peuvent être hiérarchisés selon leur niveau de risque.

L'idée de hiérarchie chez les travailleurs du sexe a déjà été présentée par d'autres (Corriveau et Greco, 2014 ; Niccolai et al., 2013). Selon les hommes qui ont participé à la recherche de Dorais (2003), il y a trois niveaux distincts de travail du sexe : « les escortes, au sommet de la hiérarchie,

---

<sup>29</sup> Rappelons que nous utilisons les termes rapportés par les auteur.e.s en question.

les danseurs nus, dont le statut varie toutefois selon leur popularité du moment, et les prostitués de rue, déconsidérés même par leurs pairs situés ‘plus haut’ dans la hiérarchie du travail du sexe. »

(p.43) La prostitution de rue est déconsidérée surtout parce qu’elle est dite plus dangereuse et moins payante (Dorais, 2003, p. 34). Les résultats de notre recherche en viennent à des conclusions similaires. En fait, les participants de notre recherche perçoivent les risques liés au travail du sexe de rue comme plus importants que ceux relatifs au travail du sexe à l’intérieur. Daniel ayant travaillé initialement comme prostitué<sup>30</sup> (dans la rue) et travaillant maintenant comme escorte (à l’intérieur) témoigne des différences :

*« Déjà, la prostitution, c’était dans la rue donc avec des paiements minables comparés à l’escorte. Je pense aussi que la prostitution a plus de risques parce que c’est n’importe qui, n’importe quoi. Puis souvent, les prostitués font ça parce qu’ils n’ont pas d’autres choix, ils n’ont pas d’autres outils ; ils sont dans la rue. Donc il y a plus de risques, que ce soit la violence ou les maladies. Aussi, je pense [qu’]il y a des clients un peu plus louches. »*

Selon les TSH, ce sont ceux qui travaillent dans la rue qui doivent affronter le plus grand nombre de risques et qui sont les plus marginalisés<sup>31</sup>. Il n’est donc pas étonnant que les participants préfèrent travailler comme escorte ou à l’intérieur (du moins pour ceux qui ont le privilège de choisir le type de travail du sexe). Daniel poursuit :

*« En tout cas, jusqu’à maintenant [en tant qu’escorte], c’est vraiment dans le respect total. Mais ça, c’est une autre comparaison justement parce qu’avec la prostitution, les clients se foutent un peu de la personne avec qui ils sont, mais en tant qu’escorte, on dirait qu’il y a comme un titre plus respecté, comme les clients sont plus amicaux, plus... Ah, c’est complètement différent. C’est comme s’il y a une bonne relation. Oui. [...] Comparé à la prostitution où c’est le contraire. »*

Les travailleurs du sexe mettent donc en place différentes stratégies pour faire face aux risques de

---

<sup>30</sup> Nous usons ici le même vocabulaire que celui du participant. Nous tentons ainsi de respecter la parole des participants en utilisant les mêmes appellations (prostitué, escorte, etc.) qu’ils ont rapportées dans leur verbatim.

<sup>31</sup> Le travail du sexe de rue est également plus stigmatisé. Les hommes interviewés rapportent en effet qu’ils ont un statut moins respecté par leurs pairs et leurs clients. De plus, ce type de travail du sexe est aussi celui qui est davantage confronté aux autorités. Nous traitons davantage de la police et des stigmates à la section 4.3 de ce chapitre.

violences. Nous en avons identifié quatre, soit l'usage de la force, la communication, la sélection des clients et la solidarité entre travailleurs du sexe. L'analyse de ces stratégies nous permettra ensuite de constater que la gestion des risques nécessite toujours l'apprentissage et la maîtrise de ce savoir-faire en question.

#### 4.1b.1 L'usage de la force, entre choix et nécessité

- « *I was with this guy and he was ... I went down on him and he was being, like... he wouldn't let me breathe, he would just force his cock in my mouth. And I pulled out the knife because I couldn't breathe and he let go of my head right away because he was forcing me on his cock.* » (Francis)
- « *You reacted, in this case, to his violent behaviour or the fact that he was forcing you to do something...* » (Interviewer)
- « *Yeah* » (Francis)
- [...]
- « *Did that work for you?* » (Interviewer)
- « *Aggression worked for me, yeah, as a response. Yes, because it made people ... back down really fast. It made people say, "Hey, whoa. [I] can't take advantage of this person."* » (Francis)
- « *Would you say you were aggressive to ensure they don't [...] control you?* » (Interviewer)
- « *Yeah, yeah, definitely. I want to be in control of the situation because if you're gonna "abuse me", it's gonna be what I say, not what you say. You're not gonna dictate how you're gonna abuse me. This is what I'm allowing you to do and if you go past that then there's gonna be a problem. You know. Yeah.* » (Francis)

L'extrait de Francis illustre le risque de violence qu'il doit affronter et, encore ici, le désir de vouloir être en contrôle de l'échange sexuel. En fait, il fait allusion à l'importance du consentement même dans des échanges sexuels de domination ou de soumission. Il est très important pour Francis d'établir ses limites (*boundaries*) et qu'elles soient respectées. Lorsque les limites des TSH sont franchies ainsi que face à d'autres actes de violence, une arme est parfois utilisée pour reprendre le contrôle sur l'interaction. Francis précise que :

« [When I was] *like fifteen-years-old, I was robbed once and stabbed [by someone on the street]. And out of the three times [being robbed], this was the most violent because I was stabbed. So, from that day I carried a knife and I wasn't afraid to use it. I would pull it out and if it really came [down] to it, I would stick you with it. Most times you can scare somebody off... clients can back down if you pull out the knife. So, yeah.* » (Francis)

Ce constat supporte la recherche de Corriveau et Greco (2014) et celle de Mathieu (2002) soulevant que pour se défendre les TSH affrontent parfois la violence avec un autre acte de violence. Notons aussi que cet usage de la force n'a pas besoin d'être exécuté pour avoir l'effet désiré. Tyler, un homme costaud de 1.80m explique qu'il peut paraître très intimidant et que les menaces lui permettent de se défaire des situations redoutables tout en assurant sa sécurité:

- « *Okay. I went to the person's place and the guy's apartment was about the size of this room and he had a huge German Shepard inside the apartment. And it was not clean at all, at all. Like, at all. There were clothes, dirty dishes everywhere and the person was not clean. And when I saw that, I said, "I'm going to use your bathroom." So, when I went into the bathroom he started freaking out in the living room and calling me all kinds of names. And I actually had to get out of the washroom with a baseball bat and, like, swing the bat and say, "If you don't let me out of here" ... You know, he had a big dog there and the dog was really aggressive. And that was a situation that I was a bit frightened because nobody knows where I go. All my friends [or] most of my friends don't know what I do. So, when I leave my apartment nobody knows where I go. So, I was thinking of all of that and the person was, like, pretty high on drugs and he didn't ... He really wanted to have sex with me. So, you know, that was pretty much one of the only situations that I was really petrified. I was really, really scared.* » (Tyler)
- « *Did you have the baseball bat with you?* (Interviewer)
- « *No, it was in the bathroom. Luckily, it was lying in the bathroom. I mean, there was shit everywhere, so, I mean, it wasn't that far of a coincidence that he had a baseball bat in the bathroom.* » (Tyler)
- « *What happened next? Did he let you go?* » (Interviewer)
- « *Yeah, he let me go. He didn't want to pay me and I had no money. I had absolutely no money. I didn't even have enough money to get the bus to go to that appointment. So, I can be pretty tough and I can look very, very intimidating and I told him, I said, "If you don't give me the cash I'm going to break everything that you have in this apartment." So he gave me the money.* » (Tyler)

L'histoire de Tyler, une parmi d'autres, montre que l'usage de la force, ou du moins les menaces, permettent de gérer le risque de vol et de violence (physique, verbale ou sexuelle). À cet égard, les menaces sont une forme de stratégies communicationnelles. Celles-ci sont justement des outils très importants pour les TSH.

#### 4.1b.2 D'une ambiguïté problématique à l'importance de la communication

Les TSH accordent une grande importance au langage. Qu'il s'agisse de demander de faire une certaine chose, d'en cesser une autre, d'exprimer ses intérêts et ses intentions ou encore de se fier au langage non verbal, la communication est utilisée de diverses façons pour faire face aux risques de violence. Parmi ces façons, certaines sont mises en pratique avant même la rencontre avec les clients, comme le fait de négocier ses limites (*boundaries*), de réduire l'ambiguïté et de filtrer les clients.

Les stratégies précédentes se retrouvent également dans la littérature existante. Par exemple, Corriveau et Greco (2014) montrent que les TSH font usage des technologies de communication (« *communication technology* » p. 356) et filtrent leurs clients par divers procédés. Mathieu (2002) et Niccolai et al. (2013) notent que ce processus plutôt informel de sélection se dessine à travers les interactions en face-à-face ou les conversations précédant la rencontre ; celles-ci permettant aux TSH d'user de leur jugement et de « sentir » le risque potentiel du client. Bloor, McKeganey, Finlay et Barnard (1992), de leur côté, affirment que « [c]lient control of the encounter may be successfully contested by opening up the hidden agenda - by removing all the ambiguity that surrounds the encounter » (p.135). Nous constatons toutefois que ces études n'ont pas explicité davantage les détails propres à ces stratégies, ce que nous faisons ci-dessous.

Les hommes interviewés ont présenté diverses stratégies liées, de près ou de loin, à la communication. Comme l'affirme Andrew, « *It is KEY!* » En effet, plusieurs participants ont indiqué que lorsqu'il y a un manque de communication, les problèmes surgissent rapidement. Michael décrit un incident où un client est devenu agressif et où les obstacles linguistiques font vite escalader la chose :

*« There was one older, older Brazilian man and there was a major language barrier issue. And he kept pulling my hair and choking me, at one point, even slapping. And that's when I*

*started to gather my things and he's freaking out in Portuguese about, you know ... I can kind of tell... like, he's holding money, talking about money and that, you know, pointing at his watch and, "I paid you," and this and that. And I was, like, "This is over. This is done." That's one particular incident. He tried barring the door... covering the door to the hotel at the time. You know, holding money, talking about his watch. »*

En raison de cette mauvaise communication, Michael n'est pas en mesure de fixer ses limites quant à l'agressivité lors de l'échange sexuel et il a des difficultés à se sortir de la situation. Apprenant de cette expérience, il explique par la suite que: *« since then I'll never engage in anything with somebody where there's a major language barrier, you know what I mean? « [...] It's, like, if we could have communicated I'm sure it would have turned out a little differently »*. Comme le note ce répondant, dans un contexte similaire, mais où la communication aurait été suffisante, la réaction violente du client aurait pu être évitée. Andrew témoigne d'une situation comparable qui se termine cependant différemment :

- *« So, the slap [from the client] was a little hard to take but I let him know, when I was leaving, that it shouldn't happen again. "Just so you know, don't be so aggressive because it's not going to lead into a good time." » (Andrew)*  
[...]
- *« Do you find that communicating to your client that you didn't appreciate it and that's not something you want to happen again worked in the sense that it hasn't happened again? » (Interviewer)*
- *« Oh, yeah, for sure it worked ... [...] he was very apologetic when I brought it up. The time when he slapped me. He's, like, "I would never do it again. I wasn't in the right state of mind." "Okay, I understand, you know." But you have to have that talk. Because if I didn't bring it up, say he slapped me again and thought I was into it? I'm not. So, he knows. Like, just there's a boundary. Just things I don't do. I'm not going to go and choke you out because I think that's hot. I have to make sure that you're into it. » (Andrew)*

On remarque alors que l'exemple de la barrière linguistique vient justifier la pertinence, l'efficacité, voire la nécessité de la communication, ce qui est d'autant plus vrai dans des contextes

sexuels<sup>32</sup>. Plus tard dans la discussion avec Andrew, il revient sur l'importance du langage. En lui demandant s'il interagissait parfois avec la police, il répond :

*« Never. Never, never, never. I've never had an incident where I had to deal with police coming to my house or, you know, I had to call the police because I needed to get someone out of my house. I've never been put in that situation. I think, for you to find yourself in that situation, maybe you didn't have enough communication with the person prior to understand who was in your house, so now you have conflict. Right? If you don't talk to these people prior to understanding who's coming to your house, maybe you're going to have conflict and that's where the police become involved, right? So, if I cannot have any of that, perfect! You know? Less stress, the better for me. »*

Même si la discussion porte initialement sur les interactions avec la police, le participant met l'accent sur le fait qu'il est à peine nécessaire de penser à contacter la police s'il y a préalablement une communication adéquate avec le client. Ainsi, il est vrai que les TSH se dotent de moyens, avant même la rencontre du client, pour éviter les situations déplaisantes ; entre autres en diminuant l'ambiguïté qui s'y trouve parfois.

L'exemple de la barrière de langage et des échanges sexuels agressifs que nous venons de présenter reflète aussi le fait que les situations ambiguës posent souvent problème. À cet égard, Michael rappelle que *« Dominating or being dominated [...] would be something that would be put forth. But when it's not and it turns out that this person feels as if you're a rag doll and they own you because they're paying you, it's pretty hard. »*. C'est lorsque les situations sont ambiguës, qu'il y a des choses qui ne sont toujours pas claires à cause d'un manque de communication ou encore que le client pense recevoir quelque chose et que le TSH pense offrir autre chose, qu'une situation désagréable se produit, d'où l'émergence du risque de violence. Les répondants mettent effectivement beaucoup d'efforts pour clarifier les échanges en ce sens qu'ils visent à lever

---

<sup>32</sup> En considérant que le consentement s'obtient principalement par la communication, cette technique devient d'autant plus importante pour avoir l'approbation des parties impliquées ainsi que d'assurer leur bien-être et contentement.

l'ambiguïté sur le service offert et sur la manière dont il sera offert, c'est-à-dire sur le processus en tant que tel. Adam confirme: « *I learned a lot over the years. Like, talk about everything up front ahead of time so everybody's on the same page. Everybody agrees and then everybody's usually happy.* » Il s'agit donc pour les répondants de fixer des lignes directrices, des principes et des règles sur ce qui est permis ou ce qui ne l'est pas. La communication assure donc que le service offert satisfasse les attentes du client tout en respectant les *boundaries* du TSH. À cet égard, il est très important pour ces hommes d'établir leurs limites quant aux pratiques sexuelles avant même la rencontre. À titre d'exemple, Eric établit ses limites au téléphone : « *I'm very clear. "I'm not going to suck your dick. I'm not going to fuck you. I don't do anal sex." There's a lot of other stuff to do. I'm open to all kinds of stuff. Fetishes, I've heard it all.* » D'expliciter ses limites avant même l'interaction vient limiter les problèmes au moment de l'échange sexuel en question. Un autre homme raconte :

- « *I tell them upfront. I try, I really try to use assertive behaviour. I try to be assertive with them to say, "Hey, listen, if this is not the way it's going to be, then you can leave right now."* » (Francis)
- « *Even before the sexual intercourse?* » (Interviewer)
- « *Even more, yeah. "This is how it's gonna be and this is what I'm willing to take." And sometimes with my regular clients we have a code word if it hurts or something, you know. We just say the code word and then we just disengage.* » (Francis)

La communication ne se limite pas aux échanges verbaux. En fait, un nombre important d'informations est communiqué par le non-verbal. À travers leurs comportements et leurs agissements, les participants de notre étude font effectivement usage d'outils de communication non verbale pour réduire l'ambiguïté :

« *I'm going to guide them through the process. So, I'll initiate contact. I'll make the first move. I'll take off my shirt or do something to make ... to ease him into it. So, therefore, I'm giving but I'm also setting the limits. I'm also setting the rules. He's not going to tell me to get naked... I've never done anything I didn't want to do.* » (Eric)

Cet extrait met en valeur ce qui est présenté dans l'ouvrage de Walby (2012), soit l'importance du

corps (en tant que tel) et du toucher lors de la négociation des risques. En somme, les situations ambiguës sont souvent problématiques et risquent de mener à des interactions violentes. Face à celles-ci, les TSH tentent par des techniques communicationnelles (verbales et non verbales) afin de clarifier l'échange et de fixer les limites.

#### **4.1b.3 Sélectionner les clients, une étape continue**

Tous les hommes rencontrés mettent en place des stratégies pour filtrer leur clientèle, et ce, dans le but de minimiser les interactions perçues violentes. Ce processus débute avant même le premier contact avec le client et se poursuit tout au long de l'interaction. Charles, par exemple, explique qu'il fait ceci, entre autres, en demandant un prix élevé :

- « *Et quand tu dis que tu demandes plus d'argent, est-ce que tu demandes plus d'argent pour filtrer des clients ?* » (Interviewer)
- « *Exactement. Pour aller chercher...* » (Charles)
- « *Pour filtrer ta clientèle ?* » (Interviewer)
- « *Pour aller chercher « la crème » [Rire]. Tandis que mon ami que je connais qui demande 100 \$ pour faire la même chose que moi, il doit en rencontrer trois. Mais moi, j'ai dit : « regarde. Ça, c'est toi. Mais toi, tu en rencontres trois, ça fait 300 \$. Mais moi, j'en rencontre un puis ça fait quand même 300 \$ ». Mais je veux dire : ils n'ont pas la même allure que tes clients à toi. Puis curieusement, le fait qu'il demande 100 \$, il n'y a pas plus de gens qui reviennent régulièrement. C'est toujours du nouveau monde puis ça fait longtemps qu'il est là-dessus, lui. Moi, ça fait deux fois puis j'ai déjà revu un client deux fois à 300 \$.* » (Charles)

Ainsi, certains hommes demandent une somme élevée pour les services offerts dans le but d'attirer un certain type de clientèle considérée moins risquée. De plus, conformément aux résultats de Corriveau et Greco (2014), de Mathieu (2002) et de Niccolai et al. (2013), d'autres participants s'adonnent à un processus de sélection de clients qui s'opère au moyen de critères amplement informels. Par exemple, le simple fait de s'informer sur les désirs et les fantasmes du client permet aux TSH de s'assurer qu'ils sont à même de les réaliser. Filtrer les clients est donc un processus propre à chaque TSH et qui demeure pour tous très important. Dans l'extrait suivant, Tristan fait comprendre qu'il évite les actes de violence puisqu'il filtre préalablement ses clients :

*« No. I've always felt pretty in control. I can't think of anything and again I guess that's because I'm really selective and I'm not just taking whatever clients who contact me or wants to see me. Again that's because there is all sorts of strategies that go into making sure that it's going to be in a situation which I feel comfortable and don't feel threatened or that I'm going to be at risk physically. Yeah and it just doesn't happen. » (Tristan)*

#### **4.1b.4 Entraide et solidarité entre travailleurs du sexe**

La majorité des hommes interviewés disent qu'il existe une certaine camaraderie et une solidarité entre les travailleurs du sexe. Celles-ci leur permettent de gérer plus facilement le risque de violence. Nous constatons qu'il s'agit souvent d'un échange (informel) de savoir ou d'une aide physique :

*« I know that it being like a very tight network of people, that it helps to hear certain things that might be happening. Certain things to watch out for. You know what I mean? I would say that it's beneficial in, in that sense. And if one specific [client] is on Backpage that has the same MO, that has assaulted or raped or like brutally beaten somebody... to watch for, right? Definitely being part of a little circle of sex workers I would say is, is beneficial in that aspect. Like you said there is some competition amongst certain sex workers. Nothing that I've had a problem with, right. But I would say that there's definitely a benefit just in terms of, like, hearing what's going on out in that type of field. » (Michael)*

Comme le montre Michael, cette aide s'articule principalement par l'échange d'avertissements sur les clients désagréables ou de conseils sur la manière de mieux faire son travail. Loin de ce constat, Dorais (2003) et Mathieu (2002) affirment que la tension et la compétition entre les travailleurs du sexe mènent parfois à des altercations violentes. Ceci étant dit, Mathieu (2002) reconnaît le fait que malgré ces altercations, il y existe aussi une certaine solidarité de protection. Notre recherche soutient davantage ce dernier constat :

- *« How were you able to find clients that were respectful of your integrity? » (Interviewer)*
- *« It took a while. It really took a long while. It took about ten/fifteen years before I ... the first five years was the learning experience and then after that I learned to say 'no' to people. They would say, okay, this is what they want and I'm not willing to do that, so I would just wave them off because you have to talk about what is... I learned from an older sex worker and he said, "This is what you do, right? " As he put it: he's just gonna show me the ropes. And then we both, you know... we lived in*

*a hotel room together. We tried to work close by one another, you know, because I was still young at the time. So, he taught me how to present myself; what clothes to wear; make myself look attractive and this and that. » (Francis)*

De l'extrait de Francis, on comprend que cette aide prend presque la forme d'une fraternité. Le transfert de connaissances se fait ainsi par l'échange de compétences pragmatiques, facilitant l'intégration au métier. Ce concept d'apprentissage du métier fut un thème récurrent dans les témoignages des répondants.

#### **4.1b.5 Un apprentissage pragmatique essentiel**

La littérature sur le travail du sexe illustre clairement que « la pratique prostitutionnelle requiert l'apprentissage et la maîtrise de compétences pragmatiques sécuritaires » (Mathieu, 2002, p. 55). Ces « compétences et savoir-faire sécuritaires » (Mathieu, 2002, p.54) sont élaborés ou appris au fil du temps et avec l'expérience dans l'industrie du sexe (Mariño et al., 2000). Notre recherche permet aussi de constater qu'en acquérant de l'expérience comme travailleur du sexe, ces hommes peuvent effectivement mieux gérer les risques de violence.

À vrai dire, les façons de gérer les risques présentés dans ce chapitre nécessitent toutes un certain savoir-faire. L'extrait suivant qui traite des interactions ambiguës et de la nécessité qu'elles soient clarifiées est un bon exemple de ce concept d'apprentissage : « *Yeah, it's just, it's trial and error. You have to learn, you know? Like, I learned a lot over the years.* » (Adam) En référence à la hiérarchie des différents types de travail du sexe, certains participants expliquent les apprentissages qu'ils ont faits en passant d'un type de travail du sexe à un autre :

- « *Est-ce que tu dirais que la prostitution t'a appris à bien faire [ou à mieux faire le travail d'] escorte ?* » (interviewer)
- « *Oui. Je pense que oui. Oui, parce que ce n'est pas nouveau pour moi, mais... je sais comment interagir avec les clients, je sais comment les approcher. Aussi, je pense que je pourrais sentir là si la personne est négative.* » (Daniel)

Ainsi peut-on dire que l'expérience et l'expertise dans le travail du sexe sont, de toute évidence, importantes pour minimiser les risques encourus.

En définitive, cette première partie de notre analyse confirme majoritairement les catégories-types de risques et les stratégies respectives pour les gérer qui sont identifiées par la littérature sur le travail du sexe. Ceci étant dit, une analyse plus approfondie des données révèle, en premier lieu, qu'il n'existe pas de linéarité dans le processus de gestion du risque (tel qu'on pourrait le comprendre en se penchant uniquement sur les catégories-types). En deuxième lieu, cette analyse permet de constater que les moyens utilisés ne se limitent pas à ceux préalablement identifiés. Les catégories-types sont simplistes et ne permettent effectivement pas de rendre compte de la complexité du phénomène de risque. Une fois comparées aux réalités des TSH, ces catégories-types se révèlent être fragiles, poreuses et incomplètes.

## **4.2 OUTREPASSER LES CATÉGORIES-TYPES POUR MIEUX COMPRENDRE LE PHÉNOMÈNE DU RISQUE**

Identifier et analyser les risques en dehors de leur contexte (un peu comme il a été fait à la section précédente) ne rend pas justice à la diversité d'expériences et aux réalités des TSH à travers lesquelles émergent les risques. Une lecture transversale des données permet effectivement de comprendre que les catégories-types ont des lacunes importantes qui ne permettent pas de comprendre, d'un point de vue holistique et surtout phénoménologique, le risque. De fait, nous présentons ici des thèmes qui ne se retrouvent pas dans la littérature scientifique, soit de par leur objet, soit de par leur interprétation distincte. Ces thèmes reflètent d'autres risques ou d'autres stratégies pour les gérer qui mettent en valeur la labilité du risque.

Pour faciliter la lecture, nous présenterons d'abord les thèmes qui sont davantage liés aux risques d'ITS et ensuite ceux liés à la violence. Si cette distinction n'est pas clairement indiquée à

l'aide des sous-titres c'est parce que cette dichotomie n'est pas supportée par les expériences de vie de TSH. À vrai dire, le risque d'ITS est parfois aussi un risque de violence, et inversement. Il est donc normal que la gestion de ceux-ci comprenne des stratégies qui sont à la fois liées aux ITS et à la violence.

#### **4.2.1 La confiance et les tests de dépistage comme stratégies de gestion**

Pour gérer les risques d'ITS, certains hommes s'en remettent à la confiance qu'ils partagent avec leur client. La confiance a été analysée par Bimbi et Koken (2014) comme étant un facteur qui influence le port du condom en ce sens que le *bareback sex* est plus fréquent lorsqu'il y a une relation de confiance. Quoique nos résultats ne contredisent pas nécessairement ce constat (le thème de la confiance revient davantage chez ceux qui n'utilisent pas le condom), l'interprétation que nous en faisons est bien différente (ce qui est peu étonnant considérant nos orientations théoriques distinctes<sup>33</sup>). Si la relation de confiance est vue par Bimbi et Koken (2014) comme un risque en soi, les TSH de notre recherche la présentent plutôt comme une façon d'y faire face. Par exemple, Charles, un homme de 54 ans qui commence sa carrière de travailleur du sexe, explique que même s'il n'utilise pas de condoms, il se fie aux sentiments de confiance qu'il partage avec ses clients. Lorsqu'on lui demande comment il réduit les risques, Charles répond : « *Je n'en ai aucune idée. Je ne peux pas réduire le risque. Moi, je fais confiance aux clients, s'ils me disent qu'ils n'[ont] rien. Puis dans la limite où [ce sont] des hétéros, je pense, qu'ils ont une femme. [Gloussement] Alors, je considère qu'ils [les risques] sont plus fiables que si je rencontre un*

---

<sup>33</sup> Rappelons que nous concevons le risque comme un *terme parapluie* qui inclue une variété de préoccupations qui sont importantes pour les TSH. Nous croyons aussi que le risque est une construction sociale propre à chaque personne, qui est objectivée à travers ses perceptions. Ainsi, avec un regard phénoménologique nous pouvons mieux comprendre comment le risque est vécu par les travailleurs du sexe.

gai ». Tyler, un escorte « haut de gamme » (au titre plus prestigieux) affirme également faire confiance à ses clients en ce qui a trait à leur santé sexuelle :

- « *I'd rather [have sex] without [a condom] because that's what I'm used to. And, plus, I'm undetectable and I'm, like, I'm in tiptop shape. I see my doctor every six weeks. So, I mean, I'm, I'm okay. I take care of my side. So, hopefully they take care of theirs.* » (Tyler)
- « *Have you ever feared that they don't?* » (Interviewer)
- « *Well, like, I kind of go by their look. Like, if they look fine, you know, they don't look sick, their skin isn't all fucked up and everything, then I trust that they're undetectable and that they're up to date with their stuff.* » (Tyler)

Ce participant exprime ci-dessous qu'il se fie aux apparences physiques des clients pour juger de leur santé sexuelle. Ce résultat peut être contrasté avec l'étude de Joffe et Dockrell (1995) qui constatent que les TSH ont tendance à adopter des pratiques moins sécuritaires quand ils trouvent leur client attirant. L'explication possible proposée par les chercheurs est que « *[s]ince HIV is perceived to be visible, at some level, a pleasant exterior may be equated with a virus-free interior* » (Joffe et Dockrell 1995, p. 341). En revanche, Tyler invoque plutôt le fait que les clients qui prennent soin de leur apparence<sup>34</sup> et de leur physique font probablement attention à leur santé sexuelle (par des tests de dépistage ou d'autres mesures de prévention).

Les deux participants précédemment évoqués portent aussi une attention toute particulière à la responsabilité professionnelle qu'ils accordent à leur travail, et ce, en dépit de l'usage du condom :

« *Ce n'est pas les clients qui me l'ont passée [transmettre une ITS], mais moi, en tant qu'escorte responsable, je me dois de ne rien passer à ces clients-là. Comme je te dis, c'est des hétéros [Rire] souvent. Alors s'ils passent ça à leurs femmes, tu vois dans quelle situation [ils seront]... Puis de toute façon, au prix qu'ils me demandent, je dois avoir quand même une certaine conscience professionnelle puis être clean [sans ITS] quand je les rencontre.*

---

<sup>34</sup> Contrairement au constat de Joffe et Dockrell (1995), il est vrai que ce participant ne traite pas d'attraction sexuelle en tant que telle, mais plutôt d'apparence physique. Nous comparons tout de même ses propos à l'étude précédente puisque nous y retrouvons le thème commun de l'influence des représentations du corps sur la façon de prendre ou de gérer les risques.

*Alors je fais super attention à ça. Puis deuxièmement, de ce côté-là, je fais ça sans condom.*  
» (Charles)

*« I want to make sure that I'm undetectable because a lot of people that I do sleep with, they say, "You're sure you're undetectable, right?" And they're negative. But they still just want to get fucked bareback. So .... At first, I didn't like that very much. It was always on my conscience. But then again, like, they question and they question and they say, "You're sure you are? Okay." Then they just take it. So... »* (Tyler)

Les paroles de Charles et Tyler montrent que les risques d'ITS pour les TSH ne se limitent donc pas à leur propre santé. Plusieurs d'entre eux soulèvent l'importance accordée aux responsabilités qu'ils ont en tant que travailleurs du sexe. Les tests de dépistage viennent donc assurer cette responsabilité de protéger les clients<sup>35</sup>. Le risque d'ITS doit ainsi être compris non pas uniquement comme celui d'être contaminé, mais aussi de contaminer. C'est ainsi que le test de dépistage comme technique de gestion de risque prend tout son sens.

Nous avons mentionné au deuxième chapitre de la recherche, que Dorais (2003) perçoit les tests de dépistage comme étant de faux sentiments de sécurité puisqu'ils ne protègent pas réellement le TSH des ITS. Selon cette logique, puisque ces tests se font à la suite de l'échange sexuel, l'ITS serait déjà contractée (si ITS il y a). Nos résultats viennent compléter ceux de Dorais (2003), en montrant que cette technique réduit effectivement le risque si l'on s'éloigne de sa conception positiviste et si on le comprend comme un concept situé sur un continuum. En fait, nous venons de montrer que les risques pour les TSH ne se réduisent pas à leur intégrité physique. Ainsi, que le test de dépistage protège réellement ou non le TSH importe peu dans la mesure où les TSH sont aussi préoccupés par les risques qui surpassent leur propre santé.

---

<sup>35</sup> Il semble important de noter que ce sentiment de responsabilité professionnelle est aussi retrouvé chez ceux qui font usage du préservatif. Celle-ci s'articule justement par la nécessité du condom lors de l'échange sexuel :

- « [...] *I think you owe it to them [clients], too.* » (Éric)
- « *What do you mean?* » (Interviewer)
- « *Like you owe it to them to keep them safe. They know you're a sex worker, if they want that [sex], I'm not going to do that without that [protection]. I have to keep them safe too.* » (Éric)

Le témoignage de Charles montre aussi que les conséquences préoccupantes pour les TSH ne sont pas uniquement celles liées à l'intégrité physique. Pour Charles, ce n'est pas tant l'infection en soi ou ses conséquences sur la santé qui représente le risque, mais bien les conséquences que cette dernière peut avoir sur sa vie professionnelle : « *Dans la mesure où j'attrape une ITS puis je suis une semaine abstinent, ou deux semaines selon le traitement.* » Une telle infection empêche Charles de travailler, donc l'empêche de récolter un certain revenu, ce qui constitue un risque économique plutôt qu'un risque pour sa santé physique. Tristan partage la même opinion : « *you got to [get tested] regularly if you are doing sex work. I mean, you need to; it would ruin your line of work if you are not healthy.* » Bref, les tests de dépistage sont pour ces hommes une façon d'assumer leurs responsabilités professionnelles et de s'assurer qu'ils puissent continuer à travailler.

#### **4.2.2 Négocier les risques par la PrEP et la spécialisation des services**

Une autre façon de réduire les risques d'ITS selon les hommes interviewés est de prendre la PrEP<sup>36</sup>. La PrEP est une stratégie de prévention du VIH qui consiste en la prise d'antirétroviraux (Spinner, et al., 2016). Elle est utilisée par certains TSH séronégatifs qui se sentent à risque de contracter le VIH :

*« Yeah, and PrEP. Because I feel like if I didn't take PrEP and wasn't on top of my screenings, I'd probably have HIV. Just because the numbers—in Montreal, I find—are very high with people who are positive and I'm doing sex work, so I don't know who this person is fucking. So, I'm sure if I weren't taking the appropriate steps to ensure my health is correct, I'd probably have an STI or an STD. For sure. FOR SURE. » (Andrew)*

Andrew montre que tout comme les tests de dépistage, la PrEP est une stratégie qui s'ajoute aux autres méthodes de prévention. D'ailleurs, il devient de plus en plus clair que la réduction des

---

<sup>36</sup> PrEP est un acronyme de l'anglais qui signifie *Pre-Exposure Prophylaxis*. La traduction française, PPrE (prophylaxie préexposition), est moins couramment utilisée (et moins bien connue) d'où notre choix de conserver l'acronyme PrEP pour cette thèse.

risques d'ITS est un processus en plusieurs étapes uniques pour chaque TSH. Ce processus implique une série de techniques de réduction de risque qui ne se limite ni au condom ni à la PrEP.

Tristan de son côté n'est pas intéressé par la PrEP et n'y voit pas l'utilité considérant ses pratiques sexuelles. À cet effet, comme pour plusieurs autres TSH, Tristan affirme être assez sélectif quant aux clients qu'il rencontre et surtout quant aux types de services offerts :

*« I think a lot of us do a lot of different things [to mitigate risks]. For me, I advertise as a top, it reduces, you know, certain risks. [...] I'm primarily advertising BDSM, kink, CBT, fisting, foot-fetish stuff, [for two reasons], 1) because it makes more money, because less people sort of offer those services, and 2), there is no body fluid exchange, so it's actually, despite it seeming gross or scary to some people, there is way less risks associated with fisting someone than like anal penetrative sex. [...] You have more risk for receptive anal intercourse, right. So advertising as a top is, as they call it, selective positioning or whatever, strategic positioning — I mean the harm reduction term for it. » (Tristan)*

En somme, la réduction des risques d'ITS ne peut être comprise en dehors de son contexte puisqu'elle reflète un processus complexe de négociation qui se développe et se construit tout au long de l'interaction sexuelle. De ce fait, on retrouve chez les participants différentes perceptions du risque : les ITS ne sont pas un risque pour l'ensemble des participants.

#### **4.2.3 Les ITS, une absence de risques ?**

Pour certains répondants, les ITS ne font l'objet d'aucune préoccupation. Éric affirme avoir suffisamment de connaissances sur les risques liés à certaines formes d'actes sexuels de manière à éviter tout risque de transmission :

- « *If we talk a bit about sexual health and sexual risk, can you tell me about that?* » (Interviewer)
- « *Well, I was a Sexual Health Educator so I know all about it. Personally, I've never had an STD or anything. Well, I don't do those activities where you would get it. So, I don't know how I would get it. Me, I don't want to get HIV because I know how it's transmitted and I don't do those activities. So, I don't even think about it.* » (Éric)
- « *What about other STIs?* » (Interviewer)
- « *I don't think of them because I don't suck a guy, so no one's going to blow in my mouth for me to get it. That's, like, one in a million chances. I don't have anything to give to anybody, so I'm not going to let them give something to me. Honestly, it sounds cocky but it's kind of a non-issue. If I was fucking them, then I'd have to re-*

- evaluate. If I was sucking guys and letting them blow in my mouth, then I've got to re-evaluate, but I don't do that stuff.* » (Éric)
- « *So, would you say it's not even a risk?* » (Interviewer)
  - « *It's not even a risk. For me, it's not. Some guys, yes, it is because they engage in risky behaviour. But I don't do that risky behaviour.* » (Éric)

Ce témoignage montre bien que ce qui est un risque objectivé pour la majorité des hommes interviewés — et qui semble aller de soi — ne l'est pas pour tous. Yannick, pour sa part, n'est pas préoccupé par les ITS parce qu'il affirme être déjà porteur du VIH (séropositif indécélable) : « *Une fois que tu as la pire [ITS], les autres, c'est des banalités, là. La pire : le VIH. Les autres choses : ça se guérit tout. Mais encore là, le VIH, ça se contrôle.* » Selon Yannick, utiliser le préservatif n'a pas de sens puisqu'il ne conçoit pas les ITS comme étant un risque. Le fait qu'il est séropositif indétectable et qu'il passe des tests de dépistage vient justifier ses pratiques sexuelles. Ainsi, contrairement à la littérature spécialisée affirmant que certains hommes ignorent (volontairement ou involontairement) les risques d'ITS, nous argumentons plutôt qu'ils ne les considèrent tout simplement pas comme des risques.

#### **4.2.4 Consommation de drogue(s) : entre risque et stratégie de gestion**

Les hommes interviewés parlent souvent de leur choix de consommer ou de ne pas consommer de la drogue<sup>37</sup> (alcool, cannabis ou autres) comme étant un facteur qui réduit le risque de perdre le contrôle. À première vue, ces deux positions peuvent sembler contradictoires, mais elles sont respectivement justifiées par les hommes qui les partagent. D'un côté, la drogue est vue comme une activité sociale qui permet aux TSH de mieux s'adapter à la situation, de mieux garder le contrôle de l'échange sexuel et, ainsi, de diminuer une série de risques :

---

<sup>37</sup> Il est vrai que la littérature sur le travail du sexe traite rapidement de la consommation de drogues, mais présente cette activité exclusivement comme un comportement à risque (surtout de contracter des ITS) ou un comportement qui est, pour cette même raison, tout simplement évité par ces hommes (voir à ce sujet Allman, 1999 ; Corriveau et Greco, 2014 ; Dorais, 2003 ; Nicolai, et al., 2013). Le point que nous voulons montrer ici est tout autre.

- « *That why, a lot of time, it helps me to have a few drinks because I'm able to ... I, I feel like a chameleon. You know, I can change my... Change who I am, to fit that person.* » (Adam)
- « *Do you always drink when you're with clients?* » (Interviewer)
- « *Yeah, yeah. Always. I'm not drunk but I have a few drinks to help. It really helps me play my role, you know?* » (Adam)

Dans le témoignage d'Adam, la métaphore du caméléon illustre le fait que de consommer aide au bon fonctionnement de l'interaction. En même temps, Adam spécifie qu'il n'est pas saoul pour justifier la limite qu'il s'impose face à la consommation d'alcool. Le témoignage d'Éric est aussi dans cette logique: « *I just smoke a joint or something like that [Laughter] just trying to relax. Just try to, you know ... I mean, I try to keep it where I'm in charge. So, based on what they're saying, you respond a certain way. Based on the body language, you respond.* » La consommation de drogue contrôlée aide donc ces hommes à adapter leur comportement selon leur client.

De l'autre côté, la consommation de drogue trop élevée vient brouiller le jugement des TSH, ce qui rend plus facile la perte de contrôle : « *You're not aware of what's going on. Like, you get sloppy. That's when bad things happen.* » (Adam) Dans ces contextes précis, la drogue peut donc être vue comme un risque en tant que tel ou comme une chose à éviter dans l'effort de réduire le risque de perdre le contrôle. Ce parallèle entre la consommation (ou l'abstinence) et le fait de perdre ou de garder le contrôle montre encore ici la complexité du processus de gérer les risques. Un comportement (la consommation de drogue) qui à première vue paraît à risque (de perdre le contrôle) est parfois aussi utilisé dans d'autres contextes pour réduire ce même risque.

#### **4.2.5 Une gestion adaptée au contexte**

Rappelons que la hiérarchie des types de travail du sexe, présentée plus tôt, positionne les hommes impliqués dans l'industrie du sexe selon le niveau de risques qu'ils doivent affronter. D'après cette hiérarchie, le travail du sexe de rue se trouverait tout en bas (le « plus à risque ») et le travail du sexe à l'intérieur à l'opposé (le « moins à risque »). Il est vrai que cette idée est

préalablement présentée par d'autres auteurs (Corriveau et Greco, 2014 ; Dorais, 2003 ; Niccolai et al., 2013), mais leur analyse n'approfondit pas les spécificités relatives à la gestion de risques. Nous complétons donc la littérature existante en identifiant les stratégies qui sont propres aux environnements de travail en question.

Si les risques varient selon le type de travail du sexe, les moyens pour gérer ces risques sont donc aussi différents selon le contexte. Eric, qui a travaillé dans les rues et à l'intérieur, décrit les différentes stratégies qu'il a adoptées selon le milieu. Dans le premier cas, le travail du sexe de rue, il fait usage de communication et de confiance pour gérer le risque de violence :

- « *When you're on the Street, how would you deal with that fear?* » (Interviewer)
- « *Well, I want to know where I'm going. "Where are you taking me?" "Oh, I know this place over here." "Okay, okay. Fine." Like, it's 50/50. Like, you've got to trust the person 50/50. You've got to trust your own instinct and trust him 50/50. So ... Trust that he's not going to hurt you or rip you off or rob you or, you know, kill you or God knows what.* » (Éric)

Selon ce TSH, questionner son client lui permet d'avoir une meilleure idée de qui il est et quelles sont ses intentions. Éric peut donc mieux comprendre les risques qu'il affronte (ou qu'il devra affronter) et agir en conséquence. Ce qui reflète partiellement l'idée d'être « *street smart* » selon laquelle une meilleure connaissance de la culture de la rue permet de gérer plus aisément les risques qui lui sont propres :

- « *Yeah, I've known guys that have gotten beat up or robbed or, oh, yeah. Dropped off way in the middle of nowhere.* » (Éric)
- « *What do you think you did differently?* » (Interviewer)
- « *I got Street Smarts.* » (Éric)
- « *And what does that mean?* » (Interviewer)
- « *It means I know how to handle myself on the street and I know how to talk the talk. If some guy's going to rob you, you know what to do. I'm not scared of nobody on the street. Even though I've gotten older I'm still ... [Laughter] Because I've been there. I've been on the streets in every major city in Canada. I've seen what's in Toronto. [...] So, it's all about perception. So, I know what's what. Where's where. I know Toronto. I know where to go in Toronto. I know what's safe in Toronto, what's not safe in Toronto. But a lot of guys, they don't know that when they're 18, 19, 20 years old.* » (Éric)

- « *Did you know that when you were eighteen years old?* » (Interviewer)
- « *No. God, no. It took me twenty years of knowledge and learning and experience, right? So, I have this mentality now but when I was younger, I didn't have it...* » (Éric)
- « *So, if I understand, you learned through years of working on the street and off the street how to behave and ...* » (Interviewer)
- « *Yes, handle yourself and, I consider myself experienced. Like, a seasoned sex worker... sad to say. [Laughter] But it's true. I am. I'm a senior. I'm seasoned.* » (Éric)

Comme le montre Eric, être « *street smart* » implique des techniques informelles et un savoir-faire important sur ce qui est sécuritaire et sur la façon d'(inter)agir dans les rues. Il souligne aussi un point important lorsqu'il affirme que c'est un processus d'apprentissage et que ce sont ses 20 années d'expérience qui lui ont permis de développer une certaine intuition pour mieux réduire les risques d'être volé ou violenté.

Dans le deuxième cas, le travail du sexe à l'intérieur, Eric perçoit les risques comme étant moins grands et l'endroit de rencontre comme étant plus pratique et confortable— d'où sa préférence :

- « *You prefer working on the street?* » (Interviewer)
- « *No, I prefer working in my home. Because it's a different set-up. Like, guys come to you. It's like a role-play. You can be dressed how they want. They're coming to you. You kind of have more control. On the street, they can take you anywhere. They can take you to their house. There could be trouble. They could take you out to a motel or a sleazy place. They may not pay you. I don't really know Montreal, so when I was in Montreal and I was on the stroll there, I've had men pick me up and I don't know the City, so I don't know where they're taking me. All the signs are in French. Everything's in French. It's not my first language. So, it's really risky. Like you have to trust to just go and trust that everything is going to be okay. Where in your own home, like, I would keep myself safe. I would have a weapon close by. I would ... I knew what to do and how to defend myself should something go wrong. And the client, they're more comfortable in your home. Like, having the privacy. Like, the one-on-one, you know ?* » (Éric)

La comparaison d'Eric n'est pas un cas isolé. Le travail du sexe de rue et à l'intérieur sont des environnements bien distincts et ils impliquent des interactions différentes avec les clients. Les interactions différentes, pour leur part, impliquent des risques différents. À cet égard, on note qu'au

sein même du travail du sexe intérieur, il existe des variations quant aux façons de diminuer les risques. Nous traitons ici du lieu de rencontre du client.

#### 4.2.6 Le lieu de rencontre comme point central

L'endroit où les TSH rencontrent leurs clients est perçu par les répondants comme un facteur important pour réduire les risques de violence. Certains TSH qui travaillent à l'intérieur sont plus à l'aise de recevoir les clients dans leur maison (*in calls*) et d'autres préfèrent les rencontrer au domicile du client ou dans des hôtels (*out calls*). Le témoignage d'Eric un peu plus haut montre effectivement que certains TSH se sentent davantage en sécurité lorsqu'ils rencontrent leurs clients dans leur demeure. Sur ce sujet, Eric justifie sa préférence en spécifiant les choses qu'il fait pour réduire les risques :

*« I don't lock the door. So, if they want to run out, they can. I'm not trapping them in. I'll leave, like, my balcony door open so if I need to make a noise ... I'll keep my phone handy. I know where I have stuff stashed, where [if] something happens, I can grab something and just, you know, have a reaction. So, I always feel more comfortable [doing in calls]. And then I can dress and be how they like. I can be what they want me to be. I can play that off. It's easier. It's more fun. If you're standing out on the street and some guy picks you up and says you're not fresh, then you have to have a shower, so you have to ... You're just dependent on other resources for that. When you're in your own home, it's your space. You feel most comfortable. You're more in control there, I find. So, I prefer [in calls] much better. »*

Avoir son téléphone portable, laisser la porte entrouverte et d'autres petits trucs sont utilisés par Eric pour réduire les risques liés à ses pratiques. Pour les raisons qui précèdent, les *in calls* fournissent à certains TSH un plus grand sentiment de sécurité et un environnement plus confortable. En revanche, cette même manière de faire est perçue par d'autres comme générant davantage de risques ce qui justifie leur choix de rencontrer leurs clients ailleurs. Par exemple, lorsqu'on demande à Tyler s'il fait uniquement des *out calls*, il répond : *« Yeah [...], I mostly do out calls. I don't like receiving people in my house. I have a nice apartment and I don't, like ... Because you never know who's gonna walk into your house and how it's gonna go. Unless I know*

*you very well, you don't come to my house.* » De crainte de rencontrer de plus grands obstacles, Tyler ne laisse aucun étranger entrer dans son appartement. Ceci ne l'empêche pas d'adopter certaines techniques pour réduire les risques lorsqu'il rencontre les clients dans des hôtels ou à leur demeure.

- « *You just try to be careful and as soon as they open the door I try not to, like... I try not to go to back entrances or back alleys. I try for them to meet me outside of their door, you know what I mean? I feel much safer too [in] community buildings.* » (Tyler)
- « *Because it's more public-ish?* » (Interviewer)
- « *It's more public, yeah. And, like, if there's something wrong, like, really, really wrong, I can just say, "I will start your fire alarm in this condo building, within a split second." There's fire gaskets, there's water gaskets, I can .... I've done it before.* » (Tyler)

Cette idée d'être dans un endroit public où il est plus facile de chercher de l'aide, si une telle aide est nécessaire, est une des raisons qui justifie la préférence pour les *out calls*. Les aires publiques sont donc sécurisantes pour plusieurs TSH et viennent réduire les risques reliés aux clients. Ce résultat est confirmé par Niccolai et al. (2013), lesquels concluent eux aussi que rencontrer les clients dans des lieux publics permet de mieux gérer les risques de violence.

Les participants de notre recherche ont affirmé directement ou indirectement que le lieu où l'échange sexuel se produit influence grandement le processus de construction et de gestion du risque. À vrai dire, ils ne partagent pas tous la même perception des risques, ce qui explique aussi leur préférence quant au lieu de rencontre du client. Néanmoins, qu'il s'agisse d'un *in call* ou d'un *out call*, plusieurs hommes interviewés mentionnent la fidélisation de leur clientèle comme façon de gérer les risques de violence.

#### **4.2.7 Connaître ses clients : des risques (pré)négociés**

Parmi les hommes qui ont participé à la recherche, un TSH trouve ses clients d'une façon bien précise dans le but de réduire les risques du métier. Il s'agit de John, un homme de 26 ans,

qui a commencé à pratiquer le travail du sexe avec des amis il y a près de trois ans. Son cercle de clients s'est ensuite progressivement étendu sur recommandations. Il explique qu'en connaissant la personne avant même la rencontre (ou en connaissant quelqu'un qui la connaît) il s'assure un plus grand sentiment de sécurité et voit les risques de violence diminuer :

*« There is still the risk of going with people you don't know and they're not being a trail for anyone to know where you are. So I [...] stick with the same system of referral : word of mouth. It's saved me so far. It's kept me out of trouble. It's almost like I got into all this by accident. That's how it happened. Like, just one guy and then, oh, he has friends and they have friends and it sort of branched out. And then, yeah, it's been okay so far. »*

On remarque ainsi l'importance accordée par les répondants à la relation qu'ils peuvent avoir avec leurs clients. La majorité des TSH ont effectivement présenté les avantages évidents d'avoir une clientèle régulière. En demandant à Michael quelles sont les différences entre les clients réguliers et les nouveaux, il répond :

*« The difference is some tend to kind of almost feel like friends. After a while there's more a mutual respect and understanding. And there's less of, you know, awkward introductions and all that. You get to know each other and it's very straightforward. You know each other's boundaries. You learn to respect one another on different levels as time goes by and maybe even start to know a little bit more about your client, like, outside of a sexual context —their career background, their kids' names, their interests, what their wife does [Laughter] whatever, right? So, it's more for just like building a good rapport and a level of trust. Having a set expectation of how much money to expect at a certain amount of time. That way we can kind of play around with what money you can and can't spend on what, because you know that this certain person is gonna generate this certain amount of money in this certain amount of time. You know what I mean? So, because of the fact that you do build a good relationship and, you know, somewhat of a friendship after a while, the money's yours... you know what to expect, what not to expect. Overall, it's just so much better than, like I said, a lot of the awkward introductions and getting to have to know people that go through all that again. »*

L'extrait ci-dessus montre que Michael et ses clients réguliers se connaissent très bien — tant au niveau des préférences que des limites — ce qui favorise le bon fonctionnement de l'échange. L'interaction va de soi, elle est plus naturelle, voire décontractée. Il y a donc une relation de confiance qui s'installe, un respect qui se crée et un accord mutuel sur les limites et les désirs. En effet, la communication est facilitée et l'ambiguïté est absente. Les limites sont donc déjà

négociées et les risques sont souvent déjà gérés.

Les réguliers fournissent aussi aux TSH une certaine sécurité financière : « *I'm guaranteed a thousand dollars by Saturday night because [of my regular] clients* » (Francis). Ils ont l'assurance de recevoir un tel montant pour chaque période de temps, ce qui permet à la fois de mieux gérer leurs dépenses et les risques rencontrés. À l'opposé, les participants qui sont déjà financièrement stables affirment que les rapprochements qui se créent avec les clients réguliers compliquent davantage l'interaction en ce sens qu'il devient difficile de fixer et de garder les limites entre la vie personnelle et la vie professionnelle des TSH. Encore ici, le concept de client régulier est donc en même temps une façon de gérer les risques pour certains, et un risque en tant que tel pour d'autres. Dans tous les cas, on s'aperçoit que l'aisance financière est toujours perçue comme idéal pour gérer les risques.

#### **4.2.8 La sécurité financière et ses conséquences**

Tous les hommes interviewés désirent une stabilité financière (s'ils ne l'ont pas déjà). Certains y arrivent à l'aide d'un deuxième emploi, d'autres en fidélisant leur clientèle et d'autres encore n'y arrivent pas complètement. Les entretiens montrent que lorsque les TSH sont en besoin d'argent ils s'engagent parfois dans des échanges sexuels contre leur gré :

- « *Do you face some challenges with clients sometimes?* » (Interviewer)
- « *Yeah, yeah. I mean, a few clients... especially at the beginning, I was really hard up for money and I forced myself to go to some situations that I wasn't attracted to the person. And then when I got there, things didn't go right and then there was arguing and there was, you know ... But, luckily, I'm six feet tall and I can be very intimidating. So, I get out of those situations pretty quickly.* » (Tyler)

Lorsqu'ils n'ont pas d'argent, les TSH acceptent des clients qu'ils refuseraient dans d'autres circonstances. Sur ce sujet, Dorais (2003, p. 72) affirme que les travailleurs du sexe qui ont un besoin urgent d'argent laissent tomber leurs préceptes de pratiques sexuelles sécuritaires (c.-à-d. le condom). Hart et Boulton (1995 cités dans Lupton, 1999) soutiennent pour leur part l'idée que

les

'rent boys', who lack permanent accommodation and are ill-paid for their work, may often choose temporary comforts such as a warm place to sleep and a hot meal that unprotected sex with a punter may afford them over the more distant risk of contracting HIV. Access to material resources, therefore, may be a central feature of risk behaviours. (Lupton, 1999, p.119)

On voit ici que la gestion de risque n'est pas un processus linéaire dans lequel une certaine stratégie (le condom) permet à tout coup de gérer les risques d'ITS. Pour comprendre ce processus, il doit être contextualisé, ce qui signifie nécessairement de prendre en compte d'autres types de risques qui peuvent émerger. Selon cette perspective, il est peut-être moins juste de dire que les TSH en besoin d'argent laissent tomber leurs préceptes de pratiques sécuritaires, et plus approprié de noter qu'ils préconisent de gérer certains risques qui leur semblent plus imminents que d'autres risques plus distants. Nous remarquons aussi qu'être financièrement stable leur donne ainsi la possibilité de mieux choisir et de mieux filtrer leurs clients et ainsi de réduire les risques (nous y reviendrons).

#### **4.2.9 Les clients réguliers comme risque**

Jusqu'à présent, nous avons présenté les avantages d'avoir une clientèle régulière. D'autres TSH partagent toutefois une opinion différente à cet égard. Tristan, par exemple, exprime que les clients fréquents sont une source de risques au sens où ils peuvent transgresser les limites imposées entre la vie personnelle et professionnelle du travailleur du sexe. En fait, Tristan est chargé de cours d'une université canadienne et financièrement à l'aise, ce qui lui permet de refuser les clients perçus à risque. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il explique ne pas vraiment rencontrer les mêmes risques que d'autres TSH qui sont dans une situation financière différente. Le « vrai » risque, pour Tristan, se présente donc après la rencontre du client lorsque ce dernier empiète sur sa vie privée. Ce qui est illustré lorsqu'il répond à la question sur la façon qu'il parvient à imposer ses limites aux clients :

*« I mean I'm pretty selective. For me, sex work is like a part-time job on top of other work and so I have the privilege and ability not to take clients that don't respect my boundaries. And it's usually quite clear when communicating with people. For me, it always usually starts with an email or text and then before I mean someone I always talk to them on the phone and you can get a pretty good sense of someone, whether or not they're listening to what you are saying by having a live-time conversation. And, then in person I have very few instances where people overstep my boundaries in the actual meeting and transaction. For me, the real problem is people... Clients or former clients who then overstepped the boundaries of like stepping into your life, that's not work, and that's more the issue for me. Like I feel like communication with clients is pretty straight forward and easy, it's after the transaction is over and you're back to your other life, your other self. And it is a particular problem with regulars, I wouldn't say it's like when you see someone once at the hotel that is in town for business which is my primary client-base-like, these people don't give a shit. They don't care, they're there to get off and that's it. And those are the best clients. Like, you go, 45 minutes and you're done and you never see that person again, you don't hear from them. And, it's the reason why, I mean not just myself but a lot of people, don't want regular clients, don't want people that they see maybe two times. Because then it becomes the emotional labour or the social labour of like maintaining a relationship with that person and trying to negotiate boundaries which can... I think most of the people I know in sex work avoid that aspect. »*

Pour Tristan, les relations découlant de la fidélisation des clients demandent d'être préservées par une gestion émotionnelle qui surpasse le contexte professionnel. Il est donc plus difficile de négocier les limites avec les clients réguliers parce que la relation passe de professionnelle à personnelle. Dans ces cas, ce ne sont pas les limites lors de l'échange sexuel qui ne sont pas respectées, mais celles après. Le risque n'est donc pas réduit par le recours aux clients réguliers, il est créé par ceux-ci :

- *« Yeah I mean I have one who, you know, became a regular and then when people are paying you for your time, people think they own you or deserve more of an insight into your life, then the business transaction right. So, repeat clients or regular clients become complicated sometimes and one of mine has turned into a bit of a stalker so, you know. I had problems like that where a client tries to overstep boundaries that as a person offering a service you are very clear about, you know, what the boundaries are and some people think they are becoming your friend or your lover and then it gets complicated. So, I've had those problems. »* (Tristan)
- *« Okay, and more about that particular situation. A client, you're saying, that can become a stalker. How did you deal with that situation? »* (Interviewer)
- *« I mean, you can't go to the police or anything like that, right?! Like that's not an option. And I mean this person has shown up to my apartment, has harassed friends of mine, things like that. So, I mean, I've just cut the person off; blocked their number, blocked their emails, blocked their profiles on any of the sites I've used to advertise*

*and just try to like completely block it off. And sometimes that works better than others, but this one particular person is quite relentless in their pursuit of me which is challenging but... » (Tristan)*

Dans l'extrait précédent, Tristan rend compte du fait que filtrer les clients revient forcément à éviter leur fidélisation. Par ailleurs, c'est entre autres sa situation socioéconomique qui lui permet aisément de refuser les clients pouvant poser problème, et ce, sans lui causer de répercussions financières graves. À cet égard, et de façon plus générale, les TSH font aussi usage de leur instinct pour mieux filtrer les clients.

#### **4.2.10 L'intuition, au cœur du travail du sexe**

L'intuition est un outil précieux pour les TSH ; un thème que l'on peut déjà identifier dans les citations précédentes. En effet, l'intuition, le « *gut feeling* » (John), est perçue dans plusieurs situations, comme la manière idéale (et parfois la seule) de réduire les risques. Parmi plusieurs exemples, on retrouve l'histoire de Tyler qui montre que l'intuition combinée à des outils de communication vient lui donner une meilleure idée des risques qu'il peut affronter et, donc, des façons de les éviter :

- « *Yes. I believe that I'm like a whale [Laughter] You know how whales get their intuition by sounds. I'm the same way. I'm the same way. If somebody is on to the phone and they're like, "Yeah, I'm on my way... I'm driving right now." "Oh, really? Honk your horn." And if they hang up, they're not on their way. If I hear a honk on the horn, they're on their way. If they're very authoritative on the phone and very confident with their voice, that's a plus. Most of the time I try to get them to call me or I call them. » (Tyler)*
- « *How does it work? Do they send you an email or a text and then you call them? » (Interviewer)*
- « *Yeah, email or text and then I answer a few questions and blah-blah-blah. When a date is set, before I leave, I like to hear their voice on the phone. Either they call me or I call them. » (Tyler)*

Pour Tyler, le simple fait d'entendre la voix de son client et d'échanger quelques mots lui donne une bonne idée de la personne qu'il devra rencontrer. C'est à travers les interactions que Tyler récolte des informations sur son client et adapte son comportement. À cet égard, en portant un

regard général sur les verbatim d'entretien, on constate que les décisions sont souvent prises au moment même où le risque se construit. En interagissant avec les clients, les TSH sont donc en mesure d'ajuster, voire moduler, leur conduite pour prévenir certains risques et, le cas échéant, de gérer ceux qui se présentent de façon inattendue. La conversation qui suit est un exemple de ce processus interactif et donne un exemple de risque qui peut survenir spontanément et être géré à l'intérieur même de cette interaction.

- « *You say you feel people out. How do you do that?* » (Interviewer)
- « *Oh, by just talking because I know a lot of guys, like I said, are timid or shy about things that they're into. I mean some guys may want you to beat them and you'll choke them but they're not gonna say that right off the bat. You have to, like, build some type of rapport with them and I'm pretty good with that. Mature men, you know, they sit there, they talk, I listen, I respond. The conversation is back and forth, back and forth. So, that's how I feel I keep my clients, in a way, because I'm good at speaking with them. And we come to a common understanding and a common ground. But, yeah, I've just usually have a good communication scope or communication set with them. And, yeah.* » (Andrew)
- « *When you say you "feel them out", is it before you meet them or as you meet them?* » (Interviewer)
- « *As I meet them because you can only understand so much through text and email, right? So, when we hang out finally, I'm asking questions. Verifying what you had said in the email, you know what I mean? Not blatantly but, like, subtly. Like, "Oh, so you said you were married." Or, "You said you were 45." Just bringing things back so they have a recollection of, "Oh, yeah, you said this in the email." Back and forth... making sure I understand this person that said they were this. I don't know if you know catfish.* » (Andrew)
- « *No.* » (Interviewer)
- « *No? Okay, so catfish is basically people who send you one picture and it's totally someone else. So, I had to have that once, so I always make sure that, okay, if you send me a picture I'm not going to send it to anybody else but just make sure, "This is [name anonymized to: Dave] sending you the picture. I hope it's [Dave] showing up at my house." Right. So, yeah, just by email and then once they come over I talk and talk and talk, just to make sure that they're sane and in their right mind.* » (Andrew)

Le risque d'être *catfished* par un client ou encore de découvrir qu'il a une mauvaise hygiène corporelle sont des défis rapportés par quelques TSH. Charles raconte que :

*« l'avant-dernier [client] que j'ai rencontré, il m'avait envoyé sa photo, mais évidemment, c'est une vieille photo. On est habitués à ça. Je pense que tu sais comment ça marche aussi. Souvent, sur les sites réguliers ou en tout cas sur les sites de rencontre réguliers, il y en a*

*qui ont leurs photos là depuis 5-6 ans. Je le sais. Sur Scruff, il y en a que je vois la même photo depuis 6 ans parce que ça fait 7 ans que je suis sur Scruff. Alors, c'est la même chose ailleurs, là. Ce n'est pas différent. C'est des escortes. Alors le client m'avait envoyé une photo qui datait de quelques années. Quand il est arrivé chez moi, mettons qu'il avait 30-40 livres en plus, il avait une mauvaise odeur. Tu sais, c'est toutes ces choses-là qu'il faut faire face. Oui. »*

Encore ici, c'est à travers l'interaction et à l'aide d'outils de communication que ce risque de mauvaise hygiène se gère : « *I really try to keep the vibe kind of like, "Hey, you know what? Maybe you should just go and shower real quick. Go and take two minutes. Go look at yourself, blah-blah-blah."* » (Andrew)

#### **4.2.11 De l'apprentissage à l'évolution des stratégies**

Plus tôt dans ce chapitre, nous avons dit que les stratégies utilisées par les TSH nécessitent un certain apprentissage, ce qui est tout aussi vrai pour celles que nous venons de présenter. Rappelons par exemple l'extrait d'Eric (voir page 85) quant à la notion de « *street smart* » dans lequel il explique clairement qu'il lui a fallu près de vingt ans pour apprendre à réduire les risques — à être *street smart*. L'intuition semble aussi se développer avec l'expérience dans le métier. Andrew explique à cet effet que lorsqu'il a commencé le travail du sexe : « *I didn't know how to... like, the protocol, right. But as I went, I understood how to manage people or, you know, feel people out* ».

Par ailleurs, on retrouve chez certains répondants une évolution quant aux méthodes de gestion des risques priorisées lors de conflits. Francis explique que dans le passé, il faisait davantage usage de la force pour gérer les risques et que maintenant il préfère se retirer de l'interaction :

- « *So with clients how would you... tell me again how you deal with unpleasant situation? What do you do concretely?* » (Interviewer)
- « *How do I deal with an unpleasant situation with a client? If I don't like what's going on, I leave.* » (Francis)
- « *Simple as that?* » (Interviewer)

- « *I just leave, you know, I just leave. I just disengage and I leave. Yeah. That's the only way to deal with it, really and truly, because I don't want to become violent, one. Two, I don't want to hurt anybody anymore, emotionally or physically. I don't. So, to avoid those two situations, I just leave.* » (Francis)
- « *You were saying before, you would use a lot of violence ?* » (Interviewer)
- « *I would use aggression.* » (Francis)
- « *Now would you say you would be more, like, tempted to leave the situation?* » (Interviewer)
- « *Yeah, I do leave the situations that, you know, if they get out of hand I tell them, "I'm leaving." And I go.* » (Francis)

Se contenter de partir est une stratégie que plusieurs hommes utilisent pour minimiser les répercussions négatives. Un peu selon la même logique, certains hommes décident de ne rien faire dans certains contextes considérant que c'est la meilleure façon de gérer les risques. À cet égard, Andrew témoigne qu'il a aussi appris à ne pas affronter les risques avec un comportement violent, mais plutôt de ne rien faire au moment où ils surgissent.

*« Oh, yeah. I would have slapped him right back because I don't tolerate that stuff. You don't just slap somebody. But I've learned to deal with situations differently, you know. Because if I were to slap him back, what would that have... In the way that I was mad, if I would have slapped him back in anger, it wouldn't have made the situation any better, right? One, I would lose the client. Two, lose the money. Three, have a headache on my shoulders. Four, cause drama. These are things that I'm trying not to have. So, I just kind of swallow my pride, I guess, and keep on trucking. »* (Andrew)

Ce témoignage illustre le fait que la meilleure stratégie est parfois de ne rien faire et que cette décision ne peut être prise qu'en pleine interaction. En fait, ne rien faire au moment même où il y a un problème est parfois beaucoup plus efficace pour éviter une autre série de risques. De plus, les TSH notent qu'il n'est pas toujours réalistement possible de faire quelque chose. À cet égard, Eric raconte la fois où il s'est fait voler dans la rue :

- « *Well, not good. I got upset. I got ... you know. What can you do? Phone the police? There's nothing you can do. [...]* » (Éric)
- « *If you don't feel like you can call the police, how do you deal with ...?* » (Interviewer)
- « *There's nothing you can do. You just have to walk away.* » (Éric)

Au-delà de la colère qu'Eric ressent face au vol, il y a la frustration de ne pas pouvoir contacter les autorités (se méfiant des répercussions possibles). Ne rien faire est ici une façon d'éviter

d'autres risques que peut poser la police. La prochaine section traite plus amplement des interactions avec la police.

En résumé, les compétences pragmatiques acquises avec l'expérience apportent souvent un changement progressif quant aux façons de gérer les risques. En fait, on constate que le processus d'apprentissage débute par la compréhension des risques du métier (changeant selon le contexte) qui mène ensuite à des manières adaptées pour les gérer. Il semble effectivement évident que les participants doivent avant tout prendre connaissance des risques du métier pour apprendre à bien les gérer.

#### **4.2.12 Analyse croisée : revoir les fondements du risque**

On peut par ailleurs relever de notre analyse, des liens conceptuels entre les différents thèmes. Nous faisons référence ici aux différentes façons dont les stratégies sont combinées pour mieux gérer le risque, et aux manières dont elles interagissent et s'influencent entre-elles. Par exemple, l'intuition des TSH jumelés aux outils de communication permettent d'un côté de filtrer les clients pour réduire les risques avant la rencontre et, de l'autre, de gérer les risques de violences lors de l'interaction face à face. Par ailleurs, la communication verbale et non verbale permet de réduire les risques de diverses manières, mais aussi d'améliorer, dans l'ensemble, l'expérience sexuelle entre le TSH et son client :

- « *And what about police have you ever interacted with police?* » (Interviewer)
- « *Never. Never, never, never. I've never had an incident where I had to deal with police coming to my house or, you know, I had to call the police because I needed to get someone out of my house. I've never been put in that situation. I think, for you to find yourself in that situation, maybe you didn't have enough communication with the person prior to understand who was in your house, so now you have conflict. Right? If you don't talk to these people prior to understanding who's coming to your house, maybe you're going to have conflict and that's where the police become involved, right? So, if I cannot have any of that, perfect! You know? Less stress, the better for me.* » (Andrew)
- « *Would you say communication is key to avoid those situations?* » (Interviewer)

- « *IT is KEY! It is the most, the most thing you need in terms of doing this escorting thing. Because if you do not have communication with these guys and you just have, you know, Joe Blow come over to your house, “Okay, so, what are you into?” It becomes a long list of like, dislikes and, you know, this, that and the other. And it’s more like, Okay, now there’s not fantasy. It’s kind of awkward... Whereas if you had spoken to them earlier through text, email, whatever, just shoot the shit back and forth, when they come over, it’s the same type of vibe that was on email, you know what I mean? It’s the same ... It just transitions over as long as you have that open mind. But if you have a ... If you’re closed and no communication skills whatsoever and they come over, it’s not a fun time. It’s just awkward and boring. And then you don’t know how to go about saying let’s go to room. You know what I mean? Not fun.* » (Andrew)
- « *Communication to reduce risk but also to enhance the experience?* » (Interviewer)
- « *Yes. Enhance the... like, some of them want the Boyfriend Experience, which is totally fine by me but I’m not giving any ‘Experience’, per se. I’m just hanging out with you and having a good time. Yeah, I might cuddle more or do whatever, but, like, I’m in the moment, I’m not in love with you. I’m in the moment. So, when I’m in the moment with these guys, it’s because I started off with the communication, you know. I do all these cute, fun things just ensure that they’re having a good time. But, if none of that’s there then it’s awkward.* » (Andrew)

Il est aussi possible de mettre en relation les thèmes de « clients réguliers », « situation financière » et « sélection des clients ». En fait, d’une part, certains TSH affirment que les clients réguliers leur permettent de réduire un grand nombre de risques, entre autres, en leur offrant une meilleure stabilité financière ; celle-ci permet par la suite de mieux filtrer les nouveaux clients potentiels. D’autre part, les TSH qui sont financièrement stables et qui peuvent aisément filtrer les clients rencontrent peu de risque lors des interactions avec ceux-ci. Pour ces hommes, le risque surgit après l’échange sexuel lorsque le client se croit en droit d’accéder à leur vie privée. Ils évitent donc de revoir leurs clients plus d’une fois puisque cette fidélisation est perçue à risque. Finalement, même si les deux groupes d’hommes partagent des perceptions différentes du risque, on note dans les deux cas que l’aisance financièrement facilite le filtrage des clients, ce qui explique justement leurs opinions opposées sur la fidélisation des clients. Or, la combinaison de stratégies respectives aux deux groupes de TSH permet quoi qu’il en soit de minimiser les risques.

Ces liens conceptuels illustrent d’autant plus le fait que les catégories-types ne représentent

pas la complexité et la diversité des expériences vécues par les TSH. Les répondants de notre recherche mettent au clair que de gérer le risque est un processus qui se fait avant et à même l'interaction et qui varie toujours selon le contexte. Au quotidien, le risque est vécu comme quelque chose de labile et multidimensionnel. De fait, ce qui est un risque pour quelqu'un peut être un moyen de gestion pour quelqu'un d'autre. En outre, si les différentes perceptions de risques impliquent différentes façons de les gérer, alors ce processus dépend nécessairement du contexte et implique une série de stratégies combinées, entremêlées et interconnectées.

Pour conclure cette section, un dernier constat quant à la manière dont le risque se construit mérite une attention particulière. En portant une attention particulière aux expériences des répondants, on remarque que les risques d'ITS et ceux de violence ne sont pas directement rattachés au travail du sexe en tant que tel, mais bien simplement à l'échange sexuel. Le risque se construit donc dans chaque interaction sexuelle qu'elle soit commerciale ou non. En demandant à Andrew, par exemple, s'il perçoit les risques comme étant lié à son travail ou davantage à l'interaction sexuelle tout simplement, il répond : « *Yeah, it's just sex. Sex [or] Sex Workers, there's always that risk of catching something. So, you have to ensure that, you know, if you don't protect yourself there's means that you could get something, right? So...* ». Le témoignage de Charles justifie aussi ce constat :

- « *Puis est-ce que selon toi, ces risques-là sont aussi présents dans n'importe quelle autre interaction ?* » (Interviewer)
- « *Exactement. Oui. Il y a autant de risques à ce que je rencontre un étranger sur Scruff ou Grindr ou tous les autres [site de rencontre] qu'avec eux autres [les clients].* » (Charles)
- « *Fait que les risques ne sont pas reliés au travail du sexe, mais vraiment au sexe ?* » (Interviewer)
- « *Oui.* » (Charles)
- « *À l'échange ?* » (Interviewer)
- « *Exactement. Tu as tout compris. De toute façon, à date, je n'ai jamais rien attrapé avec les clients. Ça a toujours été le contraire. [Rire] C'est bien plus risqué de rencontrer [des personnes] en dehors d'être rémunéré qu'eux [les clients]. Je pense*

*que je te l'ai dit tantôt : les clients, ce ne pas eux qui sont dangereux. C'est ce que je fais à l'extérieur parce que toutes les fois que j'ai attrapé une ITS, ce n'est pas avec les clients. De toute façon, elle est jeune, ma carrière dedans — carrière entre guillemets. » (Charles)*

Charles et d'autres répondants insistent sur le fait que les ITS qu'ils ont eues n'ont pas été contractées dans le cadre de leur travail, ce qui soutient la relation entre le risque et l'interaction sexuelle comme telle. En ce qui a trait au risque de violence, on remarque la même tendance :

- « [...] *But then again, I go meet somebody for sex for my own pleasure, nobody knows where I am. Nobody knows where I'm going. Is it really that person that's there? Is it really their pictures? Is it really their profile? Anything is a risk. You know, "Oh, leave that and go through the back door." Then I go through the back door, open it up and it's, like, somebody who's way older, way bigger and he just, like, throws me down the stairs and nobody ever hear from me. That can happen if I go to that person's house for free. You know what I mean?* » (Tyler)
- « *Is there a greater risk with sex work or the same?* » (Interviewer)
- « *I find it's pretty much the same, really. If you really think about it, anybody can lie to you and just say, you know, "Yeah, yeah." Anybody can do that. Anybody can lure you into a house and, and take advantage of you in whichever way or form they want. It doesn't necessarily mean that you're an escort being paid for. No, that's not true.* » (Tyler)

Ce participant justifie dans son témoignage que les risques qu'il rencontre ne peuvent être rattachés directement et exclusivement à son travail d'escorte puisqu'il rencontre les mêmes risques dans des échanges sexuels non commerciaux. Nous concluons donc que de présenter les risques comme étant lié directement au travail du sexe des hommes revient à simplifier le processus de construction et de gestion des risques. Notre recherche montre que les TSH doivent faire face aux mêmes risques (sexuels et de violence) dans leur vie sexuelle professionnelle et personnelle : « *je vois autant de risques même en étant non-escorte. Autant de risques.* » (Daniel) En outre, si les risques sont les mêmes pour les interactions avec les clients que pour celles avec d'autres partenaires sexuels, les TSH doivent, quoi qu'il en soit, faire face au regard des autres, un défi que d'autres hommes ne doivent pas nécessairement affronter :

- « [C'est] *pareil comme les sites de rencontre comme Scruff ou Grindr ou Recon. [Gloussement] Je te dis : c'est pareil, pareil, pareil, excepté qu'il y en a un qui est*

*payant. Mais à part ça, je ne vois pas de différence. C'est les mêmes problèmes, c'est les mêmes questions, c'est les mêmes inquiétudes, c'est le même niaisage. C'est identique, mais il y en a un qui me donne l'argent. » (Charles)*

- « *Puis est-ce que tu dirais que le regard des autres est le même aussi ? » (Interviewer)*
- « *Mais non! Sur Scruff ou Grindr, c'est correct. Mais que tu te fasses payer, c'est moins correct. » (Charles)*
- « *Juste pour l'idée de la chose ? » (Interviewer)*
- « *Oui. » (Charles)*
- « *Parce que tu dis que c'est... » (Interviewer)*
- « *On fait la même chose. Tu sais, au bout de la ligne là, il y a une relation sexuelle. C'est exactement la même chose, mais à la fin, il y en a un qui te donne 300 \$. L'acte est le même, mais quand les gens te voient sur RentMen, ils vont te juger puis ils vont dire : 'ça, c'est une pute!' Mais s'ils te voient sur Scruff ou Grindr ou n'importe quel autre, là, il n'y a pas personne qui va te juger. » (Charles)*

Notre analyse relève donc que les participants doivent faire face à un type de risque qui, lui, est lié au seul fait qu'ils sont travailleurs du sexe : le risque d'être stigmatisé.

#### **4.3 QUAND LE RISQUE DÉPASSE LE CADRE DU TRAVAIL : LA STIGMATISATION**

Il convient de définir d'entrée de jeu la notion du stigmaté. Le mot stigmaté remonte à l'antiquité grecque où il représentait les marques (au couteau ou au fer rouge) sur le corps pour dénoncer l'infamie et l'immoralité de certains individus (criminels, traîtres, esclaves, etc.). De nos jours, le terme fait davantage référence à ce qui est « immoral », qu'à sa manifestation corporelle (Goffman, 1975, p.11). En fait, un stigmaté, comme l'explique Goffman (1975), fait référence à la « disgrâce » (p.11) ou à la discrimination d'un individu conformément à un aspect physique différent ou à ses comportements qui divergent de la norme.

Goffman (1975) spécifie que le stigmaté n'est pas inhérent à l'individu, mais qu'il est construit à travers les interactions sociales. De ce point de vue, tout comme notre notion du risque, le stigmaté ne résulte pas d'attributs objectifs, mais bien d'interprétations subjectives. « Un stigmaté représente donc en fait un certain type de relation entre l'attribut et le stéréotype. » (Goffman, 1975, p.14) Un comportement stigmatisé n'a de sens que dans son contexte

sociopolitique situé dans le temps et l'espace. En d'autres mots, selon le lieu, l'époque, le contexte, les acteurs impliqués, le climat sociopolitique, l'interaction, etc., un comportement peut être construit comme stigmatisant ou peut ne pas l'être (Van Campenhoudt et Marquis, 2014). Dès lors, le stigmate ne peut être compris en dehors de son contexte puisque c'est son contexte qui lui donne sa caractéristique stigmatisante.

Le stigmate est donc un attribut ou un comportement qui provoque une certaine réaction sociale discréditant et discriminant la personne jugée « anormale ». De ce fait, cette personne dite « anormale » peut faire face aux risques que lui impose son stigmate. Vivre un stigmate peut alors être perçu comme un risque dans la mesure où la personne concernée se méfie d'être discréditée, discriminée, jugée, etc., c'est-à-dire qu'elle est à *risque* d'être stigmatisé.

#### **4.3.1 Entre travail du sexe et homosexualité : double stigmatisation**

La stigmatisation vécue par les hommes qui exercent le travail du sexe est un sujet peu exploré par la littérature scientifique. Ceci étant dit, les quelques chercheur.e.s qui se sont penché.e.s sur cette question constatent unanimement que ces hommes sont stigmatisés soit en tant que travailleur du sexe, soit en tant qu' « homosexuel » (Joffe et Dockrell, 1995; Minichiello, Scott et Callander, 2013; Scott et al., 2005 ; Walby, 2012). Comte (2010), par exemple, se penche sur la question des stigmates vécus par les hommes et les femmes qui font le travail du sexe et conclut que la stigmatisation permet et confirme l'indignité proclamée aux sexualités hors norme. L'auteure conclut que le fait que ce stigmate soit « le résultat d'une pure construction sociale » (p. 422) n'empêche en rien l'attribution d'une image négative au travail du sexe qui persiste encore aujourd'hui. Notre recherche en vient aux mêmes conclusions :

- « *What do you think is the general public's opinion on Sex work? [...] The general attitude towards sex work?* » (Interviewer)
- « *That it's dirty. That it's immoral. That it's wrong. That it should be illegal. I think the general, overall view, the general view, is that it's cheap. That you're selling*

*yourself short. I don't know how really to describe what I mean when I mean "cheap". Do you see what I mean? Do you know what I'm trying to get at? »* (Michael)

- « *Yeah.* » (Interviewer)

- « *That it's cheap, right. Like, just that it's unorthodox. It's taboo. It's nothing that somebody should have to bring themselves down to. [...] I think the overall view with the general public is that it's immoral, dirty.* » (Michael)

Par ailleurs, le stigmatisme du travail du sexe est rattaché de plusieurs façons à celui de l'homosexualité (Comte ; 2010, Minichiello, Scott et Callander, 2013 ; Scott et al., 2005). Notre analyse révèle que les préjugés et les stéréotypes du grand public face au travail du sexe font en sorte qu'il n'est pas toujours possible de distinguer s'ils sont stigmatisés pour être travailleurs du sexe ou pour être (présumés) homosexuels. Il est peut-être alors plus juste de dire qu'ils sont doublement stigmatisés, ce qui est tout aussi vrai pour les répondants qui ne sont pas homosexuels, l'étiquette d'homosexualité leur étant apposée de toute manière. Même si nous avons défendu l'idée que les pratiques sexuelles d'une personne ne définissent pas nécessairement son orientation sexuelle et qu'il y a des TSH qui ont une clientèle composée exclusivement de femmes, les participants sont toujours présumés homosexuels. Et dans le rare cas où le travail du sexe des hommes est compris de façon hétérosexuelle, ces hommes sont tout de même stigmatisés pour pratiquer un travail dit féminin. Ils sont donc discrédités pour se « soumettre sexuellement » aux femmes, comme le met en évidence Comte (2010). Dans tous les cas, c'est toujours la même rhétorique patriarcale et machiste qui opère derrière ces deux stigmatismes — différents certes, mais aussi apparentés :

- « *Oh, no. My family would probably disown me because they don't even know I'm gay, let alone that I'm a sex worker. So, my family wouldn't react well at all. Some of my friends might not care but you never know until you tell them. And I'm too worried to tell them about what they might say. So, I, I just keep it quiet.* » (John)

- « *Do you think it's more the fact that it's a gay service or really that it's a sexual service?* » (Interviewer)

- « *Oh, sexual, yeah. Yeah, that's, that's what would bother my family, for sure.* » (John)

- « *It would bother them even if you only had female clients?* » (Interviewer)

- « *Yeah. Although not as much. [Laughter]* » (John)
- « *Could you tell me a bit more about the social stigma of being gay and offering 'gay services', if you want to put it in that way?* » (Interviewer)
- « *Well, most people assume that if you're a gay Sex Worker, that you're constantly getting fucked, and that, somehow, you're 'dirty' and you're disgusting and everything. But, I mean, if it was the other side of the coin where you're a male worker but you're with female clients, then you're the one having sex with them. You're the one fucking them. Which is suddenly different because, "Oh, you're the giver, not the taker." But if you're the taker then it's, like, "Oh my God!" That's the stigma... for me anyway, is that giver/taker is the whole thing with my family, with, like ... Even society, they all want to know, like, "Oh, are you a giver or are you a taker?" Like, I'd say that's the biggest stigma that I have to deal with.* » (John)

Il faut toutefois reconnaître que le stigmate de l'homosexualité est aussi vécu par d'autres hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes (HARSAH). Selon cette idée, le risque d'être stigmatisé ne serait pas lié au travail du sexe, mais à l'interaction sexuelle en tant que telle, au même titre que les risques d'ITS et de violence comme nous l'avons établie. Cependant il faut bien voir que les HARSAH n'ont pas à affronter le stigmate du travail du sexe contrairement aux hommes impliqués dans l'industrie du sexe. En d'autres mots, les TSH doivent non seulement faire face au stigmate de l'homosexualité (lié à l'acte sexuel), mais aussi au stigmate du travail du sexe (lié, pour sa part, au métier en tant que tel). Il est alors plus exact de dire que les travailleurs du sexe sont doublement stigmatisés du seul fait d'être TSH.

Il est vrai que les recherches que nous venons de citer ont traité du stigmate du travail du sexe des hommes. Nous notons toutefois qu'aucune ne le conceptualise comme un risque, ce que nous faisons ici. Ce qui est intéressant d'une analyse du stigmate en tant que risque c'est qu'elle permet de le reconnaître au même titre que d'autres types de risque. On peut ainsi concevoir la stigmatisation comme tout aussi préoccupante, si ce n'est plus, que les ITS ou la violence. Notre analyse révèle deux types de risques relatifs à la stigmatisation qui sont intimement liés. On retrouve d'un côté la personne qui risque de voir son travail du sexe exposé et qui tente par tous les moyens de préserver son secret. Les stratégies pour gérer ce risque sont donc majoritairement

relatives au contrôle de l'information. De l'autre côté, il y a le TSH qui risque d'être discriminé ou discrédité par des personnes qui connaissent, au moins partiellement, son attribut stigmatisant. Gérer ce risque revient donc à limiter les interactions stigmatisantes à l'aide de plusieurs stratégies.

Notons d'emblée que le risque d'être découvert peut facilement et rapidement devenir un risque d'être discriminé ou jugé, si le secret du travail du sexe est exposé. En même temps, lors d'interactions sociales, ces hommes ne peuvent jamais être complètement assurés de ce que les autres connaissent d'eux (Goffman, 1975) — c.-à-d. s'ils sont au courant du secret du travailleur du sexe. Gérer ces risques est donc complexe dans la mesure où les TSH passent forcément du risque d'être découvert à celui d'être jugé, et inversement, selon le contexte et les personnes impliquées dans l'interaction. Ainsi, la stigmatisation devient pour plusieurs d'entre eux une préoccupation quotidienne, à savoir quels risques devront être affrontés aujourd'hui :

- « *Comment est-ce que tu te sens jugé ? Pourquoi est-ce que tu te sens jugé ?* » (Interviewer)
- « *Mais comme on a parlé tantôt, les gens disent : « ah, il offre ses services. Ah, il est positif, il peut avoir plein de maladies, il va attraper le VIH. Il doit prendre de la drogue. Il doit faire ci. [Soupir] Je ne sais pas ce que tous les gens disent, mais comme je t'ai dit, cette semaine, j'ai appris que ça a tout l'air dont tout le monde le sait, que c'est devenu un secret de polichinelle. Alors quand je me promène sur Sainte-Catherine dans le Village, quelquefois quand je rencontre quelqu'un je me dis : 'ah, il doit savoir. Ah, il doit savoir'. » (Charles)*

#### **4.3.2 Le risque d'être découvert, le fardeau du secret**

Les interactions sociales demandent aux acteurs impliqués de révéler une certaine quantité d'informations personnelles pour contribuer à la fluidité de l'échange, ce qui peut devenir complexe pour la personne portant un stigmate et désirant le garder inaperçu (Goffman, 1975). Les répondants affirment devoir garder le secret vis-à-vis de leurs parents, de leurs enfants et d'autres membres de leur famille, de leur partenaire, de leurs amis ou d'autres proches, de leur employeur, de leur voisin, de leur médecin de famille et des autres professionnel.le.s de santé ainsi

que de toute autre personne qu'ils côtoient. Parallèlement, Comte (2010, p. 436) stipule que « la grande majorité des travailleurs et travailleuses du sexe maintiennent au moins partiellement le secret afin de se protéger contre les préjugés. » Ainsi peut-on dire que le fardeau du secret peut rapidement devenir très lourd. En demandant à John quelles personnes sont au courant de son implication dans l'industrie du sexe, il répond « *Well, the clients that I have know about it, that's about it. Like, my family doesn't know. Not even my friends really know. Just the friends that I have that are in the same business, they know. But nobody else just because I try to keep that secret, you know?* ». À vrai dire, cette nécessité de conserver sous silence son travail du sexe préoccupe quotidiennement plusieurs répondants, comme le montrent ces deux extraits :

*« People exposing me for what I do or people saying they want to role-play and then tape it ... You can hide a phone anywhere now and record pretty much anything. So I try to, like... you know, you can't really look everywhere in someone's house if there's a hidden camera, you know what I mean? Or a little red light, blinking somewhere or ... But that is one thing; that they're recording. Because nowadays you can record anything and anyone very, very easily. It's not a big camcorder anymore, you know? Yeah. »* (Tyler)

*« I had to hide the fact that I was a male prostitute from my friends, you know, "God forbid that they saw me out there doing what I was doing, you know?" The ridicule. The name calling and getting beat up and, you know. »* (Francis)

Au-delà de la peur d'être discrédité (tel qu'illustré dans l'extrait de Francis), les répondants sentent le besoin de préserver ce secret pour d'autres raisons. Certains TSH se méfient des représailles légales n'étant pas tout à fait sûrs de la légalité de leur activité. D'autres ont honte d'être TSH ou ont peur de décevoir leurs proches comme en témoigne John « *I just don't want anyone to know because it would be a disappointment to a lot of people just ... Especially my family!* ». Enfin, certains TSH croient davantage que leurs pratiques ne regardent personne d'autre qu'eux-mêmes : « *To me, I just keep it to myself. If I want to go and meet up with a guy, I'm going to meet up with a guy, you know. It doesn't have to be ... They don't have to know that I'm going to go and get paid for it, right? I'm just going to go meet up with somebody. Simple as that.* » (Andrew) Peu

importe ce qui motive leur décision, ces hommes sont constamment confrontés au risque d'être découvert, d'où l'intérêt de contrôler l'information qui circule à leur égard.

### 4.3.3 Contrôler l'information pour se préserver

La stratégie la plus populaire pour gérer le risque d'être découvert est de garder ses informations personnelles anonymes. Les TSH font par exemple usage d'un pseudonyme et d'une adresse courriel spécifique, utilisée uniquement pour le travail du sexe. De façon générale, ces hommes demeurent très discrets lorsqu'il est question du travail du sexe :

- « *How do you keep that secret?* » (Interviewer)
- « *By not flaunting it. By being very discreet about where I have certain meetings. By not being seen in public with, you know... not meeting with Clients somewhere like a Starbucks and then going to a hotel or ... I've definitely put, certain things in place so that, that doesn't happen. I'm not seen out and about, right ?* » (Michael)

La discrétion totale met toutefois les TSH dans une position paradoxale puisqu'ils doivent se publiciser à un degré suffisant pour recruter des clients. Ils sont donc forcés de trouver un juste milieu entre le fait de dissimuler assez d'informations pour rejoindre leurs clients et de rester assez discret pour ne pas attirer l'attention de leurs proches. Compte tenu de ce qui précède, on comprend pourquoi le fait d'utiliser un pseudonyme ou une adresse courriel spécifique au travail du sexe sont des outils particulièrement utiles. Il arrive aussi que, pris au piège de questions indiscretes lors d'une interaction quelconque, les hommes doivent mentir pour préserver le secret. C'est ainsi que certains TSH parlent d'un autre emploi (réel ou fictif) qu'ils font lorsque leur source de revenus est questionnée :

- « *Do you fear that [some would find out] on a day to day basis or are you able to cope with keeping it a secret?*» (Interviewer)
- « *No, on a daily basis I just sort of try to, not talk about it. If somebody asks me where I get my money from I just say that I do odd jobs. Stuff like that...* » (John)

Si certains mentionnent un autre travail pour justifier leur revenu et camoufler leur travail du sexe, d'autres tentent plutôt de le normaliser, voire de le banaliser :

- « [...] *So, I try to keep it casual, you know? Not so business like but more become fast friends and then sex and then money, basically. I try not to be so commercial about it. I don't know if that makes any sense but ...* » (John)
- « *Would you say you try to cover the sex work aspect by just making it seem like a normal...* » (Interviewer)
- « *Yeah, like a friend type thing. I try, yeah. I try to be friends with my clients so that it seems like just two friends helping each other. And it's worked. I mean, I've made a few very good friends over the years doing it.* » (John)

Malgré les différentes stratégies pour faire face au risque d'être découvert, le secret ne peut pas et n'est pas toujours préservé. Comme le rappelle Goffman (1975) « toute relation oblige ceux qui l'entretiennent à échanger une quantité convenable de détails intimes sur leur personne, en signe de confiance et d'engagement réciproque. » (Goffman, 1975, p. 106). Les TSH doivent donc naviguer entre dire ou ne pas dire, mentir ou ne pas mentir, s'exposer ou ne pas s'exposer, ce qui revient à manipuler l'information selon le contexte et selon l'individu en question. Ainsi, ces hommes délimitent leurs risques en divisant le monde en deux groupes d'individus : le premier, nombreux, auquel ils ne révèlent pas le stigmate, et le deuxième, limité aux personnes de confiance, auquel ils disent tout. Les deux extraits qui suivent en sont des exemples concrets :

- « *How do you decide to tell compared to not saying anything at all?* » (Interviewer)
- « *It all depends. It all depends.* » (Francis)
- « *How do you judge? It's just by your feeling...* » (Interviewer)
- « *If I known you for a few years and I know that I can trust you with everything, I'll tell you. But if I feel I can't trust you, I don't tell you.* » (Francis)
- « *So, yeah, that's all... This is my business. My personal stuff. Again, I don't go around advertising it, promoting it... Because you have to choose who you tell, right. So ...* » (Éric)
- « *And you choose, based on your gut feeling?* » (Interviewer)
- « *Yeah. Like, I'm not going to tell my straight hetero friend, obviously. But maybe I have a guy, an acquaintance I met online who's around my age and he's gay or bi and he's been in that world... I'll mention it or I might say, "What do you think about Sex Workers? What do you think about whatever?"* » (Éric)
- « *So kind of asking questions...* » (Interviewer)
- « *Open the door, yeah.* » (Éric)

Le témoignage d'Eric montre qu'en posant des questions, il peut « ouvrir la porte » et voir comment les autres réagissent face à ses choix de vie, avant de s'exposer complètement. Les TSH utilisent donc aussi la communication, leur sens d'observation et leur intuition pour décider à qui le dévoiler<sup>38</sup>, toujours dans le but de réduire le risque d'être jugé ou discriminé. De surcroît, cette décision doit aussi être mise en relation par rapport au contexte culturel et religieux auxquels appartiennent respectivement les TSH. En fait, parmi tous les hommes interviewés, seuls ceux minorisés ont affirmé devoir affronter des enjeux de plus grande ampleur du seul fait qu'ils sont d'une minorité raciale ; et surtout en ce qui a trait au risque d'être découvert. Les témoignages suivants illustrent aisément l'ampleur de ces enjeux :

*« There's some of my close friends that are... because of my background and being raised as a Muslim, there's a lot of my close friends that I know would probably disown me. Close friends or not, because of religious backgrounds. I wouldn't even want to think about how bad that would actually turn out, you know? If some of my close friends did find out, I'd probably lose a lot of them. They'd probably all assume that I was a disease ridden and was just not good, right. Yeah. That would be the reason why. Religious background. » (Michael)*

*« Oh, my family does not know. My family does not know and I think if they were to know, it would be a situation for sure, because I don't know how other cultures take it but I would assume that African American Black Caribbean families are not too excited about their family members having their body used for funds. I would say any culture is not too thrilled about that. But I would say it's more shunning upon in Black culture. » (Andrew)*

Si les TSH sont particulièrement préoccupés par l'opinion de leurs proches, c'est peut-être alors parce que ce stigmatisme doit aussi être porté par ces derniers ; comme l'affirme Goffman (1975), « la société en vient à les traiter tous deux comme s'ils n'étaient qu'un » (p. 43). Ainsi, les personnes portant le stigmatisme risquent d'être rejetées par leurs proches qui eux tentent justement d'éviter la

---

<sup>38</sup> Notons que cette décision se prend souvent au moment même de l'interaction et est parfois hors du contrôle des TSH selon les circonstances externes. Les TSH doivent donc adapter leurs stratégies de gestion du risque au contexte même de l'interaction parce que le risque du secret peut facilement devenir le risque d'être discriminé ou jugé. Lorsque le secret est dévoilé (le TSH devant nécessairement affronter le deuxième type de risque), c'est souvent pour des raisons bien stratégiques. Nous élaborons davantage sur ces thèmes dans les pages suivantes.

stigmaphobie. « D'une façon générale, cette tendance du stigmaté à se répandre explique en partie pourquoi l'on préfère le plus souvent éviter d'avoir des relations trop étroites avec les individus stigmatisés, ou les supprimer lorsqu'elles existent déjà. » (Goffman, 1975, p. 44) C'est pourquoi Michael, homme arabe et musulman, n'hésite pas à le rappeler plusieurs fois : « *It's a pretty big secret.* » et explique l'importance de ce risque pour lui :

- « *What can you tell me about other challenges or issues or problems you have faced or you think you could face or you scared of facing?* » (Interviewer)
- « *Probably having to face my parents, if it's something that ever came out. That's something that I, I try not to even think about. I wouldn't know where to start. Wouldn't know what to think. It's extremely fucking risky, what I'm doing. It is, like, beyond [risky].... In terms of being completely and entirely disowned beyond the word "disowned", it's almost not even worth it, right. It's definitely my number one fear, right... is having my parents find out. Because I would literally be at an ultimate loss. I would be ... it would .... Because of their older, like, more Old School, you know... » (Michael)*
- « *Traditional?* » (Interviewer)
- « *Traditional Lebanese mentality. There'd be, there'd be, there'd be no going back. It would be like a no holds barred, like .... Probably would never speak to me again, right. I would probably have to hear the words, like, "You're not my son." Or, like, "I don't know who you are. I didn't raise you." Or... you know what I mean? Something to that effect. Something that I don't even want to talk about when I think about, like, I would be in a world of shit. I wouldn't know what to do. I wouldn't know. I would lose my family. I would lose. I would lose all respect. I know it would branch out to my cousins and my uncles and my aunts and my grandparents and .... Oh, I would, it would, I would.... I don't even want to speak about it. I don't even want to talk about it, to be honest. I don't. It's that bad. It's that bad. Yeah, it's that bad. Yeah, it's almost not even worth it, when I think about it, you know what I mean? It's such a big risk that it ... Money, like, it's just... It's my entire family. [...] So, that's my overall look on ... That would be my number one fear. Yep. » (Michael)*

En définitive, le risque d'être découvert est très préoccupant pour les hommes qui ne veulent pas divulguer leur choix de vie aux personnes qu'ils côtoient. Il faut aussi voir que si les TSH sont autant préoccupés par le risque d'être découverts, c'est surtout parce qu'ils veulent éviter la discrimination et le jugement, soit le deuxième type de risques liés à la stigmatisation.

#### 4.3.4 Risque omniprésent d'être jugé et discriminé

- « *Do you often talk about what you do with friends?* » (Interviewer)
- « *No, I don't, no, I don't. No, I keep it to myself.* » (Adam)
- « *What are you worried about?* » (Interviewer)
- « *Judgment, right?* » (Adam)

Nous venons de dire que la peur d'être discrédité motive souvent le fait de demeurer discret avec son travail du sexe et d'éviter le jugement des autres. Cette stratégie est sans doute la plus populaire auprès des TSH pour réduire le risque d'être jugé ou discriminé, comme le montre aussi l'extrait de Daniel : « *Je pense qu'au fond, oui, je dois avoir peur du jugement des autres face à ce travail-là, parce que déjà, je déteste... j'évite d'en parler.* ». Pour les travailleurs du sexe, le risque d'être discriminé s'étend à plusieurs sphères de leur vie. Le simple fait de voir son docteur de famille, par exemple, une interaction qui est peut-être banale pour la majorité des citoyens, est assez préoccupante pour les TSH. Selon les hommes interviewés, les professionnels de santé « traditionnels » (hôpital, médecin de famille, etc.) ne sont pas formés pour interagir avec les TSH et ont une attitude de jugement face à ceux-ci, comme en témoignent Eric et Michael :

- « *What do you think overall is the general attitude of healthcare or professionals towards sex work?* » (Interviewer)
- « *Nasty. It's, like, stuck in the eighties. If you tell your family doctor, "I'm a Sex Worker," he's gonna lecture you.* » (Éric)

« *The Montfort Hospital, I've had the worst experience. Towards former addicts or active addicts or anyone involved in the sex industry, they are extremely rude, unfair. You know, just, for lack of a better word, downright mean. [...] I'm telling you, it's not just me. Talked to multiple people that are former users or sex workers, they'll tell you the same thing. The Montfort Hospital is the last place you want to go.* » (Michael)

Les extraits ci-dessous permettent aussi d'expliquer pourquoi la majorité des TSH décide de demeurer discret au sujet de leur implication dans le travail du sexe. Niccolai et al. (2013) et Dorais (2003) parviennent à des résultats similaires.

Chez les TSH, le risque d'être discriminé s'étend aussi aux interactions avec la police. Ce n'est pas sans raison que parmi toutes les stratégies de gestion de risques mentionnées depuis le début du chapitre, le fait de contacter la police ne s'y trouve pas. Ce constat est supporté par la littérature scientifique qui stipule également que la police n'apporte pas aux travailleurs du sexe un sentiment de sécurité —au contraire elle est plutôt source d'ennuis— d'où la résistance de contacter les autorités si le besoin se présente (Dorais, 2003 ; Niccolai et al., 2013). Cette forme de stigmatisation s'articule de plusieurs façons et est souvent le résultat d'abus de pouvoir ou de harcèlement de la part des policiers. Adam témoigne de cette forme de violence:

- « *Can you give me an example of harassment?* » (Interviewer)
- « *Picking you up; taking you for a drive out of town; taking your shoes; beating the fuck out of you and taking your money. And they do that every time they see ya. That's harassment. Excuse my language, but I get upset when I start talking about that.* » (Adam)

D'autres TSH partagent aussi ces craintes sans avoir été directement victimisés : « *there is all sorts of terrible stories that people have about the police being quite awful and also aggressors towards sex workers, particularly female sex workers.* » En outre, les hommes interviewés relèvent le risque de devoir affronter les insultes et la violence physique de la part des autorités. La conversation avec Francis résume bien ce type d'interaction :

- « *Do you feel that you could count on the police if there was anything that would happen?* » (Interviewer)
- « *No, I wouldn't count on them.* » (Francis)
- « *Why not?* » (Interviewer)
- « *Because I've learned that they don't care.* » (Francis)
- « *About male sex workers?* » (Interviewer)
- « *Yeah, they don't care. Their words are, "Just another dead fag." I've heard them use that term a few times. "Ah, you're just a fag." Drive-by, scream out, "Fag!". Real bullshit shit, you know what I mean?* » (Francis)

Par ailleurs, conformément à l'étude de Walby (2012), plusieurs racontent comment leur implication dans cette industrie a des conséquences négatives sur leurs relations amoureuses ou sexuelles (en dehors du travail) :

« *Tu vois, j'ai rencontré quelqu'un l'autre jour puis il me dit : ' tu ne pourras jamais être mon chum, toi ' . ' Comment ça?' ' Il dit : ' j'ai su que tu vendais tes services'. Fait que tu vois, ce n'est pas facile. [...]* » (Charles)

« *Puis comment est-ce que ça te fait sentir quand par exemple la personne te dit qu'elle ne pourrait jamais être ton partenaire parce que tu vendais des...* » (Interviewer)

« *Mais je trouve ça un peu ridicule. Tu sais, ça ne se change pas le gars que je suis.* » (Charles)

« *Puis est-ce que tu penses que tu vas avoir plus de difficultés dans ta vie personnelle ou dans ta vie de couple parce que tu as fait ce travail-là ou tu fais ce travail-là?* » (Interviewer)

« [Soupir et pleurs silencieux] *Je pense que ça ne m'aidera pas. [Voix entrecoupée de pleurs] Excuse... je suis un peu émotif. En fait, je lui ai dit que ce n'était pas mes qualités ou quoi que ce soit. Tu sais, je suis le même gars-là même si je fais ça. Mais il reste que ce n'est pas très bien vu.* » (Charles)

« *Let's say I want to hook up with someone, If they know I'm an Escort, [they]'re not going to want to [meet up]...* » (Tyler)

Cette stigmatisation prend parfois la forme de jugements causés par le fait d'être sexuellement actif ou d'avoir plusieurs partenaires sexuels. Que ces hommes soient « réellement » sexuellement actifs ou non a peu d'importance parce qu'ils sont, dans tous les cas, associés au stéréotype de la promiscuité sexuelle. Tristan notamment en témoigne: « *I'm a Hustler [...] and when people find out, they don't want to hang out, they don't want to date you, they are like "Oh gross you are a slut". There is a slut-shaming.* » Ce *slut-shaming* est effectivement alimenté par des conceptions stéréotypées du travail du sexe, telles que l'idée qu'ils sont « *des gars faciles ou des gars qui ont une addiction au sexe ou des choses comme ça* » (Charles).

En somme, les travailleurs du sexe font quotidiennement face au risque d'être discriminés ou jugés. Nous avons présenté dans cette section quatre façons dont ce risque peut être vécu, soit lors d'interactions avec le système de santé, de confrontations avec la police, d'un rejet dans les relations amoureuses ou de *slut-shaming*. Or, ces manifestations de la stigmatisation ne sont que

quelques-unes parmi plusieurs autres qui exigent toujours de la part du TSH d'adapter son quotidien pour réduire les risques qui y sont liés.

#### 4.3.5 Stratégies mises en place : confrontation, évitement et valorisation

Préserver le secret n'est pas la seule stratégie pour gérer le risque d'être jugé ou discriminé. En fait, certains préfèrent être directs et dévoiler leur implication dans l'industrie du sexe. Tel est le cas de Tristan : « *I'm pretty upfront with people about being a sex worker. I don't want someone to start a conversation with me and then get interested, and then be like oh! Like that cycle of rejection. I'm pretty upfront with it right away.* ». Ainsi, pour ce participant, lorsqu'il y a une intention de développer une certaine relation, mieux vaut affronter le jugement dès le début de l'interaction puisqu'il devra le faire de toute manière à un certain point. Une autre stratégie utilisée par les répondants est d'ignorer tout simplement cette forme de discrimination :

*« Honnêtement, je n'y pense pas. Non, je ne pense pas à ça puis ça ne m'empêche pas de vivre. Puis honnêtement, je m'en fous. Je m'en fous que les gens peuvent penser que [Soupir] je ne suis pas une bonne personne ou quoi que ce soit puisque ce n'est pas le cas. Je vauux autant qu'eux autres puis peut-être plus, sûrement plus dans bien des cas. »* (Charles)

Cette stratégie est parallèlement utilisée pour confronter la discrimination que les TSH peuvent vivre lorsqu'il est question de relations amoureuses. L'échange suivant montre que certains participants tentent de ne pas se laisser affecter par le regard des autres :

- « *Pour revenir un peu à la question de tantôt juste pour faire sûr que je comprends : est-ce que ton travail affecte ta possibilité d'être en couple, la rend plus facile, plus difficile ou ça n'a aucun rapport ?* » (Interviewer)
- « *Oui, plus difficile parce que le monde est judgemental [... En imitant quelqu'un qui jugerait] 'Je ne vais pas aller en couple avec ce gars-là, c'est une pute !'* » (Yanick)
- « *Puis tu fais face à cette réaction-là comment ?* » (Interviewer)
- « *[...] I don't give a shit.* » (Yanick)
- « *Tu ignores?* » (Interviewer)
- « *Oui.* » (Yanick)
- « *Okay.* » (Interviewer)
- « *I am who I am.* [Silence] » (Yanick)

Le fait d'ignorer la stigmatisation pour la contrer<sup>39</sup> s'applique aussi aux confrontations avec les autorités. C'est le cas de Francis qui témoigne notamment du fait d'ignorer les insultes des policiers, ce qui lui permet du coup de prévenir une série d'autres risques qui lui apparaissent peut-être plus préoccupants :

- « *Has that ever happened where they would pass by and verbally assault?* » (Interviewer)
- « *Oh, yeah. Oh, yeah.* » (Francis)
- « *What would you do?* » (Interviewer)
- « *Nothing.* » (Francis)
- « *Ignore?* » (Interviewer)
- « *Ignore them, because if you engage them, then they can charge you with causing a public disturbance. So, you just learn to just let them shoot off their mouth and drive away. What else can you do, right? They've got a gun. They could beat the shit out of you, you know.* » (Francis)

L'extrait ci-dessous illustre bien le fait que gérer les risques de stigmatisation n'est pas non plus un processus linéaire. Pour comprendre ce phénomène, il est nécessaire, encore ici, de le contextualiser et de considérer d'autres facteurs préoccupants pour les TSH, à savoir d'autres risques.

Dans un autre ordre d'idées, un participant gère quant à lui le risque du jugement en glorifiant ses clients. En fait, Tyler veut démentir les préjugés et les opinions préconçues à son égard en justifiant, par exemple, la beauté de ses clients :

- « *Would you say you fear judgment from...?* » (Interviewer)
- « *Yes, I fear judgment. And really, it's just because of, like, the stigma. But if people would see my clientele... I have very, very good-looking guys. You know, like, very, very good-looking guys. My last client was... I walked up the stairs and when I saw him I felt like paying him [Laughter]. You know what I mean? I was just: wow.* »

---

<sup>39</sup> Il faut reconnaître que le choix d'ignorer le stigmate pour le gérer reflète peut-être en fait un manque de choix. Cette stratégie serait alors une façon plus précoce de faire face au risque d'être discriminé. Ainsi, d'un point de vue freudien, on pourrait supposer que cette stratégie s'articule plutôt comme un mécanisme de défense visant davantage à protéger l'intégrité psychologique d'une personne. Cependant, que cette technique serve « réellement » davantage à protéger son identité, son égo ou son orgueil, ou non, nous importe peu puisque nous sommes, rappelons-le, intéressés aux perceptions des travailleurs du sexe. Nous pouvons, par conséquent, comprendre le fait d'ignorer le stigmate comme stratégie qui permet effectivement de le gérer. Ceci est d'autant plus vrai en considérant l'influence que cette stratégie a sur la gestion d'autres types de risque, comme nous l'expliquons maintenant.

*Another one of my clients, they're a young couple. They're, like, 35 and 32, you know what I mean? Like, it's just it ... and if people would say, "Eeww, you're an Escort!" I would be like, well you know what if I would show you a list of my clients, you would probably want to sleep with ¾ of them." » (Tyler)*

Ainsi, en présentant des aspects positifs de sa clientèle, cet homme veut contrer les jugements négatifs à son égard. De même, Tyler n'hésite pas à mentionner que ses clients sont des personnes très respectées et réputées dans la communauté (voire les plus respectées). Ceci, dans le but de donner une certaine crédibilité à son travail. À cet égard, la majorité des participants perçoivent le travail du sexe comme un emploi : « *I see sex work as labour, right. For me, it's a job.* » (Tristan)

La professionnalisation du travail du sexe est effectivement une stratégie visant à minorer le risque de discrimination. Au même titre que glorifier les clients, la professionnalisation vise à donner une crédibilité au travail du sexe. Les TSH tentent donc d'établir cette crédibilité en comparant leur travail à d'autres types de professions telles qu'illustré dans les deux extraits ci-dessous :

*« Do you consider it just as any other work? » (Interviewer)*

*« I consider it just like anything else. You give a service, you pay for a service, right. It's cash in hand. It's nothing more, nothing less, right, you know. » (Francis)*

*« Je vois le travail du sexe comme tout autre travail dans le sens que les gens qui font un... mais sans généraliser, mais comme beaucoup de gens qui ont un travail et puis qui n'aiment pas vraiment ça, ils ont juste un travail simple qui leur fait gagner de l'argent. Et puis ce n'est pas leur corps qu'ils vendent, mais c'est autre chose qui est tout aussi précieux, selon moi. » (Daniel)*

Dans le témoignage de Daniel, il faut bien comprendre que le fait que son travail ne lui plaise pas particulièrement n'enlève rien à la crédibilité qu'il lui donne. Bien au contraire, il compare son travail à celui des autres et en arrive au même constat : même si le travail du sexe n'est pas son emploi de rêve, il le fait tout de même pour gagner un salaire, tout comme la majorité des individus employés. Enfin, les participants de notre recherche sont conscients que, malgré leur opinion, la société ne perçoit pas nécessairement ce qu'ils font comme un travail au même titre que les autres.

Si tel était le cas, le risque d'être discriminé serait bien moindre comme le fait comprendre Charles quand il évoque un collègue avec une « vraie » profession :

*« Il a des relations cachées derrière son diplôme de massothérapeute et c'est pour ça qu'il fait ça. [...] Mais lui, il n'est pas jugé même s'il donne du sexe depuis six ans à plus de 75 % de ses clients. Il n'y a pas personne qui le juge. Il est massothérapeute. Il n'est pas sur un site. Il n'est nulle part. Il est chanceux. Il s'annonce comme massothérapeute, il donne des reçus pour les fins d'impôt ou pour les assurances et tout ça. Alors, c'est très professionnel, mais il est vraiment massothérapeute. Il n'est pas masseur ; il y a une différence, là... Les masseurs, tout le monde sait que c'est pour le sexe seulement, mais pas les massothérapeutes. Il a suivi un cours de massothérapeute. Il a pris un an. Alors, quand tu rentres chez lui il a son diplôme de massothérapeute, mais derrière ce diplôme-là, il offre ce service d'escorte. Mais lui, il n'est pas jugé tandis que moi, je suis jugé sur le site RentMen par mes confrères, par mes amis, par mes connaissances. »*

Charles explique que la formation professionnelle (reconnue par les autres) de son collègue lui permet d'exercer son travail du sexe en évitant le risque d'être discriminé. Force est toutefois de constater que c'est davantage le risque d'être découvert qui est minoré ici, parce que s'il n'est pas jugé, ce n'est pas parce qu'il est miraculeusement épargné des jugements en tant qu'escorte, mais bien parce que son travail du sexe est aisément camouflé.

En définitive, confronter ou ignorer le regard des autres, glorifier ses clients ou encore mettre en valeur l'aspect professionnel de leur pratique sont autant de stratégies utilisées par les TSH pour gérer le risque d'être jugé et discriminé. À la lumière de ce qui précède, nous constatons que gérer le risque de discrimination revient nécessairement à tenter de déconstruire la stigmatisation entourant le travail du sexe, entre autres, en tentant de le légitimer. Ce constat est supporté par Comte (2010) qui note que certains travailleurs du sexe font face à leur stigmatisme en remettant en question ses fondements même. Il appert de notre analyse que le risque d'être stigmatisé, comme tous autres risques, varie selon le contexte et la personne concernée. Comme nous l'avons montré, la construction et la gestion du risque ne sont pas des processus univoques, si bien que le risque d'être découvert peut rapidement devenir le risque d'être jugé ou discriminé.

Par conséquent, les répondants adaptent leur comportement et réajustent leurs stratégies constamment pour gérer les risques le plus adéquatement possible.

Enfin, il est sans doute pertinent de mettre cette stigmatisation en relation avec le contexte normatif dans lequel elle s'inscrit. Comme nous l'avons mentionné, les travailleurs du sexe se trouvent dans un contexte socioculturel qui les rend parfois criminels<sup>40</sup> et toujours déviants ce qui contribue à leur stigmatisation. Ces hommes se trouvent d'ailleurs à l'intersection de plusieurs stigmates, tel celui de l'homosexualité, rendant leurs pratiques d'autant plus clandestines. On peut donc supposer que ce contexte normatif (tant d'un point de vue juridique que social) rend plus difficile la gestion des risques en générant un plus grand nombre de défis et en limitant les ressources d'aide et de soutien à leur disposition. Par exemple, la police étant une source de préoccupation pour ces hommes, elle ne peut pas leur être une source d'aide en situation d'urgence. Ce contexte normatif permet effectivement d'éclairer davantage les appréhensions des travailleurs par rapport à leurs interactions avec le système de santé, la police, leur famille et leur proche, etc.

---

<sup>40</sup> Étant intéressés par les perceptions des TSH, nous mettons peu d'importance sur ce que dit la loi dans le cadre de notre analyse. Ceci étant dit, pour plus d'information sur les lois entourant le travail du sexe, voir art. 286.5 C.cr, art. 213 C. cr. et art.213 C. cr

## CHAPITRE 5

---

# CONCLUSION

Le travail du sexe des hommes est très peu étudié au Canada et ailleurs, contrairement à celui des femmes. Les TSH ne sont effectivement pas au centre des préoccupations scientifiques, médiatiques et politiques, constat qui est aussi confirmé par les hommes que nous avons interviewés. Il semble, en fait, que les stéréotypes populaires (surtout axés sur la femme prostituée) et les conceptions simplistes de la commercialisation du sexe, dominent les discours académiques et non académiques, ce qui rend difficile de concevoir le travail du sexe en dehors de l'hétéronormativité (Dennis, 2008, Smith et Laing, 2012 ; Dawthorne, 2015).

Cette thèse a voulu surmonter cet enjeu en contribuant aux savoirs criminologiques et sociologiques centrés sur le travail du sexe des hommes et spécifiquement le phénomène du risque. Nous nous sommes posé la question suivante : « Comment les travailleurs du sexe gèrent-ils ce qu'ils perçoivent être les risques entourant leur métier ? », ce qui a mené à une analyse complexe, pour ne pas dire paradoxale ou contradictoire. Si d'un côté, nos résultats confirmaient la littérature spécialisée, de l'autre, ils apportaient un regard différent sur le phénomène du risque vécu par ces hommes. La contribution de cette recherche vient sans doute des outils théoriques développés aux chapitres 2 et 3 qui nous ont permis de porter un regard phénoménologique sur le risque, concept compris comme un *terme parapluie*.

D'une part, notre thèse soutient effectivement les résultats de recherches antérieures qui ont permis d'identifier deux catégories-types de risques vécus par les TSH ainsi que des stratégies

mises en place pour y faire face. La première concerne les risques d'ITS qui sont réduits par le port du condom et à l'aide de techniques de communication. La deuxième, les risques de violences sont aussi gérés avec des techniques communicationnelles, ainsi que d'autres stratégies telles que l'usage de la force, la solidarité de protection entre les TSH, le fait de réduire l'ambiguïté des interactions et de filtrer les clients.

D'autre part, notre recherche complète la littérature spécialisée en identifiant des risques et des manières de les gérer qui en sont absents et qui mettent en évidence les lacunes de ces catégories-types en question. Nous constatons qu'elles sont incomplètes et poreuses, ce qui ne rend pas justice à la complexité du processus de construction et de gestion des risques. Les représentations du risque peuvent d'ailleurs varier amplement d'un TSH à un autre et d'un contexte à un autre, illustrant la labilité du concept. Le risque est compris, perçu et géré de différentes façons, ce qui explique que certains thèmes —tels la consommation de drogues ou les clients réguliers — sont à la fois un risque pour certains TSH et une façon de gérer les risques pour d'autres. Ces catégories-types sont donc réductrices et simplificatrices : elles généralisent le phénomène si bien qu'elles ne reflètent plus les réalités quotidiennes des travailleurs du sexe. La gestion de risques est un processus qui n'est pas linéaire, rigide ou invariable parce que les risques ne sont pas gérés de façon individuelle et indépendamment du contexte. Pour les répondants, ce processus revient plutôt à considérer les risques dans leur ensemble et à jumeler des stratégies adaptées à la situation en question — toujours dans le but de gérer ce qui leur semble le plus préoccupant.

Notre posture théorique critique nous a permis de constater par ailleurs que les risques ne peuvent pas être associés au travail du sexe en soi. Les hommes que nous avons rencontrés mettent au clair que les risques affrontés dans leur cadre de travail ne lui sont pas liés directement, mais

plutôt à l'interaction sexuelle même. Dans leurs pratiques sexuelles non-commerciales, les TSH doivent en effet aussi gérer les risques d'ITS et de violence. Cette réflexion permet de retirer, du moins en partie, l'emphase toujours négative sur le travail du sexe, soit en se distançant des a priori le percevant continuellement comme un travail risqué et dangereux. Dit simplement, le risque n'est pas lié au fait que l'activité sexuelle est commerciale, mais simplement à l'activité sexuelle elle-même ; une exception cependant et non des moindres : le risque d'être stigmatisé.

Ce dernier s'articule principalement sous deux formes, soit le risque d'être exposé et celui d'être discriminé ou jugé. Les participants affirment avant tout devoir garder leur travail du sexe sous silence par peur d'être discrédités. Cette nécessité de préserver le secret est enracinée dans des normes sociales qui présentent toujours le travail du sexe comme une pratique immorale, dégoûtante et déviante. De fait, le risque d'être exposé devient rapidement le risque d'être discriminé pour un TSH qui voit son secret exposé. On peut donc supposer que si ce n'était pas du risque d'être jugé, celui d'être découvert n'existerait pas puisque ces hommes ne sentiraient pas l'obligation de préserver leur secret. Plusieurs font face aux jugements de la part des professionnels de santé, au harcèlement policier et au *slut-shaming* – qui ne sont que quelques expressions de la stigmatisation vécue au quotidien. En se fiant aux expériences vécues des participants, notre thèse permet donc de constater qu'on ne peut pas limiter le risque à ce qui menace l'intégrité physique des TSH. À la différence des risques d'ITS et de violences qui sont davantage liés à l'interaction sexuelle, le risque d'être stigmatisé est lui directement lié au travail du sexe.

D'avoir pris un regard de criminologue critique sur le risque nous a permis de dresser certains constats que d'autres approches théoriques (décrites dans le chapitre 2) n'ont pas mis en évidence : telle la préoccupation quotidienne de la stigmatisation. Voir le stigmate comme un risque permet de rendre compte du fait qu'il est plus préoccupant pour certains TSH que d'autres

types de risque, surtout si on considère que la stigmatisation affecte plusieurs sphères de leur vie (ne se limitant pas au travail du sexe). Certes, il demeure difficile de généraliser ce constat à l'entièreté des TSH considérant la pluralité d'expériences, d'histoires et de scénarios de vie. Néanmoins, notre hypothèse est qu'il est plus difficile de gérer le risque d'être stigmatisé puisqu'il implique des normes socioculturelles et un contexte beaucoup plus large que l'interaction directe, contrairement aux risques d'ITS et de violence par exemple. Il est peut-être plus facile (ou moins préoccupant) de convaincre un client de mettre un condom, par exemple, que de convaincre toute autre personne de la légitimité du travail du sexe.

De surcroît, nous suggérons que les risques auxquels doivent faire face les TSH sont amplifiés et plus difficilement gérés du seul fait que le travail du sexe est stigmatisable et stigmatisé. L'exemple d'un TSH devant le risque de violence peut servir à titre illustratif. Dans cette situation, cet homme ne peut non seulement pas contacter la police craignant d'être incriminé ou harcelé (dépendant de ses perceptions), mais hésitera peut-être aussi à avoir recours à d'autres types d'aide (tels les soins de santé publics, s'ils sont nécessaires) du fait qu'il doit préserver son anonymat. De ce point de vue, déstigmatiser et réguler autrement le travail du sexe paraît nécessaire, non seulement pour leur reconnaître une humanité souvent déniée, mais surtout pour leur offrir un environnement de travail plus sécuritaire.

À la lumière des constats et des hypothèses précédents, il semble essentiel d'inclure le travail du sexe des hommes aux discussions et aux débats académiques et politiques où ils sont négligés à quelques exceptions près. À cet égard, il ne faut toutefois pas déduire que cette absence signifie que ces personnes n'existent pas. Leur absence est plutôt une conséquence du fait qu'ils sont invisibilisés par le contexte socioculturel (voir Smith et Laing, 2012 ; Dawthorne, 2015). De plus, comme nous l'avons montré à travers notre procédé méthodologique, ces hommes étant

directement touchés par le phénomène sont les plus à même d'informer sur le sujet dans toute sa complexité, d'où l'importance de prendre en compte leurs perceptions et leurs histoires de vie. Dans un autre ordre d'idées, si le travail du sexe des hommes paraît aussi invisible, nous supposons que d'autres formes de travail du sexe *queer* le sont aussi, lesquelles doivent assurément être incluses. Nous supposons que, parmi ces formes, le travail du sexe lesbien, celui de personnes trans et spécifiquement d'hommes trans ou de personne non-binaires, sont encore plus invisibilisés.

Malgré la contribution de cette thèse au savoir sur le travail du sexe, nous ne prétendons pas avoir épuisé la question. Si les 11 hommes que nous avons interviewés ont des expériences de vie assez divergentes, nous sommes portés à dire, comme Dorais (2003), qu'il existe autant de types de travail du sexe que de travailleurs du sexe. Notre regard sur le risque est donc nécessairement limité à celui des personnes que nous avons rencontrées. Une autre limite concerne notre cadre théorique quant à l'analyse de la stigmatisation – laquelle mérite une attention particulière. En fait, nous avons mentionné rapidement que les TSH sont doublement stigmatisés du fait de leur homosexualité (qu'elle soit perçue ou réelle) et que les personnes minorisées doivent affronter des enjeux de plus grande ampleur. Les hommes que nous avons rencontrés se trouvent effectivement à l'intersection de plusieurs formes d'oppressions telles que l'homophobie, le *slut-shaming*, le racisme, le classicisme, la xénophobie, etc. qui ne peuvent être étudiées indépendamment ou individuellement. Les participants de notre étude sont dans des positions socioéconomiques et des contextes religieux et culturels largement variés, préjudiciant certains TSH plutôt que d'autres, ce qui influence grandement la manière dont ils vivent le phénomène du risque et du stigmaté. Notre analyse révèle effectivement quelques réflexions précoces sur le sujet lorsqu'il est question des enjeux supplémentaires vécus par les personnes racisées, les personnes ayant un statut

socioéconomique précaire et celles aux prises avec des problèmes de consommations, etc. et, à l'inverse, des privilèges qu'ont les hommes, cis, et blancs, ainsi que ceux qui sont financièrement stables...

Afin de poursuivre les pistes de réflexion que nous venons de proposer, il semble essentiel de développer plus de recherches sur les préoccupations et les défis qu'ont les travailleurs du sexe, et ce, en y intégrant les théories féministes et de l'intersectionnalité (Bilge, 2009, 2015 ; Davis, 2008 ; Denis, 2008 ; Hancock, 2007 ; Moorman et Harrison, 2016 ; Yuval-Davis, 2006), les théories sur le stigmaté (Goffman, 1975) ainsi que les théories *queer* (Dawthorne, 2015 ; Warner, 1999). Comme le décrit Bilge (2009), « [l']approche intersectionnelle va au-delà d'une simple reconnaissance de la multiplicité des systèmes d'oppression opérant à partir de ces catégories et postule leur interaction dans la production et la reproduction des inégalités sociales » (p.70). Ainsi, de telles recherches permettraient aussi d'approfondir les interactions entre les TSH et différentes figures d'autorité, dont la police et les systèmes de santé<sup>41</sup>. Un cadre théorique axé sur l'intersectionnalité des stigmatés permettrait par ailleurs d'analyser d'autres manifestations de la

---

<sup>41</sup> Bilge (2009) note aussi que l'« intersectionnalité renvoie à une théorie transdisciplinaire visant à appréhender la complexité des identités et des inégalités sociales par une *approche intégrée*. » (p.70) Partant de ce fait, nous désirons débiter la réflexion sur ces questions de privilèges et d'intersectionnalité à l'aide de l'extrait suivant qui illustre la nécessité de prendre en compte ces concepts dans de futures recherches :

- « *And why do you feel you can't call the police?* » (Interviewer)
- « *Well, if I want permanent residence it would smart of me not to implicate myself in illegal activities.* » (Tristan)
- « *So is it more related to your status as an immigrant compared to your status as a sex worker?* » (Interviewer)
- « *It's both, of course. I mean it is also the status of being gay or offering a service that's gay like. I don't trust police in general, [and] particularly not in the context of being an immigrant and sex worker and gay, like no, I wouldn't. [...] I avoid police and don't talk to them unless I'm being detained. But I mean I'm a white dude, I'm not trans, I am relatively bilingual in a pretty bilingual city. I also appear highly educated if people knew more about my background. So, I don't have a lot of interaction with the police; I have stable housing, I'm not a drug user, like there is lots of reasons why I don't interact with them. And also the police are far more interested in busting female sex workers than male sex workers, it's patriarchy, right. They care more about controlling women's bodies, they don't really give a shit what faggots do, it's what it comes down to.* » (Tristan)

stigmatisation tels la honte, la culpabilité et le dégoût (Goffman, 1975) ressentis par certains TSH. Pour les raisons mentionnées plus haut, nous encourageons aussi ces études à être conduites dans une perspective qui ne vise pas à homogénéiser le travail du sexe, mais bien à en appréhender toute sa complexité.

Nous espérons que cette thèse a su lever le voile sur certains stéréotypes ou mauvaises conceptions du travail du sexe en général, et sur celui des hommes spécifiquement, tout en faisant progresser les connaissances sur le sujet. Enfin, fidèles à notre regard phénoménologique, nous désirons terminer cette thèse avec deux extraits des participants qui résument, du moins en partie, l'essence du phénomène à l'étude, soit le témoignage d'Andrew :

*« Yeah, I keep it a secret —well, I keep it to myself— because I think it's, for myself, this is what it is. If I were to be blatantly outspoken about, "Hey, I'm so and so and I'm doing this," yes, I guess I would feel judged but then, why would I want that, you know what I mean? So, don't shut it out [Correcting himself] excuse me, just keep it to myself. Then I have less problems in the end, right? Of course, society doesn't think what I'm doing is right, but in the end, who am I living for? Society? Or am I living for myself? (Andrew)*

Et celui de Francis :

- « *Any other issues you've faced or challenges or situations where you were uncomfortable with related to social stigma?* » (Interviewer)
- « *No, I just don't let people know, so I don't deal with the social stigma. I have a lot of friends who are street workers, female street workers and I can only be there to be a friend. All I know is what I feel what I think. I don't know what society thinks, as a whole. Because, to tell you the truth, they can go fuck themselves. Because who are they to judge me, right? Who are they, really, to judge anybody? It's bullshit.* » (Francis)  
[...]
- « *If you have one message to tell people that don't know much about sex work, what would you like to tell them? If you had one message, you would want to pass along.* » Interviewer)
- « *Piss off and don't judge us. Yeah. We're consenting adults. We've made the choice of doing it and don't judge us. Don't ridicule us. Don't look down at us. Don't think we're not human. Don't stigmatize us... Because we're human beings, right. We all come from a family. You know, we could be your brother, your uncle, you know, your father... Don't stigmatize us !* » (Francis)

# BIBLIOGRAPHIE

- Allman, D. (1999). *A pour actes, M pour mutuels : le travail du sexe au masculin et le sida au Canada*. Ottawa: Santé Canada = Health Canada.
- Barry, K. (1979). *Female sexual slavery*. Englewood Cliffs, N.J.: Prentice-Hall.
- Benson, C., & Matthews, R. (1995). Street prostitution: Ten facts in search of a policy. *International Journal of the Sociology of Law*, 23(4), 395-415. [https://doi.org/10.1016/S0194-6595\(05\)80005-X](https://doi.org/10.1016/S0194-6595(05)80005-X)
- Berger, P. L., & Luckmann, T. (1989). *La construction sociale de la réalité*. Paris: Méridiens Klincksieck.
- Bilge, S. (2009). Théorisations féministes de l'intersectionnalité. *Diogenes*, 1(225), 70-88. <https://doi.org/10.3917/dio.225.0070>
- Bilge, S. (2015). Le blanchiment de l'intersectionnalité. *Recherches féministes*, 28(2), 9-32. <https://doi.org/10.7202/1034173ar>
- Bimbi, D. S., & Koken, J. A. (2014). Public Health Policy and Practice with Male Sex Workers. Dans Victor Minichiello & J. Scott, *Male sex work and society* (p. 198-221). New York, NY: Harrington Park Press.
- Bloor, M. J., McKeganey, N. P., Finlay, A., & Barnard, M. A. (1992). The inappropriateness of psychosocial models of risk behaviour for understanding HIV-related risk practices among Glasgow male prostitutes. *AIDS Care*, 4(2), 131-137. <https://doi.org/10.1080/09540129208253084>
- Boles, J., & Elifson, K. W. (1994). Sexual identity and HIV: The male prostitute. *Journal of Sex Research*, 31(1), 39-46. <https://doi.org/10.1080/00224499409551728>
- Bungay, V., Oliffe, J., & Atchison, C. (2016). Addressing Underrepresentation in Sex Work Research Reflections on Designing a Purposeful Sampling Strategy. *Qualitative Health Research*, 26(7), 966-978. <https://doi.org/10.1177/1049732315613042>
- Code criminel du Canada (L.R.C. (1985), ch. C-46). Consulté à l'adresse <http://laws-lois.justice.gc.ca/fra/lois/C-46/>
- Cellard, A. (1997). L'analyse documentaire. Dans J. Poupart et al., *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques* (p. 251-271). Montréal: Gaëtan Morin éditeur.
- Chamberland, L., & Thérèse-Séguin, J. (2009). Sexualité lesbienne et catégories de genre. L'hétéronormativité en milieu de travail. *Genre, sexualité & société*, (1). <https://doi.org/10.4000/gss.772>
- Church, S., Henderson, M., Barnard, M., & Hart, G. (2001). Violence by clients towards female prostitutes in different work settings: questionnaire survey. *BMJ*, 322(7285), 524-525. <https://doi.org/10.1136/bmj.322.7285.524>
- Comte, J. (2010). Stigmatisation du travail du sexe et identité des travailleurs et travailleuses du sexe. *Déviance et Société*, 34(3), 425-446. <https://doi.org/10.3917/ds.343.0425>
- Corriveau, P., & Greco, C. (2014). Misunderstanding (Mis)Understandings: Male Sex Workers and the Canadian Criminal Code. *Sexuality & Culture*, 18(2), 346-360.
- Creswell, J. W. (2013). *Qualitative Inquiry and Research Design: Choosing Among Five Approaches* (Third edition). Los Angeles: SAGE Publications.
- Crête, J. (2008). L'éthique en recherche sociale. Dans B. Gauthier, *Recherche sociale : De la problématique à la collecte des données* (5e édition, p. 287-307). Québec: Les Presses de l'Université du Québec.

- Crofts, T. (2014). Regulation of the Male Sex Industry. Dans Victor Minichiello & J. Scott, *Male sex work and society* (p. 178-197). New York, NY: Harrington Park Press.
- Davis, K. (2015). L'intersectionnalité, un mot à la mode. Ce qui fait le succès d'une théorie féministe. *Les cahiers du CEDREF. Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, (20). Consulté à l'adresse <http://journals.openedition.org/cedref/827>
- Dawthorne, N. (2015). Research Reflections: Queering the Ethnographer, Queering Male Sex Work. *Totem: The University of Western Ontario Journal of Anthropology*, 23(1), 5.
- Denis, A. (2008). Intersectional Analysis: A Contribution of Feminism to Sociology. *International Sociology*, 23(5), 677-694. <https://doi.org/10.1177/0268580908094468>
- Dennis, J. P. (2008). Women are victims, men make choices: The invisibility of men and boys in the global sex trade. *Gender Issues*, 25(1), 11-25.
- Dorais, M. (2003). *Travailleurs du sexe*. Montréal : VLB éditeur.
- Fox, N. J. (1999). Postmodern reflections on « risk », « hazards » and life choices. Dans D. Lupton, *Risk and sociocultural theory: new directions and perspectives*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Goffman, E. (1975). *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*. Paris : Editions de Minuit.
- Guba, E. G., & Lincoln, Y. S. (1994). Competing paradigms in qualitative research. *Handbook of qualitative research*, 2(163-194), 105-117.
- Hancock, A.-M. (2007). Intersectionality as a Normative and Empirical Paradigm. *Politics & Gender*, 3(2), 248-254. <https://doi.org/10.1017/S1743923X07000062>
- Joffe, H., & Dockrell, J. E. (1995). Safer sex: Lessons from the Male Sex Industry. *Journal of Community & Applied Social Psychology*, 5(5), 333-346. <https://doi.org/10.1002/casp.2450050505>
- Koken, J. A., & Bimbi, D. S. (2014). Mental Health Aspects of Male Sex Work. Dans Victor Minichiello & J. Scott, *Male sex work and society* (p. 222-239). New York, NY: Harrington Park Press.
- Laoureux, S. (2008). Du pratique au théorique : La sociologie phénoménologique d'Alfred Schütz et la question de la coupure épistémologique. *Bulletin d'Analyse Phénoménologique*. Consulté à l'adresse <http://popups.ulg.ac.be/1782-2041/index.php?id=208>
- Latapie, H. (2009). *Doubles vies: enquête sur la prostitution masculine homosexuelle*. Paris: Éditions le Gueuloir.
- Le Breton, D. (2004). *L'interactionnisme symbolique*. Paris: Presses universitaires de France.
- Lupton, D. (1999). *Risk and sociocultural theory: new directions and perspectives*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Mariño, R., Browne, J., & Minichiello, V. (2000). An Instrument to Measure Safer Sex Strategies Used by Male Sex Workers. *Archives of Sexual Behavior*, 29(3), 217-228. <https://doi.org/10.1023/A:1001911429570>
- Mathieu, L. (2002). Quand «la peur devient une existence» : Sur la place de la violence dans le monde de la prostitution. *L'Homme et la société*, 1(143-144), 47-63.
- Minichiello, V., Scott, J., & Callander, D. (2015). A new public health context to understand male sex work. *Bmc Public Health*, 15(282), 1-11. <https://doi.org/10.1186/s12889-015-1498-7>
- Minichiello, Victor, Mariño, R., Browne, J., Jamieson, M., Peterson, K., Reuter, B., & Robinson, K. (2000). Commercial sex between men: A prospective diary-based study. *The Journal of Sex Research*, 37(2), 151-160. <https://doi.org/10.1080/00224490009552032>
- Minichiello, Victor, & Scott, J. (2014). *Male sex work and society*. New York, NY: Harrington Park Press.

- Minichiello, Victor, Scott, J., & Callander, D. (2013). New Pleasures and Old Dangers: Reinventing Male Sex Work. *The Journal of Sex Research*, 50(3-4), 263-275. <https://doi.org/10.1080/00224499.2012.760189>
- Moorman, J. D., & Harrison, K. (2016). Gender, Race, and Risk: Intersectional Risk Management in the Sale of Sex Online. *Journal of Sex Research*, 53(7), 816-824. <https://doi.org/10.1080/00224499.2015.1065950>
- Niccolai, L. M., King, E. J., Eritsyian, K. U., Safiullina, L., & Rusakova, M. M. (2013). 'In different situations, in different ways': male sex work in St. Petersburg, Russia. *Culture, Health & Sexuality*, 15(4), 480-493. <https://doi.org/10.1080/13691058.2013.766931>
- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2012a). L'analyse thématique. Dans *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (3e éd., p. 231-313). Paris: Armand Colin.
- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2012b). L'examen et l'analyse phénoménologiques des données d'entretien. Dans *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (3e éd., p. 139-155). Paris: Armand Colin.
- Parent, C., & Bruckert, C. (2005). Répondre aux besoins des travailleuses du sexe de rue : un objectif qui passe par la décriminalisation de leurs activités de travail. *Reflets: Revue d'intervention sociale et communautaire*, 11(1), 112. <https://doi.org/10.7202/013061ar>
- Poupart, J. (1997). L'entretien de type qualitatif : considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques. Dans J. Poupart et al., *La recherche qualitative: enjeux épistémologiques et méthodologiques* (p. 173-210). Montréal: Gaëtan Morin éditeur.
- Pyett, P., & Warr, D. (1999). Women at risk in sex work: strategies for survival. *Journal of Sociology*, 35(2), 183-197. <https://doi.org/10.1177/144078339903500204>
- Rubin, H. J., & Rubin, I. S. (2005). *Qualitative Interviewing (2nd ed.): The Art of Hearing Data*. Thousand Oaks, California: SAGE Publications, Inc. Consulté à l'adresse <http://srmo.sagepub.com/view/qualitative-interviewing/SAGE.xml>
- Sanders, T. (2004). A continuum of risk? The management of health, physical and emotional risks by female sex workers. *Sociology of Health & Illness*, 26(5), 557-574. <https://doi.org/10.1111/j.0141-9889.2004.00405.x>
- Savoie-Zajc, L. (2008). L'entrevue semi-dirigée. Dans B. Gauthier, *Recherche sociale : De la problématique à la collecte des données* (5e édition, p. 337-360). Québec : Les Presses de l'Université du Québec. Consulté à l'adresse <http://site.ebrary.com/lib/alltitles/docDetail.action?docID=10316161>
- Scambler, G., Peswani, R., Renton, A., & Scambler, A. (1990). Women prostitutes in the AIDS era. *Sociology of Health & Illness*, 12(3), 260-273.
- Schütz, A. (1987). *Le chercheur et le quotidien : phénoménologie des sciences sociales*. Paris: Méridiens Klincksieck.
- Schütz, A. (1998). *Éléments de sociologie phénoménologique*. Paris : l'Harmattan.
- Scott, J., Callander, D., & Minichiello, V. (2014). Clients of Male Sex Workers. Dans Victor Minichiello & J. Scott, *Male sex work and society* (p. 150-177). New York, NY: Harrington Park Press.
- Scott, J., Minichiello, V., Mariño, R., Harvey, G. P., Jamieson, M., & Browne, J. (2005). Understanding the New Context of the Male Sex Work Industry. *Journal of Interpersonal Violence*, 20(3), 320-342. <https://doi.org/10.1177/0886260504270334>
- Shannon, K., & Csete, J. (2010). Violence, Condom Negotiation, and HIV/STI Risk Among Sex Workers. *JAMA*, 304(5), 573-574. <https://doi.org/10.1001/jama.2010.1090>

- Shaver, F. M. (2005). Sex Work Research Methodological and Ethical Challenges. *Journal of Interpersonal Violence*, 20(3), 296-319. <https://doi.org/10.1177/0886260504274340>
- Smith, N., & Laing, M. (2012). Introduction: Working outside the (hetero)norm? Lesbian, gay, bisexual, transgender and queer (LGBTQ) sex work. *Sexualities*, 15(5-6), 517-520. <https://doi.org/10.1177/1363460712446270>
- Spinner, C. D., Boesecke, C., Zink, A., Jessen, H., Stellbrink, H.-J., Rockstroh, J., & Esser, S. (2016). HIV pre-exposure prophylaxis (PrEP): a review of current knowledge of oral systemic HIV PrEP in humans. *Infection*, 44(2), 151-158. <https://doi.org/10.1007/s15010-015-0850-2>
- Van Campenhoudt, L., & Marquis, N. (2014). *Cours de sociologie*. Paris : Dunod.
- Vanwesenbeeck, I. (2009). Doing Gender in Sex and Sex Research. *Archives of Sexual Behavior*, 38(6), 883-898. <https://doi.org/10.1007/s10508-009-9565-8>
- Walby, K. (2012). *Touching encounters: sex, work, & male-for-male internet escorting*. Chicago: University of Chicago Press.
- Ward, H., Day, S., & Weber, J. (1999). Risky business: health and safety in the sex industry over a 9 year period. *Sexually Transmitted Infections*, 75(5), 340-343. <https://doi.org/10.1136/sti.75.5.340>
- Warner, M. (1999). *The trouble with normal: sex, politics, and the ethics of queer life*. New York: Free Press.
- Whittaker, D., & Hart, G. (1996). Research note: Managing risks: the social organisation of indoor sex work. *Sociology of Health & Illness*, 18(3), 399-414. <https://doi.org/10.1111/1467-9566.ep10934742>
- Yuval-Davis, N. (2006). Intersectionality and Feminist Politics. *European Journal of Women's Studies*, 13(3), 193-209. <https://doi.org/10.1177/1350506806065752>

# ANNEXE A

Numéro de dossier: 06-16-09

Date (mm/jj/aaaa): 09/13/2016



**Université d'Ottawa** **University of Ottawa**  
Bureau d'éthique et d'intégrité de la recherche Office of Research Ethics and Integrity

## Certificat d'approbation déontologique

CÉR Sciences sociales et humanités

### Chercheur principal / Superviseur / Co-chercheur(s) / Étudiant(s)

<u>Prénom</u>	<u>Nom de famille</u>	<u>Affiliation</u>	<u>Rôle</u>
Patrice	Corriveau	Sciences sociales / Criminologie	Superviseur
Maxim	Gaudette	Sciences sociales / Criminologie	Étudiant-chercheur

Numéro du dossier: 06-16-09

Type du projet: Thèse de maîtrise

**Titre:** La parole aux travailleurs du sexe masculin: comprendre les enjeux et leurs attentes face aux lois, aux services sociaux et aux services de santé.

<b>Date d'approbation (mm/jj/aaaa)</b>	<b>Date d'expiration (mm/jj/aaaa)</b>	<b>Approbation</b>
09/13/2016	09/12/2017	Approuvé

### Conditions Spéciales / Commentaires:

N/A

# ANNEXE A (suite)

Numéro de dossier: 06-16-09

Date (mm/jj/aaaa): 09/13/2016



**Université d'Ottawa** **University of Ottawa**  
Bureau d'éthique et d'intégrité de la recherche Office of Research Ethics and Integrity

La présente confirme que le Comité d'éthique de la recherche (CER) de l'Université d'Ottawa identifié ci-dessus, opérant conformément à l'Énoncé de politique des Trois conseils et toutes autres lois et tous règlements applicables de l'Ontario, a examiné et approuvé la demande d'approbation éthique du projet de recherche ci-nommé. L'approbation est valide pour la durée indiquée plus haut et est sujette aux conditions énumérées dans la section intitulée "Conditions Spéciales / Commentaires".

Lors de l'étude, le protocole ne peut être modifié sans approbation préalable écrite du CER sauf si le participant doit être retiré en raison d'un danger immédiat ou s'il s'agit d'un changement ayant trait à des éléments administratifs ou logistiques de l'étude comme par exemple un changement de numéro de téléphone. Les chercheurs doivent aviser le CER dans les plus brefs délais de tout changement pouvant augmenter le niveau de risque aux participants ou affecter considérablement le déroulement du projet. Ils devront aussi rapporter tout événement imprévu et / ou dommageable et devront soumettre toutes les nouvelles informations pouvant nuire à la conduite du projet et/ou à la sécurité des participants. Toutes modifications apportées au projet, aux lettres d'information / formulaires de consentement ainsi qu'aux documents de recrutement doivent être soumises pour approbation en utilisant le document intitulé "Modification au projet de recherche" au: <http://recherche.uottawa.ca/deontologie/submissions-and-reviews>.

Veillez soumettre un rapport annuel au Bureau d'éthique quatre semaines avant la date d'échéance indiquée afin de renouveler de l'approbation éthique. Afin de fermer le dossier, un rapport final doit être soumis. Ces documents sont disponibles en ligne au: <http://recherche.uottawa.ca/deontologie/submissions-and-reviews>.

Pour toutes questions, vous pouvez communiquer avec le Bureau d'éthique en composant le poste 5387 ou par écrit à: [ethique@uOttawa.ca](mailto:ethique@uOttawa.ca).

## Signature:

*Information confidentielle*

Germain Zongo  
Responsable d'éthique en recherche  
Pour Barbara Graves, Présidente du CÉR en Sciences sociales et humanités

550, rue Cumberland, pièce 154      550 Cumberland Street, room 154  
Ottawa (Ontario) K1N 6N5 Canada      Ottawa, Ontario K1N 6N5 Canada  
(613) 562-5387 • Téléc./Fax (613) 562-5338  
[www.recherche.uottawa.ca/deontologie/](http://www.recherche.uottawa.ca/deontologie/) [www.research.uottawa.ca/ethics/](http://www.research.uottawa.ca/ethics/)